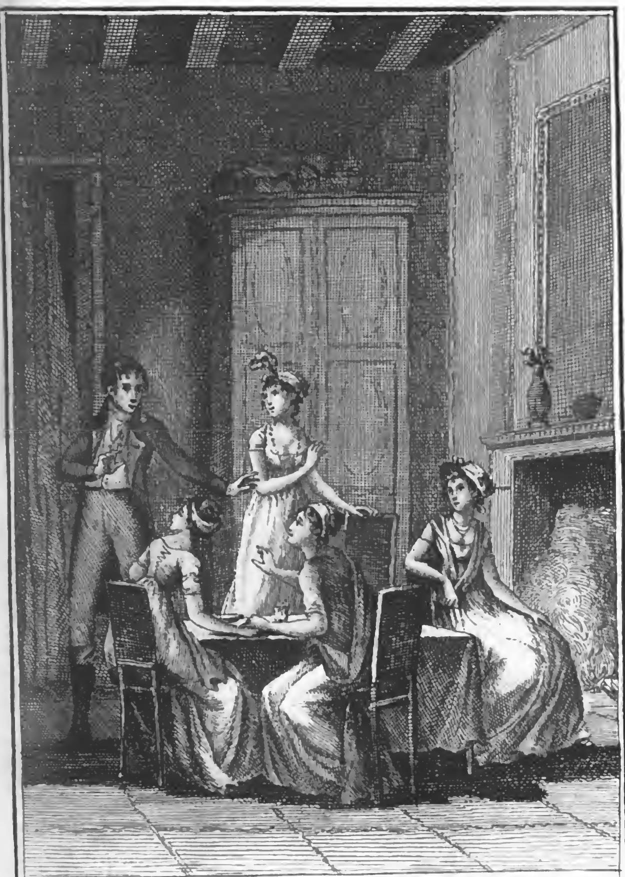

AA
2456



LA RENCONTRE
AU
GARIGLIANO.



Il est impossible à l'homme de determiner l'espèce de bonheur qui lui convient, chacun doit chercher celui qui est analogue a son caractere et aux circonstances dans lesquelles il se trouve .

LA RENCONTRE AU GARIGLIANO

OU

LES QUATRE FEMMES.

Traduit de l'Allemand de Bazile Ramdohr, par ISABELLE DE MONTOLIEU, *auteur de Caroline de Lichtfield et traducteur des Tableaux de Famille.*

La détermination d'un bonheur terrestre, qui convienne à tous les hommes, est impossible. Chacun doit chercher celui qui convient le mieux à son caractère et à ses circonstances extérieures.

A PARIS,
Chez DEBRAY, Libraire, place du Musée central des Arts, n°. 9.

AN XI (1803).


BIBLIOTHÈQUE CANTONALE
LAUSANNE
ET UNIVERSITAIRE

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

CET Ouvrage est tiré d'un Recueil de Contes Moraux, publié en 1799, par M. Bazile de Ramdohr. Il dit, dans la préface de ses Contes, que ce qui lui a donné l'idée de celui-ci, est la lecture d'un ouvrage de M. Hume, intitulé : Les quatre Philosophes, dont il n'a pas été entièrement satisfait.

Voici comment M. Hume lui-même s'exprime dans une note au bas de son Epicurien.

« L'intention de ces essais n'est
» pas tant d'expliquer les opinions
» des différentes sectes de philoso-

» phes, que d'exprimer les sentimens
» entre lesquels les hommes se par-
» tagent naturellement, et les di-
» verses idées qu'ils se forment sur la
» vie humaine et sur le bonheur. J'ai
» donné à ces quatre sectes de rai-
» sonneurs le nom des sectes de phi-
» losophie ancienne avec lesquelles
» elles ont le plus d'affinité.

« C'est donc l'*Epicurien*, ou celui
» qui recherche le luxe et le plaisir.

» Le *Stoïcien*, ou l'homme actif
» et vertueux.

» Le *Platonicien*, ou l'homme
» contemplatif et d'une dévotion
» métaphysique.

» Et enfin le *Sceptique*, ou
» l'homme qui doute de tout.»

On voit que M. de Ramdohr,

dans ses trois premières femmes, a suivi la marche des trois premiers philosophes de M. Hume ; mais il n'a pas cru que le scepticisme fût ni bienséant ni vraisemblable chez une femme. Ce sexe aimant et sensible, dit-il dans sa préface, ne peut ni chercher ni trouver son bonheur dans le doute.

Il a donc placé Cordelia, la quatrième de ses héroïnes, dans une sphère d'exaltation plus élevée que les trois précédentes ; au lieu d'une sceptique, il en a fait une chrétienne. Il lui a donné un bonheur plus pur, plus à l'abri des événemens et des épreuves de la vie ; en un mot, une dévotion réelle et mystique. Il a mis en parallèle, dans

l'histoire d'Imagina et dans celle de Cordelia, deux espèces d'enthousiasme, l'école de Platon et celle de Zuzendorf.

Chacun des deux auteurs a suivi son penchant. Hume, qui étoit éminemment douteur, a sacrifié au sceptique ses trois autres philosophes. M. de Ramdohr a voulu que la femme chrétienne, même avec quelqu'excentricité, fût plus complétement heureuse que celles qui ont embrassé d'autres opinions et suivi des routes différentes.

Nos lecteurs et sur-tout nos lectrices n'hésiteront pas, je pense, à préférer le philosophe Allemand au profond raisonneur Anglais. Qui est-ce qui pourrait trouver son bon-

heur dans le doute et vouloir passer sa vie dans la triste indifférence et dans l'irrésolution?

M. de Ramdohr ayant peint les femmes (telles toutefois qu'il les a vues) a dû croire qu'il serait lu par elles ; c'est pourquoi, sans doute, il a voulu mettre en action ces quatre systêmes , et il en a fait autant de petits romans, dont il a peut-être connu les originaux.

C'est aujourd'hui le genre qu'il faut prendre presqu'exclusivement pour être lu , et je n'aurais peut-être pas traduit ce morceau , si l'auteur s'était borné à disserter philosophiquement ses quatre systêmes.

J'ai cru devoir retrancher du titre ce mot de *systéme* , qui ne convient

plus, dès que ce sont des femmes qu'on met en scène. On ne leur permet pas d'avoir un systême. Il paraît d'ailleurs que celui des héroïnes de M. de Ramdohr est la conséquence de leur manière de sentir et des circonstances où elles se trouvent, plutôt que le résultat suivi de leurs raisonnemens.

LA RENCONTRE AU GARIGLIANO OU LES QUATRE FEMMES.

L'AN 179. je revenais de Naples à Rome dans l'arrière-saison, lorsque je trouvai le Garigliano si enflé, qu'il fut impossible de le traverser; je fus donc obligé de m'arrêter pendant quelques jours dans la célèbre ville de Minturne qui n'est plus aujourd'hui que Scaffa di Garigliano, et dans une auberge que le froid, la saleté et la mauvaise chère rendent également insupportable; je partageais mon infortune avec deux voyageurs. L'un, prince Russe, colonel et chambellan de sa souveraine, l'autocrate de toutes les Russies, avait au plus vingt-cinq ans; mais deux années de séjour à Paris et quelques semaines à Naples l'avaient vieilli avant le tems;

il n'avait vu en Italie que des cantatrices ou des danseuses de l'Opéra ; et, comme celles de France lui paraissaient plus jolies et plus séduisantes, il se hâtait d'y retourner : il avait avec lui un de ces parasites de Paris , qu'on appelait alors monsieur l'abbé ; son emploi était de désennuyer *son altesse Russe*, ou de faire au moins tout ce qu'il pouvait pour cela : cette fois il essayait d'y réussir en lisant ou déclamant quelques contes licencieux du Parnasse Français. Le tems était froid et humide, nous demandâmes du feu, on essaya d'en allumer dans une de ces immenses cheminées Italiennes , placée dans le hangard que l'hôte appelait une chambre ; le bois était verd ; au lieu de feu nous eûmes une horrible fumée , à laquelle le froid était mille fois préférable.

Le prince et l'abbé se répandirent en injures contre les auberges et les aubergistes d'Italie : j'aurais volontiers fait chorus avec eux ; mais j'éprouvais que la société des deux voyageurs était plus insupportable

supportable encore que le froid, la pluie et la fumée. On éteignit le feu : le prince se balançant sur sa chaise, son bonnet de nuit enfoncé sur les yeux, donnait au diable l'Italie et les Italiens : l'abbé applaudissait et disait qu'il était absolument impossible de vivre ailleurs qu'à Paris; je voulus essayer de donner un autre tour à la conversation, et j'entamai la politique ; je parlai de l'auguste et puissante Catherine, de la manière dont elle gouvernait ses immenses états, de ses vastes projets sur la porte Ottomane ; ces messieurs ne répondirent rien. Enfin le prince me dit en bâillant : « Il me paraît, » monsieur, que vous avez de profondes » connaissances en politique, je suis destiné par mes parens à la carrière diplomatique, on me fait voyager pour » m'instruire sur les différens gouvernemens de l'Europe, le ciel sait que je » ne remarque que les jolies femmes, et » que je connais tout aussi peu les gouvernemens étrangers que celui de mon » pays. Vous qui les connaissez si bien,

» faites moi la grace de me dire comment
» je pourrais m'y prendre pour devenir
» un profond politique, sans mourir d'en-
» nui. L'abbé m'évita la peine de répondre : il faut, dit-il, étudier le grand Corneille ; c'est dans ses tragédies que vous trouverez la quintescence de la politique, et tout de suite il commença à déclamer avec beaucoup d'emphase quelques scènes de Cinna : je ne sais si je dois en accuser mon mauvais goût, ou l'habitude, ou je ne sais quelle autre cause ; mais je n'ai jamais pu m'accoutumer à la poësie des Français, non plus qu'à leur manière de déclamer la tragédie ; ces vers Alexandrins qui tombent toujours deux à deux avec leur rime obligée, cette manière affectée de les réciter, ce ton cadencé, cette démarche mesurée, l'air imposant et majestueux que se donnent les acteurs, et qui les fait tous ressembler aux dieux de l'Olympe, cet ensemble m'a toujours paru la chose du monde la plus ridicule et la plus éloignée de la nature : l'abbé, comme tous les imita-

teurs, exagérait beaucoup, il déclamait comme un énergumène et finit enfin par m'agacer les nerfs si cruellement, que je suis convaincu qu'on pourrait à présent me mettre en fuite avec quelques vers Alexandrins déclamés à la façon de l'abbé, comme plusieurs personnes par le chant du coq; dans mon impatience je l'interrompis, et je lui dis que lorsque j'étais à Paris je préférais le théatre Italien à celui de la nation; je détournai en effet par cette remarque le cours de ses pensées, mais je n'y gagnai rien: ah! ah! le théatre Italien, me dit-il vivement; mais oui, il a bien son mérite à Paris, et ce n'est que là où j'aime l'Italie; j'y vais souvent, je passe pour un connaisseur. Alors, avec une énorme voix de basse taille; il se mit à chanter quelques vaudevilles, et de manière à faire trembler la maison. Le prince qui dormait se réveilla en sursaut et demanda si le Garigliano et ses flots étoient entrés dans la chambre; l'aubergiste effrayé qui crut qu'on s'étranglait, entra; le

prince lui demanda combien il faudrait encore rester-là ; quand il entendit parler d'un jour ou deux, il en frémit, jura qu'il n'y tiendrait pas une heure de plus, et à ma grande satisfaction lui et son abbé reprirent le chemin de Naples.

Lorsque je fus débarrassé de cette compagnie, je me trouvai presque heureux ; je sortis mon porte-feuille, je pris mon journal de voyage et j'écrivis les remarques que j'avais faites à Naples sur les hommes et les beaux arts. J'étais tout à cette occupation, lorsque je fus interrompu par les voix de plusieurs femmes qui venaient d'arriver à l'auberge, et que l'hôte introduisait dans la chambre voisine de la mienne. Une simple cloison assez mal jointe nous séparait, et je pouvais entendre leur conversation comme si j'eus été avec elles. La discrétion aurait sans doute exigé que je fisse connaître à mes voisines, par quelque signe, qu'une oreille masculine entendait leur entretien ; mais la curiosité me demandait d'un autre côté d'être satisfaite, et d'ap-

prendre une fois ce que disent les femmes lorsqu'elles ne croyent pas être écoutées. En attendant j'écoutais toujours, et je compris bientôt par leurs propos que ce n'était point une société d'amies, et que le hasard les avait réunies dans leur voyage de Naples à Rome. Il ne pouvait donc y avoir entr'elles aucun secret qu'il me fût défendu de pénétrer, et ma connaissance de l'espèce humaine sur laquelle je faisais de profondes études pouvait y gagner beaucoup; la victoire de la curiosité fut donc décidée, et je m'approchai de la cloison. Je connus bientôt aux différens sons de voix qu'elles étaient quatre; l'une d'elles fit monter le cuisinier et commanda le dîner; elle mit une recherche extrême dans le choix des mets qu'elle demandait, et dans la manière de les apprêter. Elle demanda peu de vin, mais tout ce qu'il y avait de meilleur; les autres rirent du soin qu'elle mettait à ce repas. « Qu'est ce que vous pouvez espérer de bon ici, dit avec dédain l'une d'elles?

Il faut au moins, répondit la première avec gaiété, chercher ce qu'il y a de moins mauvais.

Vous regardez donc, dit une troisième avec une voix traînante, les plaisirs de la table comme un bien suprême.

Je vous en prie, dit une quatrième d'une voix douce et suppliante, ne commençons pas à nous disputer.

C'est pourtant une chose assez intéressante, dit une des précédentes, d'éclaircir laquelle de nous est sur la route du vrai bonheur; si nous ne parvenons pas à nous persuader les unes les autres, du moins cette discussion étend les idées et aiguise l'esprit.

Et nous amusera quelques momens, dit la seconde.

Ou nous bercera de songes agréables, dit la troisième.

Eh! bien, dit la quatrième, je propose du moins de renvoyer cette discussion jusqu'au dessert; nous tirerons au sort pour savoir laquelle parlera la pre-

mière, et il sera défendu de l'interrompre jusques à ce qu'elle ait développé son systême; c'est le seul moyen de s'entendre et de pouvoir décider lequel est le meilleur.

Toutes acceptèrent avec plaisir cette proposition; l'ordre dans lequel elles devaient parler fut décidé, et c'est alors que j'appris leurs noms. La première se nommait la signora Allégrina; la seconde la signora Imagina; la troisième la signora Diana, et la quatrième la signora Cordelia. Un moment après, j'entendis le bruit du service, le choc des assiettes et des verres, les propos insignifians. On peut s'imaginer avec quelle impatience j'attendais la fin du repas; l'appétit de ces dames le prolongeait, et mon esprit était au moins aussi affamé de la conversation qui devait suivre. Enfin on apporta le dessert; les domestiques se retirèrent; je redoublai d'attention, et la signora Allégrina, après avoir rappelé qu'elle devait parler la première, commença ainsi.

« Je n'aime ni les préfaces, ni les longs discours, l'ennui me paraît le plus grand ennemi de notre bonheur, et je fuis tout ce qui peut le provoquer ; c'est donc en peu de mots que je vous développerai mon opinion ; vérité, briéveté, naturel, voilà toute mon éloquence. Si l'on pouvait demander à toutes les femmes de quelque classe et de quelque pays qu'elles soient, depuis la sauvage d'Otahiti jusqu'à la reine de l'état le plus policé, quels sont les momens de leur vie où elles ont eu la jouissance la plus vive, si elles étaient obligées de répondre en conscience, je suis persuadée qu'elles diraient presque toutes que l'un de ces momens est celui où elles ont connu pour la première fois tout le charme de l'amour ; et l'autre, lorsqu'à leur entrée dans le monde, parées de leur beauté et de leur jeunesse elles ont attiré l'admiration génerale, excité les desirs de tous les hommes et l'envie de toutes les femmes....

Quoi donc, dirent presque à-la-fois les trois autres femmes, quoi, madame,

ce seraient là, selon vous, les bases du bonheur?

Silence, reprit la signora Allégrina, ne sommes-nous pas convenues que l'orateur ne serait point interrompu. On se tut, et elle continua.

« Si cette vie ne durait qu'un instant, et qu'en cessant d'être jeune et belle on cessât d'exister, il n'est pas douteux que les jouissances de l'amour et celles de la vanité seraient pour les femmes le souverain bonheur; mais l'habitude blase sur les premières; mais on devient vieille, on devient laide; on cesse de plaire et les humiliations qu'on éprouve sont mille fois plus cruelles que les triomphes n'ont été brillans; de là vient presque toujours cette mauvaise humeur, cette aigreur des femmes qui ont plu, et qui ont aimé et qui ont cessé d'aimer et de plaire, souvent même avant que l'âge leur en ait ôté le pouvoir; il y a dans la vie des femmes des lacunes où, soit faute d'occasion, soit par d'autres circonstances, leur cœur reste vide, et leur vanité reçoit des échecs;

alors elles éprouvent, où l'ennui le plus mortel qui les conduit au dégoût de la vie, ou ce dépit, cette aigreur contr'elles-mêmes et contre tout le monde, qui les rend toujours moins aimables. Il arrive aussi quelquefois que, pour échapper à cet insupportable ennui, elles donnent avec excès dans la dissipation, elles cherchent à se distraire par tous les moyens, prennent quelque tems encore le plaisir pour le bonheur, et avancent ainsi le moment de leur vieillesse, ce moment qui ne leur laisse plus que d'inutiles regrets, et pas un souvenir sur lequel elles puissent se reposer.

» Si donc il est prouvé que la première volupté et les premiers succès sont les deux momens les plus heureux des femmes, ne pourrait-on pas trouver le moyen de prolonger ces jouissances pour tout le cours de la vie.

» Ecoutons la voix de la raison; sous le nom de la modération et du bon goût, elle nous apprend à mettre plus de délicatesse dans les plaisirs de l'amour, et

dans le desir général de plaire, et nous en conserve plus long-tems les facultés. Elle nous apprend à connaître d'autres plaisirs, à écarter l'ennui par une occupation continuelle de son cœur, de son esprit et de ses talens. Elle nous apprend à donner du prix à ces plaisirs, moins vifs peut-être, mais plus à notre portée, par la sociabilité et les ressources du génie. Elle nous apprend à distribuer avec une sage économie le bonheur sur tous les instans de notre vie, et à nous donner le plus grand de tous, le contentement de soi-même. Elle nous procure ce doux repos, cette tranquillité qui est la suite d'une conduite sage et modérée, et qui nous donne à l'avance des forces pour supporter les coups du sort qu'il ne dépend pas de nous d'éviter. Cette union entre la nature et la raison ne nous donnera pas sans doute, dans tous les momens de notre existence, des jouissances aussi vives que celles dont j'ai parlé; une telle vie serait un idéal de perfection que ja-

mais personne n'a pu atteindre ; mais en nous laissant diriger par la raison, nous pourrons retrouver à tous les âges et dans tous les tems, des plaisirs qui auront quelques-uns des caractères de ceux de notre jeunesse ; nos sens seront toujours en activité, notre cœur toujours rempli, de manière que contens de notre état actuel nous ne nous occuperons pas avec trop de regrets du passé, ni avec trop d'impatience de l'avenir ; nous jouirons de la vie tant qu'elle nous sera accordée, et en la perdant nous remercierons le destin des biens dont il nous a permis de jouir.

» La sagesse, qui nous donne un tel contentement de notre sort, n'est-elle pas le souverain bonheur ? Et pour vous prouver qu'elle n'est point une chimère, je vais vous donner quelques détails sur mon genre de vie.

» Vous savez que je suis danseuse à l'Opéra de Paris ; ma maison n'est point magnifique; mais elle ne le cède à aucune autre pour la commodité et pour

l'élégance ;

l'élégance; j'éprouve un sentiment de plaisir quand on admire la distribution de mes appartemens, et le bon goût de mes ameublemens; mais je préfère encore d'entendre dire à mes amis qu'ils s'y trouvent bien, et de m'y trouver bien moi-même. Ma table est très-bien servie; je ne rougis pas d'avouer que je mets une grande recherche à ce qu'on soit très-bien chez moi, et à ce que chacun de ceux que j'y invite puisse y trouver le mets qui lui plaît le plus. Ne riez pas, mesdames, ce n'est précisément ni friandise, ni sensualité; mais un plaisir qui revient aussi souvent ne doit pas être négligé, sans quoi ce ne serait plus qu'un besoin satisfait et souvent avec dégoût. Ce n'est pas le moment de vous développer ma théorie du beau et du bon sur tous les objets, et même sur celui-là; mais j'aime que les yeux avertissent le palais du plaisir qu'il va goûter; je veux qu'une table arrangée avec symmétrie, du linge très-blanc et très-fin, des vases d'une forme agréable, des mets de la

saison bien apprêtés, des vins choisis avec soin, des liqueurs parfumées, une chambre meublée avec goût et bien éclairée, donnent de l'appétit, de la gaieté, et fassent de ce moment, si souvent répété, une vraie jouissance.

» Vous pensez bien que j'ai toujours chez moi autant de société que je le veux; mais je desire moins qu'elle soit nombreuse qu'agréable; je n'ai point ce qu'on appelle une maison ouverte, et je fais un choix parmi mes convives habituels; je ne réunis jamais ensemble les prétentions qui se croisent, ni les talens et les arts qui sont trop éloignés les uns des autres. Un de mes faibles est de donner la préférence, dans les deux sexes, aux personnes dont l'extérieur est le plus agréable; mes yeux se reposent avec une peine infinie sur la laideur, ou sur des formes disgracieuses; les ennuyeux, les disputeurs, les esprits contrarians, ceux qui n'en ont point, ou ceux qui veulent en avoir trop, sont également bannis de chez moi; une gaieté douce, une conversa-

tion animée, une liberté réglée par la décence, voilà le but que je me propose et que j'atteins presque toujours par le soin que j'ai de ne réunir que des gens qui se conviennent; l'esprit et le sentiment, un jeu modéré et les beaux arts viennent tour-à-tour à notre secours. Tous les moyens de passer le tems agréablement sont admis chez moi, excepté ceux qui sont contre les mœurs, qui peuvent devenir dangereux ou qui ne sont pas à la portée de tout le monde. Voir des heureux autour de moi est un des plus grands charmes de ma vie sociale.

» Ne croyez pas cependant que je ne sache pas aussi sentir le prix de la solitude; j'ai un charmant boudoir orné de glaces et des plus gracieuses peintures; des porcelaines de la Chine et de Sève, des marbres de Florence, des bronzes de Rome, des urnes d'albâtre avec les plus belles formes antiques ornent mes consoles et ma cheminée, et sont ornés à leur tour par des faisceaux des plus belles

fleurs qui répandent dans mon cabinet le plus doux parfum. Je passe plusieurs heures de la journée dans cette délicieuse retraite; je lis, je dessine, j'écris, je fais de la musique. — Pourquoi ne parlerais-je pas aussi du plaisir que me donne ma toilette, et mon petit serin privé qui sautille et voltige en chantant autour de moi. La nature champêtre a beaucoup d'attraits pour moi, et je me promène souvent; mais j'avoue que mon jardin anglais m'amuse davantage, parce que c'est moi qui l'ai créé.

» Une autre de mes jouissances est le soulagement des malheureux. Je me garderai bien de parler de la bienfaisance comme d'une vertu, elle procure trop de plaisir à l'ame pour qu'il y ait du mérite à l'exercer; il y en a cependant un peu pour moi, lorsqu'elle m'engage à porter moi-même des secours aux infortunés et aux malades, et à surmonter ma répugnance pour leur demeure et pour tous les objets tristes ou rebutans dont ils sont entourés; j'y vais cependant toutes

les fois que ma présence peut leur être utile. Qui sait si je ne serai pas, me dis-je, un jour assaillie des mêmes maux. Alors peut-être trouverai-je aussi des consolations et les soins que je donne aujourd'hui. L'humanité d'ailleurs procure au cœur qui l'exerce des satisfactions indépendantes de la reconnaissance, et des éloges que l'on prodigue si aisément à la beauté bienfaisante.

» Je ne veux point me peindre meilleure que je ne le suis; si j'aime à voir et à faire des heureux; si je ne nuis à personne volontairement; si je ne suis pas tracassière, envieuse; cette disposition est une suite de mon tempérament, d'un caractère naturellement doux et tendre, et en partie aussi de ma légèreté; j'en retire d'ailleurs moi-même les plus grands avantages; tout le monde me souhaite du bien et se réjouit de celui qui m'arrive; on ne me trouble point dans mes plaisirs; on cherche au contraire à m'en procurer, et je suis généralement aimée. C'est d'après les mêmes principes que je

règle ma conduite en amitié : si je ne témoignais pas à mes amis un vif intérêt ; si je n'étais pas discrète, attentive, sincère, aurais-je le droit d'exiger d'eux qu'ils le fussent pour moi ; ainsi j'assure par-là mon propre bonheur. Un faux ami n'est pas seulement ce qu'il y a de plus pernicieux pour les autres, il est encore le plus grand ennemi de lui-même.

» Quand mon ami me confie ses douleurs, je tâche de relever son courage et de l'engager à les supporter, plutôt que je ne le plains. A quoi sert une pitié sans fruit ? Elle ne fait qu'abattre plus encore les malheureux, et je ne la demande pas pour moi-même. — Je ne leur donne pas des consolations en paroles et moins encore des conseils ; les seules vraies consolations sont les distractions et le tems. Combien rarement les conseils viennent à propos ! Combien plus rarement encore sont-ils suivis ! Mais jamais personne n'a sollicité en vain mon secours.

» J'en viens à la partie la plus piquante

dès jouissances de ma vie ; c'est mon talent et le théâtre qui me les procurent ; ma danse est jugée et admirée par le public le plus difficile et le plus éclairé de l'Europe. Que d'autres se bercent de l'espoir d'une renommée qui leur survivra, j'aime bien mieux jouir de mes succès et m'amuser moi-même en amusant mes contemporains. Je trouve mille plaisirs dans l'exercice de mon talent. — Quelle charmante image de l'amour qu'une pantomine bien exécutée ! Quelle jouissance pour la coquetterie ! J'inspire tour-à-tour toutes les passions que j'exprime ; le spectateur le plus rafiné ainsi que le plus simple, le plus ardent ou le plus délicat, tous sentent également mon pouvoir et comprennent l'expression de ma danse. Ah ! qu'elle est vive, qu'elle est complète la jouissance d'une femme qui voit tous les yeux fixés sur elle, tous les cœurs émus et l'admiration générale, suspendue par la crainte de perdre un seul mouvement, éclater avec enthousiasme, lorsqu'avec un dernier entre-chat

je m'échappe dans la coulisse, et que j'entends les *bravo* et les applaudissemens répétés.

» Je suis dans le doute si les sentimens dont je viens de parler ne m'occupent pas plus agréablement que ceux même de l'amour ; je penche cependant en faveur du dernier, et rien ne remplit mieux ma vie que la douce agitation d'une affaire de cœur ; mais dans cette partie si intéressante de l'Histoire des femmes, je ne connais d'autre métaphysique, qu'une saine raison qui nous apprend à économiser avec sagesse les jouissances ; celle des sens perd trop tôt de son prix pour en faire l'essentiel de l'amour. L'esprit, le cœur, l'imagination et toutes les ressources de la sociabilité doivent venir à notre secours pour donner à ce sentiment plus de durée, plus de délicatesse et plus de variété. Le grand moyen des femmes est de retarder, autant qu'il leur est possible, l'instant où l'homme qui les aime n'aura plus rien à desirer : tant qu'une femme résiste, elle jouit pleine-

ment de son pouvoir et de la passion qu'elle inspire ; elle se dit : c'est moi seule au monde qui peux faire son bonheur ; c'est de moi seule qu'il l'attend. Alors le triomphe de la vanité se joint au charme de l'amour, pour donner à une femme le plus haut degré de bonheur dont elle puisse jouir.

» Je n'ai point cependant la fausse idée et la ridicule prétention de croire que je suis assez sûre de moi-même pour me borner en amour à la seule union des ames. — Pourquoi d'ailleurs vivre dans un combat perpétuel et inutile entre les préjugés et le penchant le plus puissant de la nature ; il ne m'a pas été donné pour y résister toujours, et ni ma raison, ni ce que j'appelle la vertu ne l'exigent de moi. Cette résistance trop prolongée ne serait plus que le froid calcul de la coquetterie, et celui qui sait se faire aimer doit enfin en obtenir la preuve. Fidèle à l'homme qui a su gagner mes affections, je ne crois pas cependant que mon devoir m'oblige à lui conserver cette fidélité, lors-

qu'il est assez mal-adroit pour ne plus savoir se faire préférer. Je fais tout mon possible pour me garantir et préserver mes amans de ces passions excessives qui étouffent la raison et rendent toujours malheureux. Je n'ai jamais blessé les lois de la décence, ni fait acheter mes faveurs. Je n'ai jamais enlevé un fils à une famille, ni un époux à sa femme; je n'ai jamais cherché même à enlever une conquête à une de mes compagnes; mes amans sont toujours restés mes amis, lorsque la première liaison a été finie.

» Vous conviendrez facilement, mesdames, qu'une vie telle que celle que je viens de vous dépeindre est vraiment digne d'envie; mais je lis sur vos physionomies le doute que cette vie puisse durer long-tems. Un accident malheureux peut me priver de ma fortune, une maladie peut m'enlever mes talens et mes attraits; l'âge viendra bien sûrement me ravir une partie de mes facultés. Eh bien, mesdames, quand cela serait, je ne vois pas que ce soit une raison de ne

pas jouir du moment actuel : quand l'époque des privations forcées arrivera, serais-je plus malheureuse pour ne l'avoir pas volontairement avancée. Au reste, mes circonstances me permettent de suivre un plan et un systême où il serait impossible à d'autres de trouver le même bonheur : l'aisance, la jeunesse, la santé lui sont particulièrement favorables ; mais lors même que je serais dans la pauvreté, et privée de mes avantages personnels, la légèreté de mon caractère, mon talent de chasser l'ennui, et de faire sortir de chaque objet l'étincelle de plaisir qui peut s'y rencontrer, me rendraient plus heureuse dans cette position, que ne le serait une personne d'un caractère soucieux et chagrin. Ma gaieté, ma modération soutiendront long-tems ma santé et mes forces : je vieillirai sans doute ; mais une vieille de bonne humeur, qui prend part aux joies des jeunes gens, qui sympathise avec eux, en est toujours bien vue, et s'amuse encore de leurs plaisirs et de ses souvenirs. »

Ici la signora Allégrina cessa de parler. Ses compagnes voulurent toutes à-la-fois faire des objections; elle leur demanda de développer tour-à-tour leur système, pour qu'on pût les comparer et décider la grande question. Elles y consentirent, et la signora Imagina, qui devait parler la seconde, commença ainsi :

« La signora Allégrina vient de nous détailler son système, il diffère en tout du mien. Elle regarde les sens et la vanité comme les principales sources du bonheur des femmes, je ne le trouve que dans les plaisirs de l'imagination : elle aime les applaudissemens de la multitude, les ressources de la sociabilité, je n'aime que la retraite : elle se plaît, au milieu du bruit, du mouvement, de l'agitation, je ne suis heureuse que par le repos et le silence : elle croit pouvoir atteindre dès cette vie le plus haut dégré de félicité, je ne le vois qu'en perspective dans un monde à venir, et cette vie ne peut avoir aucun attrait pour moi, que lorsqu'elle

lorsqu'elle m'offre l'image du bonheur dont je dois jouir dans une autre existence. Avec le secours de l'imagination, je devance le moment heureux où, transportée dans ces régions fortunées, je deviendrai une intelligence céleste : plongée dans une douce rêverie, je laisse errer mes pensées au-delà de ce monde périssable, et déjà je n'appartiens plus à la terre : une espérance vive me tient lieu de la réalité, par elle je pénètre dans l'avenir, et cet état me paraît la félicité la plus complète dont l'humanité puisse jouir ici-bas, puisque c'est l'image parfaite de celle qui nous est réservée. Mon nom, comme poëte et comme peintre célèbre, doit vous être connu; mais il faudrait avoir vous-même ces talens pour comprendre la jouissance qu'ils me font éprouver; alors seulement vous sentiriez le charme qu'une pensée heureuse et nouvelle donne à l'ame qui l'a conçue, et l'enthousiasme qu'on éprouve en créant à volonté les caractères, les sentimens, les événemens, les figures d'un monde

nouveau; avec quelle tendresse maternelle on contemple le tableau ou on relit le poëme qu'on vient de finir. On ne voit rien avec indifférence; tout ce qui frappe nos sens dans la nature animée ou inanimée se reproduit au gré de notre imagination créatrice, sous des formes nouvelles et célestes : je ne vois que des hommes et des femmes, et cependant je peins dans mes ouvrages des dieux, des déesses et des anges.

» Le sentiment de son indépendance, la tranquillité de ses occupations, est encore pour l'artiste une source continuelle de jouissances; il peut se suffire à lui-même, et n'a besoin de personne : rien de ce qui se passe au-dehors ne trouble ses travaux. Renfermée dans mon attelier ou dans mon cabinet, ni les événémens, ni la méchanceté des hommes ne peuvent m'empêcher de perfectionner mes ouvrages; si je ne puis y réussir, je l'attribue uniquement à ma mal-adresse, et je me console en retrouvant dans ma tête et dans mon cœur un modèle dont

la beauté est indépendante, et de mon habileté, et de l'imperfection des instrumens dont je me sers. Mais mon émulation s'augmente, et j'ai la noble ambition de parvenir à rendre sur la toile ou sur le papier ce que je sens si vivement. Oh! avec quel ravissement je vois une toile blanche étendue sur mon chevalet, et dans ma main une palette couverte de couleurs fraîches : je n'ai pas besoin d'autre secours pour entreprendre et terminer le plus bel ouvrage; même en manquant ce but, j'atteins au moins sûrement celui d'étudier mon art, et de faire un pas de plus vers la perfection; je n'ai gâté qu'un peu de toile et perdu que quelques couleurs, et je recommence avec une espérance de mieux faire, qui me donne un nouveau courage et de nouveaux plaisirs. De même quand mes vers me paraissent faibles et peu dignes du sujet que je veux chanter, je les anéantis à l'instant sans aucun regret, et j'attends un moment plus heureux de verve et d'enthousiasme poétique, qui ne me man-

que jamais. La réputation que mes talens se sont acquis dans les pays lointains, la certitude que mon nom passera à la postérité, n'est pas un des accessoires les moins agréables de mon système de bonheur; mais ce n'est qu'un accessoire. Il m'est doux de penser que je suis estimée d'un monde dont je vis séparée, il est vrai, mais auquel je m'intéresse. Je me compare moi-même à un de ces génies bienfaisans que l'on suppose habiter les régions éthérées; ils répandent leur influence sur les hommes, ils s'occupent de leur bien-être ou de leurs plaisirs, ils sont touchés de leur amour et de leur respect; mais leur oubli, leur ingratitude ne peuvent altérer la félicité de ces esprits bienheureux. Oui, je vous le jure, j'en suis venue au point que même l'injustice avec laquelle on peut juger mes ouvrages, ne diminuerait en rien mon bonheur, et ne m'empêcherait point de me juger moi-même plus sainement et avec impartialité: je puis peut-être verser une larme de dépit sur ma muse outra-

gée, ou sur mon pinceau critiqué; mais, bientôt consolée, je dirai avec un noble orgueil: je sens que ce que j'ai fait est beau.

» Je ne suis point insensible aux plaisirs de l'amour, et j'éprouve aussi son charme et sa puissance; mais un amour spirituel peut seul satisfaire les desirs de mon cœur: je me réunis à mon amant sur une route que peu de gens connaissent, et qui, selon moi, est la seule qui puisse conduire à un bonheur vrai et durable.

» L'homme que j'aime, membre du sénat législateur des Anglais, est pour jamais séparé de moi; mais l'idée toujours présente de ses vertus m'anime à les imiter, elle excite mon émulation et mon enthousiasme pour tout ce qui est noble et beau. Savoir qu'il m'aime, qu'il pense à moi; arriver jusqu'à lui par la célébrité de mes ouvrages; être sûre que de son côté il ennoblit son ame, il agrandit ses idées pour me plaire, pour que j'approuve les discours qu'il prononce; sentir que pour moi et par moi il est utile à son

pays, et s'attire l'admiration de ses compatriotes, et même des autres nations; voilà quel est le but de notre attachement réciproque, voilà quelles sont nos plus douces jouissances.

» Nos contemporains nous regardent comme un couple d'êtres parfaits chacun dans notre genre, et la postérité reconnaissante bénira encore les heureux fruits de notre union. Qu'elle est belle! qu'elle est sublime! cette union de deux individus qui, séparés l'un de l'autre par ce qu'il y a de plus vil dans leur être, n'en sont que plus étroitement liés par ce qu'il y a en eux de vraiment noble et grand; on peut ainsi se montrer l'un à l'autre sans aucun déguisement, tel qu'on aime à se voir soi-même ou à être vu. Ni l'âge, ni le tems, ni les caprices n'ont de prise sur nos sentimens; on reste toujours dans le même état d'exaltation, on n'apperçoit que les vertus d'un ami absent; ses défauts, s'il en a (et quel être créé en est exempt?), disparaissent dans l'éloignement; il nous paraît

comme une divinité tutélaire et invisible qui veille sur nous, et nous excite par son influence à tout ce qu'il y a de grand et de sublime. Oui, mon amant double mon existence; par lui je donne aux Bretons des lois sages et bienfaisantes, et par moi il fait jouir les Italiens, qui sentent le prix des beaux arts, des meilleures productions de mes talens, de celles que l'amour m'inspire. Souvent aussi je me transporte en idée avec lui dans les régions éthérées; là, sous la forme aërienne des anges, nous pouvons, comme ces esprits bienheureux, nous aimer et vivre ensemble, sans que le sentiment de nos imperfections vienne altérer la pureté de notre amour, sans qu'il soit avili ou troublé par des desirs sensuels, par la jalousie, par l'inconstance, par toutes les passions attachées à notre nature humaine, et qui sont inconnues aux intelligences célestes.

» Une telle vie, un amour aussi dégagé des sens, me donne l'avant-goût de l'éternelle béatitude. Ah! combien tout

ce qu'on appelle *plaisir* sur la terre est peu de chose auprès de la contemplation des vertus d'un objet adoré, et de l'espérance d'être réunie avec lui à la source de la beauté et de l'harmonie éternelle!

» Quelquefois après m'être long-tems occupe de mes ouvrages et de mon ami, mes méditations prennent un vol plus élevé; elles me conduisent par dégrés jusqu'à la cause première de tout ce qui existe; jusqu'a ce grand *tout*, cet être des êtres qui créa tout ce qui respire, qui forma mon ame immortelle à son image, et lui donna la faculté de s'élever jusqu'à lui par la pensée, même étant encore dans son enveloppe terrestre. — Oh! que ne puis-je peindre comme je l'ai senti une fois, une seule fois dans ma vie, cet état où l'ame entièrement dégagée des sens pénètre jusqu'au trône de l'éternelle beauté, et jouit déjà de la félicité des anges; sans doute je manquerai d'expressions pour le peindre; mais je vais l'essayer autant que le lan-

gage d'une faible mortelle peut en donner une idée.

» J'habite la Villa Mellini, sur une des collines de Rome : de ma demeure, je vois cette superbe cité avec sa Rotonde, son magnifique Dôme de Saint-Pierre, et tous les monumens respectables anciens et modernes, dont les arts l'ont embellie; au-delà s'étend une immense plaine à travers laquelle le Tibre roule ses ondes majestueuses; une foule de campagnes charmantes animent ce beau tableau; un des côtés de la plaine est bordé par les délicieuses collines de Tivoli et de Frescati, et l'horison est terminé par la vaste mer.

» Un matin j'étais plongée dans la contemplation de cette belle contrée, le crépuscule me laissait à peine entrevoir les objets. Tout-à-coup le soleil sortit du sein de la mer, et ses rayons glissant légèrement sur la surface de l'onde vinrent dissiper l'obscurité qui couvrait encore la terre. Le sombre voile dont la nature était enveloppée, parut d'abord

s'entr'ouvrir sur plusieurs points : enfin, le soleil se leva plein de majesté, et laissa voir toute la beauté de la création. Ce spectacle sublime parut à mon ame ravie d'admiration, l'image de l'être suprême, source de vie et de lumière, faisant jaillir avec profusion les rayons bienfaisans de l'éternelle vérité sur les aveugles mortels et sur les mondes qu'il a tirés du néant. Saisie de respect, je me prosternai devant cet être immense, je sentis mon étroite union avec lui ; un rayon de sa céleste lumière venait aussi d'éclairer mon ame ; bientôt j'oubliai tout ce qui m'entourait, ces beaux arts auxquels je dois ma célébrité et l'aisance dont je jouis ; cet ami auquel mon cœur est si étroitement lié, cette belle nature, ce soleil qui venait de me conduire par dégrés jusqu'au trône de l'éternelle puissance ; je ne vis plus que moi contemplant l'être des êtres ; je me sentais en rapport avec lui ; lui seul était au-dessus de moi, et moi au-dessus de ce monde et de toutes les créatures : l'espérance que l'es-

pace qui nous séparait encore serait anéanti dans quelques années, dans quelques instans peut-être, remplissait mon cœur d'une joie pure et vive. Bientôt je m'oubliai totalement moi-même ; l'être unique, l'être simple, celui qui ne fut jamais créé et qui créa tout, celui qui est, qui fut et qui sera éternellement sans aucune altération, devint le seul objet de mes contemplations ; tout-à-coup mes forces m'abandonnèrent, je n'eus plus qu'un seul sens ; celui de la vue intérieure; tout s'obscurcit autour de moi, un frisson de volupté céleste me saisit ; dans cette sainte extase j'apperçus .... non pas au-dehors, mais au-dedans de moi, un seul point de lumière d'une telle clarté, d'un tel éclat que .... mais non, je m'arrête, aucune expression faible et passagère ne doit profaner plus longtems cette image céleste ; celui qui a connu une fois une jouissance aussi pure et aussi complète n'hésitera pas à la mettre au-dessus de toutes celles qui peuvent être accordées à l'homme mortel.

» Je ne suis pas étonnée, mesdames, du sourire que j'apperçois sur vos lèvres; la poursuite du bonheur auquel j'aspire exige de trop grands sacrifices pour que beaucoup de femmes puissent s'y livrer; elle exclut l'intérêt des relations domestiques et sociales, le tourbillon des plaisirs des sens et des distractions du monde. Moi-même je tiens trop encore à des sentimens et à des occupations terrestres pour suivre avec constance la route du souverain bien, car celui qui marche dans cette route et qui desire parvenir à voir d'une manière immédiate la source de l'éternelle félicité, doit regarder avec indifférence et les beaux arts, et la gloire, et les attachemens mondains.

» L'un appelle maladie ce que les autres appellent santé; l'un regarde comme bonheur et sérénité ce que d'autres voient comme langueur et mélancolie; la sagesse paraît quelquefois folie. Je ne serais donc point surprise si, avec toutes les imperfections que je me connais encore et la difficulté de faire entendre ce que je

sens,

sens, je vous avais donné de moi une idée semblable ». Elle se tut et baissa les yeux en faisant signe de la main à la signora Diana que c'était à elle à parler.

« Je ne porterai point sur vous un jugement aussi sévère, dit la signora Diana, j'avoue que je suis étrangère au plaisir que peut causer le repos et l'exaltatation : cependant je sens que vos espérances et vos images de l'avenir peuvent être agréables et séduisantes. — Du reste je ne suis pas étonnée que vous soyez méconnue de la multitude ; moi-même je suis exposée à d'injustes reproches ; on m'accuse d'être une femme intrigante et despotique, parce que je ne suis pas sur la route battue des ames ordinaires. Je cherche et je trouve mon souverain bien dans une vie active, et à m'occuper d'affaires étrangères au genre de vie d'une femme. Elles deviennent intéressantes pour moi par le sentiment de mon influence, et par le plaisir que je trouve à surmonter, au moyen de mon génie, toutes les difficultés. Ce n'est point la nature,

c'est l'usurpation du sexe qui se dit plus fort que nous, qui a borné notre sphère à la frivolité, à l'amour, ou à des soins puériles : on nous exclut de toute opération sérieuse et de toute part immédiate à des affaires importantes ; d'après cela il paraît peut-être que le chemin que j'ai pris pour arriver au bonheur, n'est pas celui qui convient à la faiblesse des femmes et à leur esclavage ; mais, grace au ciel, ces hommes ambitieux n'ont pas pu nous priver de nos attraits et de notre adresse, et ces moyens nous restent encore pour conduire à notre gré nos seigneurs et maîtres. Entre nous, je ne suis pas mécontente de notre partage ; ils ont en apparence paralysé notre activité; mais notre influence secrète, mais cet art insinuant avec lequel nous savons tirer parti de leur faiblesse et parvenir à notre but, redoublent la gloire de nos succès et assurent notre empire.

» Une mission secrète, que j'avais à Naples, m'a obligée de prendre un nom supposé dans mon voyage. Si j'osais me

nommer, vous reconnaîtriez peut-être en moi l'amie et la confidente d'un prince qu'une révolution, en grande partie mon ouvrage, a placé sur le trône. — Aucune de vous, mesdames, a-t-elle jamais pris part à une conjuration ?

Jamais, répondirent-elles toutes trois.

« C'est bien dommage, continua la signora Diana, je ne pourrai vous faire sentir qu'imparfaitement la jouissance qu'on éprouve à jouer le premier rôle dans une conjuration ; je vous dirai seulement en général que rien, à mon avis, ne peut égaler le plaisir de suivre et d'exécuter un plan qu'on a formé et qui intéresse le bonheur d'une foule d'individus. Concerter ce plan, le mettre en activité, enrôler des partisans, les animer pour la cause qu'on veut servir, lier entr'eux tous les fils qu'on veut employer, et les faire tous mouvoir à son gré ; étudier les différens caractères, être tour-à-tour éloquente, insinuante ; profiter de la faiblesse des uns et de la fermeté des autres ; savoir garder son secret et pénétrer

celui de ceux à qui l'on parle; être à la fois prudente et téméraire ; mépriser même la mort et la voir de près sans trembler, voilà, mesdames, le souverain bonheur ; on jouit des forces de son âme, on étend ses facultés et l'on n'a pas une minute de vide, ni d'ennui. Quelle activité continuelle ! quelle profonde étude du cœur humain ! quel doux sentiment de son pouvoir sur les autres et sur soi-même ! Malheureusement je n'ai joui qu'une seule fois en ma vie de ce bonheur; mais le souvenir me suffit pour me donner le sentiment le plus agréable. Je me dis avec orgueil : j'ai fait un roi, et je suis heureuse. Si je n'ai plus trouvé l'occasion d'exercer mon influence et mon habileté d'une manière aussi marquée, je me suis efforcée du moins de lui donner plus d'extension et plus de durée. Le prince que j'ai mis sur le trône devrait naturellement, par reconnaissance et par estime, suivre aveuglement mes conseils et mes directions ; mais l'orgueil de son sexe croit voir une

humiliation dans l'idée de devoir à une femme l'affermissement de sa puisssance et le bonheur de ses sujets; il fait tout pour se rendre indépendant de moi et pour ôter l'idée que j'aie la moindre part à ses déterminations. J'ai donc besoin de toute mon adresse pour conserver mon influence, et vous conviendrez qu'il y a un plaisir divin à diriger cet ingrat, sans qu'il s'apperçoive que c'est ma main qui tient les rênes de son empire.

» Souvent dans les commencemens de son règne il venait chez moi en sortant du conseil; je voyais à son embarras qu'il était question d'une affaire épineuse, je me taisais et de lui-même il venait bientôt à me développer ce dont il était occupé en feignant de l'inexpérience et le desir de m'instruire; je lui adressais quelques questions qui lui faisaient envisager la chose sous son vrai point de vue, et le parti qu'il devait prendre se présentait à son esprit; de cette manière il conservait l'honneur de s'être décidé de lui-même, et sentait en même-tems l'avan-

tage de nos entretiens qui développaient les facultés de son ame.

» J'ai donc joui jusqu'à present de tout le plaisir d'inspirer celui qui se croit mon maître, et de gouverner ainsi son royaume; souvent, quand je vois qu'il a de la peine à se déterminer, je lui donne d'une manière très-positive un conseil contraire à ce que je desire; alors, pour donner une preuve de son indépendance et de sa force, il ne manque jamais de rejeter mon avis, et ne se doute pas qu'il suit le vœu de mon cœur.

» J'ose dire que mon influence sur le gouvernement de ma patrie a les effets les plus avantageux pour le bonheur de ses habitans; mon exemple et la considération dont je jouis influent singulièrement sur les mœurs de la capitale. Comme mon crédit sur le prince est connu, que j'appartiens à une famille nombreuse et puissante, il se fait peu de mariages à la cour sans que je sois consultée; c'est moi qui décide aussi la vocation qu'on donne aux jeunes seigneurs. Ma maison ou règne

le luxe le mieux entendu donne le ton à toutes les autres : outre cela je dirige tous les établissemens publics de bienfaisance ; je visite les hôpitaux, les maisons d'orphelins, les prisons, et par-tout je cherche à faire régner l'ordre et la décence, à soulager les infortunés, à encourager les artistes et à perfectionner les générations futures.

» Un de mes soins les plus importans est la conduite de la république des Lettres : les gens à talens et tous ceux qui la composent ont chez moi libre accès ; ils y trouvent un accueil distingué, de la protection et des secours proportionnés à leurs besoins. Le théâtre et le salon des Arts éprouvent particulièrement mon influence ; c'est moi qui décide les jugemens du public sur les pièces de théâtre, sur la peinture, la sculpture, la musique, etc. etc. Je cherche à protéger le génie contre les cabales de l'envie ou de la médiocrité, et à conduire la multitude sur le chemin du vrai goût qu'elle a besoin qu'on lui montre. Que les sots ou les en-

vieux que j'humilie se vengent en disant que je tiens un bureau d'esprit, et que mes amis et moi-même sommes les seuls à qui j'accorde du mérite, cela se conçoit facilement; mais de tels propos, au lieu de m'inquiéter, me donnent au contraire une joie secrète; je sais que l'envie n'attaque que la supériorité, et que pour une petite pension que je jeterais à ces rebuts du Parnasse, il me serait facile d'obtenir la gloire d'être nommée par eux une dixième muse.

» Vous allez à présent me demander ce que je pense du premier intérêt de la vie des femmes, de l'amour? J'ai perdu cette fleur de jeunesse et de beauté qui donne le droit de s'occuper de cette passion; plusieurs femmes à mon âge croiraient l'avoir encore, et ne seraient pas aussi sévères pour elles-mêmes. Pour moi je trouve un beaucoup plus grand plaisir à y renoncer, lorsque je pourrais encore y prétendre, qu'à me donner bien de la peine pour remporter des victoires incertaines qu'une jolie enfant de quinze

ans pourrait m'enlever seulement en se montrant ; mais dans mon jeune âge même je n'ai jamais pu trouver à réaliser l'image que je me faisais de l'amour; dans les tems heureux où les femmes dirigeaient d'un seul regard toutes les grandes entreprises, que tout se faisait pour elles et par elles, qu'elles étaient le seul mobile des grandes actions des héros ; quand la dame de leurs pensées combattait à côté d'eux, ou que du moins son souvenir les enflammait pour tout ce qu'il y avait de noble et de grand, et qu'un sourire leur suffisait pour récompense ; alors il valait la peine d'aimer. Cet âge d'or est passé depuis plusieurs siècles ; un âge d'argent a suivi qui n'était pas sans charmes ; la noble dame qui cachait à tous les yeux la passion dont elle était occupée, bornait la jouissance de l'amour au triomphe secret qu'elle remportait sur son propre cœur ; et combien ce triomphe ne devenait-il pas plus doux, plus piquant, lorsque malgré ses rigueurs on était toujours adorée, et que

l'amant ne demandait d'autre récompense de son amour et de sa fidélité, que la permission de rester dévoué à celle qui était pour lui une divinité.

» Mais les hommes qui savent aimer ainsi n'existent plus ; si nous voulons encore être aimées et connaître le sentiment de notre pouvoir par l'amour, il faut le chercher ou dans des intrigues secrètes et dangereuses, ou dans la coqueterie. Mais ces amusemens de la jeunesse n'ont plus d'attraits pour moi ; et je ne regarde ce qui me reste d'appas que comme un moyen de plus de faire réussir des entreprises d'une nature plus importante. Ce qui est pour moi d'un bien plus grand prix, c'est l'amitié, ce noble lien qui double les forces et la sphère d'activité de l'homme ? Qu'il est agréable de travailler à l'avancement de quelqu'un qui nous est dévoué, et qui est prêt à tout faire pour nous ! Quel plaisir de former le caractère d'un ami sur le nôtre, de le tenir dans sa main, d'en disposer à son gré et de s'occuper

de son bonheur pendant qu'il travaille pour nous ! Quelle grande pensée que celle qu'il existe un être auquel je suis tellement liée, qu'il sacrifierait tout pour moi, qu'il pourrait mourir pour son amie; et que cette passion est si désintéressée, que son dernier vœu en mourant serait d'être remplacé, et qu'un autre ami pût exécuter avec moi et pour moi les projets que nous avions faits ensemble ».

Ainsi finit la signora Diana, et la signora Cordélia prit la parole.

« Mon grand bonheur, dit Cordélia, c'est l'amour que j'éprouve et celui que j'inspire; mais je ne cherche pas l'amour et le bonheur qu'il procure là où vous l'avez trouvé; je le cherche dans mes efforts pour rendre heureux ce qui m'entoure, dans leur intime union avec moi, et ma plus grande jouissance est la persuasion où je suis que mes amis sont contens de leur sort, et que ma satisfaction ajoute à leur bonheur.

» Je ne porte pas un nom célèbre et mon état ne s'élève pas au-dessus de la

médiocrité. Mon époux est négociant à Livourne; son commerce n'est pas considérable; mais il est solide et suffit à notre entretien; cependant combien je me trouve riche, combien je me trouve privilégiée en comparant mon sort à celui de tant d'autres! Je vis au milieu de concitoyens, de voisins, de frères qui m'aiment; je suis heureuse dans mes relations de fille, d'épouse et de mère, et ce que je prise plus que tout, j'ai dans le cœur la douce et pure confiance d'être l'enfant chéri de l'être tout bon et tout parfait à qui je suis inviolablement consacrée.

» Notre famille appartient à une association religieuse qui diffère en quelques points de la croyance des religions dominantes en Europe. Les membres de cette société qui résident à Livourne, ne sont point troublés dans leur tranquille dévotion : mon époux est leur chef, ils vivent sous sa direction d'après cette seule loi; AIMEZ-VOUS LES UNS LES AUTRES, et Dieu par-dessus tout. Le maintien de

cette

cette loi parmi nos frères est un des soins les plus importans de notre vie, et nous trouvons notre bonheur dans leurs succès et leur bien-être temporel : signora Imagina, vous qui aspirez particulièrement à une réunion avec la source de tout bien, je desirerais que vous vécussiez quelque tems avec nous ; vous y verriez un dévouement réciproque et fraternel, une absence totale d'égoisme, une attention continuelle à nous obliger mutuellement, une tendresse active, un ordre, une tranquillité qui ne sont jamais troublés. Sûrement toute personne qui se trouve au milieu de nous doit sentir la présence de l'Etre Suprême avec une sainte et douce émotion ; et lorsque nous élevons nos chants de louanges à l'Éternel, lorsque nous nous encourageons les uns les autres à une confiance filiale en cet Etre tout-puissant et tout bon, ah ! qui pourra décrire cette pure sérénité, cette émotion céleste ; en un mot, cette image de la félicité auprès de laquelle tous les biens de la terre ne sont rien ?

» Avec cette disposition et avec la plus vive reconnaissance je jouis de mille plaisirs que l'amour éternel m'a préparé; j'ai assez d'occupations pour chasser l'ennui; les soins de ma maison, l'éducation de mes enfans, la direction de tous les malades et affligés de notre société: et je crois que vous-même, signora Diana, conviendrez que le sentiment d'une activité aussi utile n'est pas dépourvu de charmes. Je ne crois pas que la signora Allégrina trouve des sujets de plaindre mon sort. J'ai aussi des jouissance et des distractions. Notre table n'est rien moins que somptueuse; mais un convive qui y apporte un cœur disposé à la bienveillance et à l'amitié, la trouve servie avec choix et avec soin, quoiqu'avec frugalité; le bon accueil et la cordialité générale en assaisonnent les mets. La belle nature et même les beaux arts contribuent à nos plaisirs; je dessine des fleurs, je brode, j'accompagne de la guitare une voix que mes amis ne trouvent pas désagréable; mon mari joue du cla-

vecin, et ordinairement un chœur à la louange de Dieu termine notre repas ; la dernière heure de la journée est consacrée à la lecture de quelque bon livre de morale ou de poésie religieuse.

» Notre maison est agréablement située au bord de la mer, avec un petit jardin arrangé avec goût. Je ne puis vous dire à quel point j'aime cette jolie habitation, et combien elle contribue à mon bonheur : ce lieu simple et délicieux renferme un petit monde qui m'appartient, et auquel je suis attachée par les plus doux liens.

» Je viens à présent de Naples, et je vais à Rome : vous m'offririez en vain tous les trésors dont la nature et l'art ont orné ces beaux lieux, pour ma petite maison et mon petit jardin de Livourne ; on y rencontre par-tout la propreté, la commodité et une élégante simplicité ; tout y réveille chez moi le sentiment de l'amour qui l'a arrangée : nous l'avons acquise par notre industrie et notre économie ; et nos talens l'ont ornée, dans l'unique

but de nous procurer quelques plaisirs les uns aux autres. C'est là ce que me retrace chaque tableau. Chaque meuble qui décore nos appartemens, et chaque arbre, chaque berceau de notre jardin, mon mari les a plantés pour moi, je les ai arrangés pour lui; et chaque pas que je fais dans cette charmante habitation, me retrace quelques preuves de l'amour de mon époux, ou quelque événement de bonheur domestique..... Et les personnes qui habitent avec moi cette demeure! Ah! mes chères dames, quelqu'éloignés que vos goûts paraissent des miens, quelque différentes que soient nos positions, vous conviendriez de mon bonheur, si vous pouviez me voir au milieu des miens dans mon petit cercle domestique. Bientôt je vais me retrouver avec eux : comme ils sentiront l'embrassement de la mère, de la fille, de l'épouse; douce présence de tout ce que j'aime! depuis trop long-tems j'en suis privée. Au milieu de nous jamais on ne rencontre de mauvaise humeur, jamais

de passion mal ordonnée; une indulgence mutuelle, des égards réciproques, et sur-tout un profond sentiment de vénération et d'amour pour Dieu, ne laissent de place à aucun mouvement pénible. Ma respectable et tendre mère, qui vit avec nous, a les droits les plus sacrés à notre tendresse et à nos égards, par sa sérénité, ses vertus et les soins touchans qu'elle a de nous. Mon époux, estimé, respecté de tous ceux qui le connaissent, père de famille sérieux, mais excellent, est notre appui, notre gloire et l'ame de tous nos plaisirs. Nos vieux domestiques nous sont dévoués par la confiance et par une reconnaissance mutuelle. En un mot, toutes les parties qui composent notre maison sont si bien en harmonie les unes avec les autres, qu'il semble qu'elles ne pourraient exister séparément.

» Et nos enfans! une fille et deux garçons: ah! vous pardonnerez à une mère si elle attache trop de prix à leurs grâces enfantines et à leurs heureuses dispositions.

qui ne sont pas encore développées. Combien ces chers enfans ajoutent à notre amour et à notre bonheur ! combien la douce idée de les posséder nous transporte ! combien nous jouissons des preuves de leur tendresse, de leur gaieté naïve, de leurs jeux innocens ! quel plaisir nous trouvons à leur en procurer, au développement successif de leur facultés, à nos projets pour leur bonheur à venir ! Ah ! quand je vois ma fille si naïve, si jeune encore et déjà si intelligente, assise à côté de moi, attentive à son petit ouvrage ; mon fils aîné, vis-à-vis d'elle, occupé de ses leçons ; et mon petit cadet, avec ses jolies boucles de cheveux blonds, assis sur mes genoux, passant son petit bras rond autour de mon cou, et bégayant le nom de maman avec sa petite voix si douce. Ma bonne mère, placée dans son fauteuil, avance sa respectable tête pour nous regarder, et me sourit d'un air serein. Mon époux, que j'appelle, quitte un instant la table où il écrit, nous regarde tous avec attendris-

sement, et, dans un enchantement muet, vient me serrer la main avec tendresse. Mes larmes de joie et mon regard reconnaissant porté vers le ciel, mettent le dernier trait à ce tableau d'un bonheur aussi parfait qu'il soit permis à l'homme d'en goûter sur cette terre».

Ah! Cordélia, Cordélia! m'écriai-je involontairement, et oubliant que je ne devais pas être découvert. Nous sommes trahies, dirent-elles toutes à-la-fois, et il y eut un moment de silence; mais la signora Allégrina s'était levée doucement sans que je m'en apperçusse, et dans une seconde elle fut dans ma chambre. — Ah! ah! monsieur l'écouteur, dit-elle en me prenant par le bras. — Elle m'entraîne dans la chambre voisine. Voici, mesdames, dit-elle en entrant, un coupable que je vous amène; décidez vous-même le châtiment que son indiscrétion mérite.

Nous vous l'abandonnons, dirent-elles toutes trois.

Fort bien, reprit la signora Allégrina;

il faut donc qu'il nous dise auquel des quatre systêmes qu'il vient d'entendre il donne la préférence. Je pense, ajouta-t-elle en se tournant de mon côté, que vous allez être embarrassé : cette décision n'est pas aisée, et vous allez vous brouiller irrémissiblement avec trois d'entre nous ; ce qui n'est pas une bagatelle, si vous connaissez l'humeur vindicative des femmes.

Je fus, en effet, d'abord embarrassé ; mais je me remis bientôt. Voilà donc ma punition, dis-je en souriant ; mais comment vous répondrai-je, si les quatre systêmes m'ont paru également vrais, et je vous jure que c'est ainsi que je le pense.

Signora Allégrina. — C'est adroit du moins ; mais vous n'en serez pas quitte à si bon marché ; il faut nous dire comment il est possible que des opinions contraires les unes aux autres vous paraissent également vraies ; et nous voulons savoir, de plus, laquelle de nous quatre vous reconnaîtriez pour votre souveraine.

Moi. — Le choix que je ferais ne déciderait rien sur la vérité de vos systêmes de bonheur, et c'est seulement à mon bonheur à moi que je penserais en faisant ce choix. (Alors je ne pus m'empêcher de jeter sur la douce Cordélia un regard qui lui disait assez qu'elle était l'objet de ma préférence.)

Signora Allégrina. — Fort bien; mais dites-nous au moins quelle est l'opinion qui se rapproche le plus de la vôtre?

Moi. — C'est suivant que mes sens, mon imagination, mon orgueil ou ma sensibilité seraient en jeu, suivant que je serais agité ou tranquille, solitaire ou dans la foule, dans des circonstances favorables ou fâcheuses. Vous voyez que je suis un *Eclectique.*

Signora Allégrina. — Ah! bon Dieu, quel grand mot; et qu'entendez-vous par un *Eclectique*?

Moi. — C'est un homme qui aimerait beaucoup à s'amuser avec la signora Allégrina, à s'extasier avec la signora Ima-

gina, à être l'objet de l'activité de la signora Diana, et l'époux de la signora Cordélia; en un mot, un Eclectique est un homme qui cherche ce qu'il y a de mieux dans tous les systêmes.

Signora Allégrina. — Et qui au bout du compte ne sait pas lui-même ce qu'il veut.

Moi. — J'aurai cela de commun avec le plus grand nombre des hommes; car l'expérience vous aura sans doute appris, comme à moi, que la plupart d'entr'eux ne se bornent pas à une espèce de desirs; mais ils cherchent leur bonheur en satisfaisant leurs penchans sans plan et sans système, et suivant les circonstances où ils se trouvent. C'est un rare bonheur pour moi d'avoir précisément rencontré quatre femmes dont les goûts ont été tellement déterminés par leurs caractères et par leurs positions, que chacune d'elles offre dans son systême, aussi complétement qu'il est possible, un des quatre penchans qui sont les mobiles de presque toutes les actions des femmes.

Mais puisque vous voulez savoir mon opinion, je vous dirai que tant que vous penserez ou agirez d'après vos caractères et vos positions, on ne peut *appeler fausse* aucune de vos opinions ; elles le sont toutes au contraire, lorsqu'on poursuit le bonheur sur un chemin opposé à ses dispositions naturelles et à ses circonstances extérieures. Je suis charmé de voir que vous avez évité cet écueil.

La légèreté, la grâce, la délicatesse voluptueuse de la signora Allégrina ; l'heureux équilibre qui règne entre toutes les facultés de son ame ; sa fortune, sa position, tout lui permet de suivre le plan de vie qu'elle a adopté, et de conserver son bonheur au milieu des distractions bien choisies, et de cette volupté bien entendue qui est l'ame de tous les plaisirs...... Mais il faut être danseuse à Paris pour être heureuse comme elle.

Pour pouvoir jouir du genre de bonheur qui est devenu votre partage, signora Imagina, il faut avoir comme vous

cette imagination qui vous entraîne au-delà de ce monde ; il faut cet goût pour la contemplation, dont l'effet est une exaltation intérieure avec un repos extérieur ; il faut sur-tout ce caractère de génie et ces talens supérieurs qui vous rendent indépendante des liens de la société : on peut alors, comme vous, se détacher des objets terrestres, et se former une existence heureuse dans un monde idéal.

Vous en revanche, signora Diana, vous qui formez de si justes prétentions à un noble orgueil, et dont le goût vous porte à un repos intérieur avec une grande activité extérieure ; vous qui joignez à cela un esprit pénétrant et un jugement mûri par l'expérience, un grand empire sur vous-même et tous les moyens d'en acquérir sur les autres ; vous auriez difficilement trouvé le bonheur dans une vie tranquille où il n'y aurait point eu de difficultés à surmonter qui fussent dignes de vos forces. Pour être heureuse avec votre caractère, il fallait être dans une cour, et l'amie d'un roi.

Et

Et que seriez-vous devenue, douce et aimante Cordélia, si vous vous étiez trouvée avec votre cœur sensible et la pente religieuse de votre ame, dans une position semblable à celle de ces trois dames?

Etablissons donc un principe auquel toutes nos opinions doivent se rallier. La détermination d'un bonheur terrestre qui convienne à tous les hommes est impossible; chacun doit chercher celui qui convient le mieux à son caractère et à ses circonstances extérieures.

Les dames furent assez contentes de ma décision; j'obtins le pardon de mon indiscrétion, et nous restâmes encore deux jours ensemble au bord du Garigliano, fort heureux et fort contens les uns des autres : il fallut enfin se séparer; mais depuis nous avons eu occasion de nous rencontrer et de devenir meilleurs amis.

De ce qu'elles me confièrent de l'histoire de leur vie, et de ce que j'en ai pu recueillir par d'autres personnes bien instruites, je suis parvenu à trouver assez

bien comment elles avaient été conduites au système qu'elles avaient adopté, et quelle influence ce système eut sur leur sort dans la vieillesse et dans le malheur ; c'est ce que je vais apprendre à mes lecteurs.

HISTOIRE D'UNE ÉPICURIENNE.

La signora Allégrina était née à Naples de parens riches et nobles ; beaucoup de faste, le goût de tous les plaisirs, peu de prévoyance les eurent bientôt ruinés ; mais sa mère était très-jolie, et son père n'ayant ni préjugé, ni moralité, il consentit qu'un prince amoureux de sa femme fournît à la dépense de la maison, et l'entretînt sur le même pied de magnificence auquel ils étaient accoutumés.

Le caractère du père de notre Allégrina avait quelque chose de trop marqué et de trop singulier, pour ne pas nous y arrêter un moment. La volupté, les plaisirs sensuels étaient pour lui la félicité suprême, tout lui paraissait permis pour jouïr, la seule limite de ses

actions était la crainte des lois et des tribunaux ; tout autre frein lui paraissait un préjugé et une atteinte à sa liberté.

Il n'est pas rare de trouver des hommes qui pensent ainsi, sur-tout en Italie; mais il se distinguait de la foule des Épicuriens par la suite qu'il mettait à ses opinions, et l'audace avec laquelle il déclarait ouvertement ses principes.

« Je ne me fie à personne, disait-il » à qui voulait l'entendre, et je n'exige » pas non plus qu'on se fie à moi. Le » seul moyen de n'être pas trompé est » d'être toujours sur ses gardes avec les » autres hommes. L'ordre social se con- » serve tout aussi bien par la défiance » et par une attention continuelle à nos » intérêts personnels que par la décence » et la morale. Il n'y a pas de jeu plus » égal que celui qui se joue entre des » fripons ; mais si quelqu'un voulait » jouer avec eux de bonne foi et n'ayant » aucun moyen d'empêcher les trom- » peries, il deviendrait nécessairement » leur dupe. Quand l'honnêteté et la

» bonne foi prendront le dessus dans
» le monde, je vous promets d'être hon-
» nête; mais aussi long-tems que les
» gens adroits régneront sur les sots,
» je ne m'associerai pas volontairement
» aux derniers. Tout ce que je puis faire,
» c'est d'annoncer naturellement à quelle
» classe j'appartiens pour qu'on sache
» à quoi s'en tenir. »

Si cet homme avait été avare, cruel, ambitieux, s'il s'était laissé dominer par une de ces passions qui conduisent à opprimer les autres, ou à des jouissances exclusives, les suites funestes qu'un tel systême aurait eues pour son propre bonheur lui en auraient bientôt fait sentir l'erreur, et auraient révolté tout le monde contre lui; mais sa seule passion était le plaisir et le tourbillon de la société; les excès même auxquels il se livrait ne portaient ombrage à personne; et souvent, au contraire, il associait les autres à ses plaisirs et les leur faisait partager. On ne l'estimait pas sans doute; mais on ne le regardait pas

non plus comme un monstre nuisible et dangereux, contre lequel on dût se réunir; on s'accorda même à le regarder comme une espèce d'être extraordinaire par la fermeté avec laquelle il suivait son système, sans s'embarrasser des lois de la morale et de la sagesse qui n'existaient pas pour lui. Il trouva même des admirateurs de ses principes et des imitateurs de sa manière de vivre. Résolu, brave, amusant, d'une humeur égale et facile, plein de génie dans ses écarts, on le regardait généralement comme un très-aimable libertin.

Il n'est donc pas étonnant si dans ces circonstances il restait en harmonie avec lui-même, et si pendant quelque tems il jouit de ce repos intérieur, de ce contentement d'esprit qui est le partage de tous ceux dont la conduite est d'accord avec leurs principes; mais il n'avait pas atteint l'âge de quarante ans, lorsqu'il fut éclairé d'une manière effrayante sur les erreurs de son système.

Je raconterai cet événement qui eut

une grande influence sur le développement du caractère de sa fille; mais je dois auparavant parler de la mère d'Alégrina.

Elle était une de ces femmes qui ne connaissent d'autre existence que le tourbillon du grand monde et des plaisirs bruyans; elles aiment la vie, et cependant elles l'usent et la parcourent avec autant de rapidité que s'il leur était insupportable de vivre. La conservation de leur beauté, le choix de leur parure, la conduite de leurs intrigues et surtout leur sollicitude pour ne pas passer un seul jour sans amusement et sans société, sont les seuls objets qui puissent fixer leur attention et occuper leur pensée. La femme dont nous parlons joignait à ces traits d'un caractère assez commun parmi les jolies femmes, un goût pour le faste et un désordre dans son économie qui passe toute idée. Jamais elle ne pensait au jour suivant et satisfaisait à l'instant même toutes ses fantaisies les plus extravagantes. Croi-

rait-on que malgré cela elle passait pour être assez sensée, et cela est facile à comprendre; toute occupée d'elle-même et de ses plaisirs, elle ne s'ingérait point dans les affaires qui ne la regardaient pas; jamais elle n'était citée pour aucun propos, ou pour aucune action qui pût troubler le bonheur d'autrui ou le sien propre. On lui croyait de l'ordre et de la sagesse dans la conduite de ses affaires, parce qu'on voyait sa maison toujours montée sur le même ton de magnificence; c'est qu'elle savait, par son esprit, par ses talens et par son adresse, captiver ses admirateurs, et sans avoir l'air de leur rien demander, les faire contribuer à son luxe et à ses dépenses.

Ce qui paraîtra peut-être singulier, c'est qu'elle passait aussi pour être bonne, au moins dans sa société habituelle. Elle ne calomniait personne; loin de nuire au plaisir, elle le faisait naître autour d'elle; elle était gaye, facile, complaisante. On ne s'embarrassait pas dans le monde si elle ruinait ses amans en affichant une

décence extérieure, et les marchands en ne les payant que par des promesses. On ignorait, dans les cercles brillans où elle paraissait si douce, si polie, que, pour échapper à l'ennui lorsqu'elle était seule, elle maltraitait ses domestiques, ne s'occupait jamais de l'éducation de sa fille, ne réglait aucun compte, et qu'il régnait dans sa maison le désordre le plus complet et un mélange révoltant de magnificence apparente et de misère réelle. Quand elle donnait des fêtes qui coûtaient des sommes immenses, ceux qu'elle recevait avec toutes ses graces et qui s'amusaient chez elle, ne se doutaient pas que ses domestiques et ses ouvriers étaient en arrière de plusieurs années du prix de leur service et de leur travail, et ne les continuaient que dans l'espoir d'obtenir enfin ce qui leur était dû. Lorsqu'on la voyait parée avec l'élégance la plus recherchée de tout ce que la mode invente de plus ruineux, on ne savait pas que sa famille et souvent elle-même manquaient des choses les plus nécessaires.

Quand son mari était à Naples, il partageait avec elle les ressources journalières qu'elle savait se procurer, et les plaisirs auxquels elle se livrait; mais il avait aussi son industrie particulière; il parcourait les différens carnavals et tous les bains d'Italie; il avait l'art de s'entourer de jeunes gens riches qui vivaient avec lui dans la dissipation, et qu'il dépouillait de manière à ce que les lois ne pussent pas l'atteindre. Une de ses malheureuses victimes, un jeune homme de la plus belle espérance, entraîné par lui dans tous les désordres, fit mourir de chagrin ses infortunés parens; un repentir tardif le plongea dans le désespoir; il chercha son dangereux séducteur, lui fit tous les reproches qu'il méritait; l'obligea de se battre avec lui et succomba lui-même; mais il ne laissa pas de blesser grièvement son adversaire, au point même que, soit par la nature de la plaie, soit par le vice de son sang, il ne put jamais se guérir; le malheureux vit alors lentement se détruire ce corps et ces or-

ganes de vie et de santé qu'il avait regardés jusqu'alors comme l'unique source de son bonheur et le seul but de son existence ; il ne pouvait se dissimuler qu'il avait avancé lui-même sa destruction par sa mauvaise conduite ; mais un coup plus terrible devait encore le persuader de l'erreur de son systême : le prince, qui soutenait sa maison, se déclara tout-à-coup insolvable ; on attribua, avec raison, cet événement à la prodigalité et aux folles dépenses de la mère d'Allégrina, ainsi qu'à la vile complaisance de son mari. Un mépris général pour eux en fut la suite ; leurs créanciers leur enlevèrent tout ce qui leur restait, et la plus affreuse indigence se joignit aux douleurs cruelles que ce malheureux souffrait. Sa femme même le laissa sans secours ; il n'y eut que sa jeune fille, alors âgée de seize ans, qui surmonta le dégoût que sa maladie inspirait, pour le soigner avec zèle et persévérance ; mais ce ne fut pas bien long-tems.

« Ma fille, (lui dit-il un jour) je ne

» me suis jamais occupé de ton éducation
» morale; mais l'état horrible dans le-
» quel tu me vois est une leçon plus
» forte que toutes celles que jaurais pu
» te donner dans des tems plus heureux;
» la vérité qui en résulte est un précieux
» héritage. Jouis, mais avec modération
» et sans faire de tort à personne. J'ai
» passé ma vie entière dans une erreur
» que j'expie aujourd'hui; j'ai cru que
» l'esprit et l'adresse suffisaient pour do-
» miner les hommes et le sort, et j'é-
» prouve que l'être le plus borné peut
» plonger dans le malheur celui qui se
» croit le plus habile, mais non pas l'o-
» bliger à vivre ». Il renvoya sa fille sous quelque prétexte; un instant après qu'elle fut sortie de sa chambre, elle entendit un coup de feu et trouva son père expirant baigné dans son sang. Malgré la jeunesse et la légèreté d'Allégrina, l'impression que lui fit cette scène ne put jamais s'effacer complétement de son ame; elle vint à l'appui de la dernière leçon que lui avait fait son malheureux père, et

et d'autant plus que cette morale était analogue à ses principes. Malgré sa jeunesse et le peu de soin qu'on avait pris de son éducation, les circonstances avaient formé de bonne heure son caractère ; moins on réfléchissait autour d'elle, et plus elle s'était accoutumée à réfléchir ; la vie dissipée de ses parens lui avait donné une certaine connaissance des différens caractères des hommes ; tandis qu'on la laissait seule dans un coin du salon, comme une petite fille, elle employait son tems à observer, à méditer et à se former un plan de vie et des idées assez justes sur les plus sûrs moyens d'arriver au bonheur. L'alternative de magnificence et de misère qu'elle voyait dans la maison de ses parens, l'avait accoutumée très-jeune à se plier à toutes les circonstances ; elle sentait le prix des jouissances de la fortune, et les regardait comme un des plus grands moyens d'être heureux ; mais elle connaissait aussi les privations. Négligée, souvent oubliée par sa mère, elle avait éprouvé la faim,

le froid au milieu d'un luxe apparent, et elle avait résolu de se donner des moyens de bonheur indépendans de la richesse. Elle avait adopté du système de son père et des goûts de sa mère ce qu'il en fallait pour être persuadée avec eux que la jouissance du moment présent était le seul bonheur réel; elle avait appris de son père qu'au moyen de la fermeté et d'un esprit de suite dans sa conduite, on pouvait même avec des faux principes se trouver pendant quelque tems tranquille et contente; et la conduite de sa mère, son humeur lorsqu'elle rentrait chez elle, son profond ennui dès qu'elle était seule un instant, lui avaient prouvé que de courir sans cesse de plaisir en plaisir, sans but fixé et sans plan déterminé, n'était que de l'étourdissement et ne donnait aucune satisfaction réelle. Elle sentait aussi qu'il ne suffisait pas que notre conduite fût d'accord avec nos principes, mais qu'il fallait encore qu'ils ne fussent pas en contradiction avec notre destination ici bas.

Elle trouva bientôt que les forces et les moyens qui nous ont été donnés pour notre bonheur ne doivent pas être prodigués dans la jeunesse ; mais qu'il faut les ménager et les économiser de manière à ce qu'il en reste pour tout le tems de sa vie. Le triste exemple de son père souffrant, abandonné et finissant par détruire lui même une existence qu'il ne pouvait plus supporter, ne fut pas perdu pour elle ; elle sentit que l'égoïsme grossier qui faisait la base de son affreux système, choquait toutes les affections sociales, et toute espèce de penchant pour ce qui est noble et beau; elle tremblait en pensant aux suites funestes de ses écarts, et trouvait que son adresse et son immoralité l'avaient conduit beaucoup moins sûrement à son but que ne le faisait l'honnêteté pour plusieurs personnes qui lui étaient très inférieures pour l'esprit et les moyens. Elle en conclut qu'indépendamment du penchant naturel qui nous porte à ce qui est beau et bon, notre propre inté-

rêt nous conseillait l'honnêteté, la franchise et la bienveillance.

Ses observations sur la conduite de sa mère la confirmèrent toujours plus dans les mêmes principes ; la marche régulière et suivie de son père dans un chemin tortueux, tout comme l'inconséquence de sa mère, les avaient également conduits dans un abîme, et lui donnèrent à elle l'idée de la vraie route du bonheur.

C'est ainsi qu'elle se forma de bonne heure aux principes que je lui entendis exposer à ses compagnes de voyage. Vraisemblablement à l'âge de seize ans ils n'étaient pas encore bien distincts dans sa tête et dans son cœur ; cependant ils y existaient déja confusément, et les circonstances où elle se trouva dans la suite ne firent que les développer davantage.

Après la mort tragique de son père, sa mère fut obligée de quitter Naples où elle était trop connue, pour se procurer ailleurs des ressources qu'elle fon-

dait alors plus sur la beauté naissante de sa fille que sur les restes de la sienne. Allégrina, qui ne soupçonnait point ses indignes projets, la suivit. Elles s'établirent dans une petite ville de province, résidence d'un archevêque; là, si sa mère avait voulu y consentir, cette jeune fille serait devenue une honnête femme, et ses projets de bonheur se seraient réalisés dans une autre carrière. Un jeune bourgeois de cette ville s'attacha à elle et lui offrit son cœur et sa main; Allégrina l'aimait tendrement et supplia sa mère de les unir; mais celle-ci fut inflexible et rejeta avec hauteur les propositions du jeune homme; elle allégua pour motif de ses refus, la médiocrité de la naissance et de la fortune du jeune homme; cette indigne femme ayant un autre projet que sa fille découvrit bientôt avec horreur. L'archevêque, connu par son libertinage, avait vu la jeune Allégrina, elle lui avait plu et il avait promis à sa mère une somme assez considérable pour l'engager à lui livrer son enfant.

J'aurais horreur moi-même d'entrer dans le détail des séductions qu'on employa contre cette innocente victime; elles échouèrent toutes, et jamais sa fermeté ne fut ébranlée. Alors on employa la force, elle fut conduite, malgré elle, dans une maison de campagne de l'indigne prélat, et devint la proie de ce monstre. D'abord elle fut tentée d'imiter Lucrèce, et de ne pas survivre à sa honte; mais cette force d'ame n'est pas donnée à toutes les femmes; d'ailleurs Allégrina n'avait que dix-sept ans. Elle ne se tua point; mais reprenant son courage, elle résolut de tirer, au moins de sa triste situation, tout le parti possible, en osant encore prétendre au bonheur. Elle trouva, par son adresse, le moyen de s'échapper de l'endroit où on la tenait renfermée. Elle se refugia chez son amant, lui déclara, avec fermeté, qu'elle ne serait jamais la femme d'un honnête homme comme lui, et qu'elle renonçait au mariage, d'autant plus qu'elle voulait elle-même divulguer

son malheur, et attaquer son ravisseur devant les tribunaux. Celui-ci averti du projet, et craignant, avec raison, l'éclat d'un procès de cette nature, fit offrir à Allégrina une somme considérable payée tout de suite, et une rente pour la vie. Le desir ardent de quitter l'Italie, et de s'éloigner, à jamais, de sa mère, la décida à l'accepter. Elle laissa la moitié de la somme à cette mère indigne, en prenant d'elle un congé éternel, et partit, avec le reste, pour Paris, décidée à exécuter un plan de vie qu'elle avait projeté.

De tous les talens qu'elle avait acquis dans le tems où ses parens vivaient dans l'abondance, celui qu'elle avait développé avec le plus de soin, par goût, par une disposition naturelle et par obéissance, était la danse pantomime. C'était une des passions de son père; il assurait même que de tous les beaux arts c'était le seul qui méritât ce titre, parce qu'il agissait puissamment sur les sens; lui-même avait été captivé par la danse

de sa femme. Il regarda donc ce talent comme un moyen d'augmenter l'effet des charmes de sa fille, et de l'établir avantageusement; il se chargea de lui en donner les premières leçons, et les danseurs les plus renommés de l'Italie furent ensuite appelés pour la perfectionner. La jeune Allégrina fit des progrès si étonnans, que toute la noblesse du pays et les étrangers qui venaient à Naples, se firent présenter chez ses parens pour admirer cette jeune merveille. Les artistes les plus fameux s'empressèrent à l'envi de peindre et de graver cette charmante enfant dans ces attitudes et ces costumes variés d'après les plus beaux monumens de l'antiquité; c'est vraisemblablement ces gravures qui donnèrent à la célèbre lady.. la premiére idée d'un talent qu'elle a poussé à sa perfection. Celui de la jeune Allégrina excita si fort l'admiration et les éloges de tous ceux qui venaient chez sa mère, qu'il n'est pas étonnant que, dans ses circonstances malheureuses, elle eût le projet d'en tirer parti et de se vouer

au théâtre. Elle en avait déjà l'idée et le desir à l'époque de la ruine de sa famille; elle pensait que, par ce moyen, elle pourrait procurer encore une existence agréable à sa mère et à elle-même. Son inclination pour un jeune homme placé dans une autre sphère, lui fit perdre de vue ce projet; mais son affreuse histoire avec l'indigne prélat l'y fit revenir. Décidée à ne pas se marier, elle pensa que c'était le seul moyen de se rendre indépendante de sa mère, et de suivre un plan de vie et de bonheur que son imagination s'était formée.

Dès qu'elle fut arrivée à Paris, elle se présenta aux directeurs de l'Opéra, et fut bientôt admise comme une des premières danseuses pantomimes. Quoique sa vocation et l'exemple de ses compagnes eussent pu l'engager à se conduire comme elles, l'orgueil de sa naissance, une honnêteté naturelle, et la crainte de se rendre dépendante de ses amans, la garantirent de ce danger. Elle avait d'ailleurs assez de fortune pour

pouvoir se passer de cette ressource, ayant mis en rente viagère le capital qu'elle avait apporté. Elle fit des épargnes pour le même objet sur son salaire, et sur la pension qu'elle recevait d'Italie, et au bout de quelques années elle se vit en état de monter sa maison et de mener le genre de vie qu'elle dépeignait au Garigliano.

Elle n'avait pas cependant précisément la réputation d'une Vestale, et elle convenait naturellement que cette réputation était fort inutile à une danseuse de l'Opéra; mais jamais elle n'offensa la décence, jamais elle n'accepta aucun prix de ses faveurs; elle sut même persuader à ses amans heureux qu'ils devaient leur bonheur à sa sensibilité, à son attachement pour eux, plutôt qu'à l'attrait de la volupté.

J'ai cherché à me procurer des renseignemens sur la manière dont sa philosophie l'avait soutenue dans les chagrins, dans la vieillesse et à l'approche de la mort; voici ce que des personnes bien instruites m'ont appris là-dessus.

Le caractère de la signora Allégrina était extrêmement favorable à son système; ses sensations étaient modérées et peu durables; elle sentait vivement le plaisir et glissait légèrement sur la peine. Si elle n'eût pas reçu de la nature cette disposition, il lui eût été difficile de forcer son attention à se détourner des peines et à ne s'arrêter que sur le plaisir; mais, par le souvenir des premières années de sa vie, par son habitude de réfléchir et de raisonner, elle était parvenue à donner plus de force à son penchant naturel; et cette force d'esprit et cette philosophie lui servirent souvent.

Une nouvelle danseuse plus jeune, plus jolie qu'elle, fut reçue à l'Opéra, et le public lui fit un accueil si distingué, que l'on ôta à la signora Allégrina plusieurs beaux rôles, dont elle était en possession, pour les donner à sa rivale. Le coup fut rude pour sa vanité, et pour la première fois de sa vie, elle se détermina, par réflexion et dans la vue de se distraire par l'amour des chagrins de la vanité, à

former une relation intime avec un homme qui, jusqu'alors, l'avait sollicitée en vain. Lorsqu'elle eût cédé, le desir de plaire à celui qu'elle aimait se joignant au desir d'éclipser à son tour la nouvelle danseuse, elle se donna tant de peine dans les rôles qui lui restaient et les rendit avec une telle supériorité, que le public enchanté revint de son injustice. Il lui sut gré de la douceur avec laquelle elle l'avait supportée, et de ses efforts pour obtenir son suffrage; elle fut applaudie comme au moment de son début; le parterre la redemanda dans les rôles qu'on lui avait ôtés, et on fut obligé de les lui rendre.

Elle avait à peine joui de ce triomphe, qu'elle découvrit que la jeune rivale, qui avait voulu lui disputer le prix de la danse, lui disputait avec plus de succès le cœur de son amant: bientôt elle se vit abandonnée du perfide qu'elle aimait, et les préférences, les éloges du public ne purent la consoler. Ce chagrin l'affecta au point que, ne pouvant plus supporter

la vue de celle qui lui enlevait son bonheur, elle résolut de s'éloigner pendant quelques années, et de tâcher de retrouver sa tranquillité et sa philosophie. Elle fit un voyage dans sa patrie et dans la plupart des autres pays de l'Europe; l'accueil, les applaudissemens qu'elle reçut par-tout et le changement de scène eurent tout l'effet qu'elle en avait attendu, elle revint à Paris guérie de son amour et de sa haine. Un autre moment, fâcheux pour elle, fut lorsqu'elle apperçut sur son front la première ride, et un plus fâcheux encore quand elle vit clairement que la parure la plus soignée ne pouvait plus cacher les traces de l'âge qui s'avançait; cependant elle sut prendre son parti, elle abandonna volontairement toute prétention à plaire par les charmes de sa figure; elle mit à la place des recherches de la mode la propreté et la simplicité; elle congédia l'amant qui était alors en règne, en lui jurant, pour le consoler, qu'il ne serait pas remplacé.

A la même époque elle quitta le théâtre. *Pourquoi sitôt*, lui demanda-t-on ?

Pour n'avoir pas, dans quelques années, à répondre à une question plus fâcheuse : *Pourquoi si tard*, dit-elle en souriant ?

Elle redoubla alors de soins pour plaire par son esprit, ses talens, son amabilité ; ces moyens étaient soutenus par une figure encore très-agréable, quoiqu'elle n'y attachât plus aucun prix ; mais cette absence de prétention la rendait plus intéressante. Il se trouva bien des hommes encore qui lui parlèrent le langage de l'amour ; mais elle n'eut pas l'air de les entendre, ou plaisanta sur leurs hommages de manière à prouver qu'ils étaient inutiles. Elle se livra d'autant plus à l'amitié ; sa maison était le rendez-vous des talens les plus distinguées et de la meilleure société de Paris. Elle savait, dans les plaisirs qu'on trouvait chez elle, réunir la variété, le choix, la liberté avec la décence et le meilleur ton. Elle sut enfin si bien gagner la considération et l'estime générale, que les

femmes les plus respectables ne faisaient aucune difficulté de se rencontrer avec elle. Elle mettait de la gaieté, de la grace, de la complaisance dans la manière de recevoir. Elle prenait intérêt aux plaisirs de tous les âges, et la jeunesse même aimait à venir chercher les siens auprès d'elle.

La révolution éclata; elle perdit la plus grande partie de sa fortune, qui consistait en rentes viagères, et sur la fin du règne de l'affreux Robespierre elle fut envoyée à l'Abbaye avec beaucoup d'autres. La première chose que je demande, dit-elle en entrant à ses compagnes d'infortune, c'est que nous ne nous permettions aucune plainte, et que le nom du fatal instrument de mort à l'ordre du jour, ne soit pas même prononcé. Si nous devons y passer, pourquoi nous en effrayer et souffrir mille fois ce supplice en imagination? Si nous lui échappons, nous regretterions dans la suite les momens d'angoises que nous nous serions donnés gratuitement. Les distractions

et le courage, voilà ce qu'il nous faut.

Allégrina joua le rôle d'un génie bienfaisant dans cet antre du malheur; elle soignait les malades, encourageait les faibles et cette intéressante occupation lui faisait oublier ses propres maux.

Dans d'autres momens elle égayait ceux qui se portaient bien, et changeait presque ce lieu de douleurs en un séjour de plaisirs. Dans les commencemens on l'accusait de folie, d'une légèreté condamnable; mais elle sut si bien faire, que son exemple entraîna peu-à-peu. — Enfin l'opinion générale fut de suivre son conseil et de s'amuser en prison comme on aurait fait dans le monde; ceux qui avaient de la voix chantèrent; Allégrina donna des leçons de danse aux jeunes femmes; on peignait sur le mur des caricatures qui faisaient rire de bon cœur; on fit des charrades, des bouts-rimés; on joua des proverbes. - Bref on parvint à s'étourdir, et la chûte du tyran vint au bout de quelque tems délivrer la troupe joyeuse de sa captivité.

Mais Allégrina avait perdu le reste de sa fortune; il ne lui restait plus rien, et la faiblesse de l'âge commençait à se faire sentir ; toute autre qu'elle serait morte de misère ; mais Allégrina ne perdit pas courage. A cette époque une femme également célèbre par sa beauté, par son bon cœur et par la part qu'elle avait eue à la chûte du tyran sanguinaire, madame T... jouissait de la reconnaissance publique et d'une fortune considérable ; Allégrina s'adressa à elle et lui fit un tableau de sa situation. Je vous demande un asyle, lui dit-elle, et je le demande auprès de vous et dans votre maison, parceque j'ai la certitude de pouvoir à mon tour vous être utile. Mes mains tremblantes et la faiblesse de ma vue ne me permettent pas de travailler beaucoup; mais j'ai du goût et de la gaieté, je dirigerai votre toilette et j'empêcherai l'ennui d'en approcher ; vous n'imaginez pas combien l'ennui, l'impatience, l'indécision sur la parure peuvent nuire pour toute la journée à l'ex-

pression de la physionomie ; une jolie femme qui rit et s'amuse à sa toilette en sort mille fois plus jolie.

La belle T... rit et fut d'abord convaincue de la vérité de ce que disait la signora Allégrina ; elle la pria de demeurer avec elle sur le pied d'une amie et s'en trouva bien. Dès ce moment-là ses costumes charmans et variés furent cités et imités par toutes les femmes à la mode ; mais, grace à la nature et à l'imagination de notre Allégrina, madame T... conserva long-tems la première place et ne put être effacée. Elle s'attacha de bonne foi à sa *vieille amie*, qui, malgré son âge, devint l'ame de ses petits soupers. On voulut aussi l'avoir dans d'autres maisons, et plus d'une fois les dîners diplomatiques des Directeurs furent égayés par ses saillies et ses agréables récits. Elle parlait bien, mais elle écoutait encore mieux ; elle possédait le talent de faire ressortir l'esprit de ceux avec qui elle parlait et de leur donner des idées ; chacun l'aimait et la respec-

tait en même-tems ; car son enjouement, si rare à son âge, n'avait rien qui pût l'avilir ou la rendre ridicule.

Enfin une maladie dangereuse vint l'assaillir ; madame T... et d'autres amis la soignèrent avec zèle ; elle les pria de ne point la plaindre, de ne pas l'entretenir de ses maux et d'être avec elle sur le même ton de gaieté qu'à l'ordinaire ; elle l'obtint parce qu'elle en donna l'exemple, et qu'elle chercha sans cesse à se distraire et à distraire ceux qui l'entouraient. Cependant le mal faisait des progrès, elle sentit sa fin s'approcher ; alors elle se sépara tout-à-fait de la société, sans en prendre congé, et elle ne reçut plus personne.

Il est à présumer qu'elle mourut avec fermeté : cependant on ne sait rien de certain là-dessus ; car personne ne l'a vue mourir. Elle a dit quelquefois dans le courant de sa vie, que, si à son entrée dans le monde elle avait pu savoir le sort qui l'attendait, elle aurait imité son père,

et se serait ôté la vie. « Et j'aurais eu
» tort (ajoutait-elle), car, en dépit du
» sort, je suis parvenue à mener une vie
» assez supportable; mais je ne vois pas
» qu'il y ait de motifs de se désoler de
» la quitter, et de craindre ce qui doit
» la suivre. Je n'ai jamais nui à personne;
» j'ai fait du bien à beaucoup de monde;
» j'ai supporté avec courage le malheur
» et l'adversité; la Providence ne peut
» sans injustice me rendre plus malheu-
» reuse après ma mort que je ne l'ai été
» ici-bas. Malgré tout cela (disait-elle
» encore), personne ne peut être sûr
» de sa fermeté au moment de la mort;
» elle dépend de la disposition physique
» du corps dans cet instant-là, et de mille
» circonstances. »

Ainsi, comme elle n'avait pas la vanité d'être sûre qu'elle mourrait avec courage, elle ne voulait effrayer ni affliger personne, par la faiblesse qu'elle montrerait peut-être dans un moment aussi critique.

A l'époque où j'ai connu Allégrina, elle n'était plus très-jeune ; mais elle était encore remarquable par une taille aisée, souple, voluptueuse, et une grace parfaite dans tous ses mouvemens; son cou, sa poitrine, la main, le pied, le bras étaient d'une forme parfaite ; son teint avait beaucoup d'éclat; son visage n'était pas parfaitement régulier, mais formait un ensemble très-agréable. Si Praxitelle, ou tout autre artiste des beaux siècles de la Grèce, avait voulu peindre la déesse des amours, il aurait fait sans doute un ovale plus alongé, un nez moins court et plus en droite ligne avec le front, une bouche plus petite, des yeux moins ouverts et moins vifs. Mais un peintre de l'école Vénitienne ou Française aurait pris Allégrina pour modèle de la plus jolie des Graces; et l'artiste Grec, en la voyant, eût été forcé d'avouer que, sans les lignes et les règles de la beauté, on peut être bien aimable et bien séduisante. Il l'aurait dit

sur-tout, s'il avait vu comme moi, ce que le pinceau ne peut rendre, cette expression de bienveillance, de franchise, cette bonté et cette aimable gaieté qui lui gagnaient au premier abord tous les cœurs.

HISTOIRE

D'UNE PLATONICIENNE.

La signora Imagina était fille d'un fameux peintre de Rome; en dépit de la critique et des envieux, ses ouvrages ont mérité l'admiration de toute l'Europe, tant par la hardiesse de l'invention, que par le brillant et le fini de l'exécution. Enthousiaste de son art, il desira d'y vouer sa fille, et chercha à l'initier à tous ses mystères. Ses soins ne furent pas infructueux; mais, quoiqu'il réussît à lui inspirer ses principes sur la vraie imitation de la nature, elle s'ennuyait souvent de la partie mécanique de ses leçons. Ses premiers essais poëtiques furent vraiment au-dessus de son âge; elle s'abandonnait à tout le feu de sa jeune imagination : on trouva dans ses ouvrages les

premières étincelles d'un génie qui pouvait devenir supérieur. On la jugea avec indulgence; et les membres de l'académie des Arcades s'empressèrent à l'envi de placer dans leurs sonnets, au nombre des Muses, une jeune beauté que son père représentait souvent dans ses tableaux sous la forme d'Hébé, ou de l'une des Graces.

Etre ainsi divinisée doublement, et pour l'esprit, et pour la figure, devait sans doute faire germer la vanité dans le cœur de la jeune Imagina: cependant sa vanité ne s'annonça pas d'une manière ordinaire. Elle voulait briller et se distinguer de la foule des mortels, comme un être surnaturel; mais elle voulait que cette distinction fût fondée sur la noblesse des sentimens, sur un mérite réel, sur la beauté et la perfection dans tous les genres; et, pour être célèbre aussi par ses talens, elle se livra à la peinture avec une ardeur qui fut suivie du succès. Malheureusement ses idées morales sur la perfection n'étaient pas encore bien

arrêtées;

arrêtées; tout ce qui était romanesque, tout ce qui supposait des moyens extraordinaires, avait pour elle le caractère de la noblesse et de la vertu. Le sentiment peu développé qu'elle avait de la perfection et de la beauté, redoublait encore son exaltation et son enthousiasme.

Il était naturel que, dans ce qui intéresse le plus le cœur d'une jeune fille, dans l'amour, son imagination fût surtout un jeu, et qu'elle attendît des effets extraordinaires de ce sentiment. On comprend que tout ce qui tient aux sens en était exclu; elle n'avait d'autre idée que celle d'une jouissance tout-à-fait pure, et craignait le lien de l'hymen comme le tombeau du parfait amour. L'homme qu'elle cherchait pour réaliser cette union intellectuelle, était décoré d'avance par son imagination de tout ce que l'ame, la figure et les autres circonstances extérieures peuvent offrir de plus noble, de plus beau, de plus distingué. Pendant long-tems elle chercha en vain; elle trouva de belles figures sans ame, et des

ames sublimes sous une enveloppe repoussante; à tous il manquait quelques traits du modèle que son imagination avait créé : ses compagnes lui témoignaient une admiration apparente; mais elle n'en était pas moins en butte à leurs sarcasmes, et passait dans leur esprit pour une folle sentimentale.

Elle ne trouva d'autre consolation dans tous les mécomptes qu'elle éprouvait, que la froide admiration que l'on ne pouvait refuser à sa beauté et à ses talens, et l'espérance de trouver enfin un être qui lui ressemblât. La nature, pensait-elle, ne pouvait pas l'avoir créée seule de son espèce, et lui avoir donné inutilement un cœur rempli, comme l'était le sien, du sentiment de la perfection.

Telle était sa position et ses rêves, lorsque l'héritier d'une des plus puissantes maisons de Rome, le duc de Capocivoli, revint dans sa patrie après un long séjour dans la capitale de la France. Sa figure était désagréable, et ses mœurs

si mauvaises, que, dans l'opinion publique, il était désigné comme l'homme le plus corrompu qu'il y eût à Rome; mais son éducation avait été brillante et distinguée. Un esprit aisé, vif et pénétrant, une imagination riche et active, une profonde connaissance des hommes, beaucoup de souplesse pour parvenir à son but, et d'empire sur lui-même; de la finesse, du tact, du courage, un usage du monde parfait; tel était le jeune duc de Capocivoli. Tous ces avantages en imposaient à la société, et lui faisaient pardonner ses imperfections physiques et morales, d'autant plus qu'il avait un talent que peu de gens possèdent, celui de savoir à-la-fois, par sa conversation, intéresser les gens sensés et amuser les sots.

Sa famille avait autrefois protégé le père d'Imagina, et fait valoir son talent: l'artiste était attaché par la reconnaissance à cette maison, Le goût du jeune duc pour les beaux arts, et son commerce agréable vinrent encore resserrer cette

liaison ; il avait un libre accès dans la maison du peintre, et venait chaque jour y chercher *le modèle d'Hébé, de Vénus et des Graces* ; bientôt ses assiduités auprès de la jeune Imagina devinrent plus suivies et plus marquées, et, sous le prétexte d'apprendre un art qu'il adorait, il ne quittait presque plus la charmante artiste. Imagina ne vit d'abord en lui qu'un homme instruit, amusant, dont l'esprit animé par une teinte d'enthousiasme savait apprécier et distinguer le sien ; le peu d'agrément de la figure du duc arrêtait le vol de l'imagination de la jeune fille, et sa mauvaise réputation empêchait que la vanité d'Imagina ne fût flattée de ses hommages ; mais par son adresse il sut triompher de ces deux obstacles ; il parla avec cette éloquence entraînante qui embellit toujours celui qui la possède, et donne si souvent tant d'avantages à la laideur sur la beauté muette et inanimée ; et, pour que l'illusion fût complète, il parla *de vertu, de perfection, de pureté intellectuelle* ; de

tout ce qui faisait l'objet des méditations d'Imagina : il versa des larmes de repentir sur ses erreurs passées dans lesquelles, disait-il, il avait été entraîné par le vide de son cœur et par le mauvais exemple. Combien cet homme est méconnu, disait en elle-même la crédule jeune fille ! Quel dommage que de si excellentes dispositions se soient perdues ! Mais peut-être n'est-ce pas sans retour, peut-être .... Alors l'orgueil lui inspira le desir de le corriger par le moyen si puissant de l'amour, et la vanité lui persuada que cet amour pour la célèbre et vertueuse Imagina suffirait pour rétablir la réputation du jeune duc. Au lieu donc de rejeter son hommage, elle l'encouragea, et se livra sans méfiance à la douceur d'une relation qui lui paraissait à l'abri de tout danger pour elle, et pouvait avoir des suites aussi heureuses pour le caractère de cet aimable jeune homme. Pendant quelque tems il parut réaliser cette espérance; aussi respectueux que tendre, il s'enthousiasmait

avec Imagina sur le charme de la vertu ; mais, sous le prétexte de lui faire connaître son ennemi le plus dangereux, il lui peignait l'amour des couleurs les plus délicieuses. Lorsque l'habile séducteur la voyait émue, il excitait sa pitié en lui parlant des combats qu'il avait à soutenir pour triompher de la passion qu'elle lui inspirait ; quelquefois paraissant emporté par la force de cette passion, il s'oubliait un instant ; prosterné ensuite à ses pieds, baigné de larmes ; prêt à succomber en apparence au choc des sentimens qu'il éprouvait, il obtenait son pardon ; mais de telles scènes souvent répétées faisaient une impression profonde sur la jeune Imagina, et bientôt elle en vint à le plaindre d'autant plus qu'elle souffrait autant que lui.

Quoique jeune et sans expérience, son habitude de réfléchir sur elle-même lui fit bientôt connaître ce qui se passait en elle, et le danger de sa situation ; elle sentit qu'elle aimait le duc autant qu'elle s'en croyait aimée, et qu'il lui serait im-

possible de le voir long-tems malheureux, quand son bonheur dépendait d'elle. Elle n'avait que trois partis à prendre. — Celui de rompre tout-à-fait avec lui et de ne plus le revoir : elle sentit que cette résolution était au-dessus de ses forces. — Devenir sa maîtresse : elle avait nourri trop long-tems sa chimère d'un amour pur et Platonique pour supporter un instant cette idée. — L'épouser : c'était ce qu'il y avait de plus sensé ; mais Imagina détestait le mariage, ; elle le regardait comme le tombeau des talens et du génie, ainsi que de cette exaltation de sentimens dont elle avait l'habitude ; elle attachait un prix inestimable à sa liberté et à ne dépendre jamais de personne ; elle avait hautement déclaré sa ferme résolution de ne pas se marier, et de se conserver ainsi le droit de prendre sous sa protection toutes les femmes dominées par un sexe impérieux. Souvent elle avait exprimé cette idée dans ses poësies en se comparant à Diane ; elle croyait de bonne foi que sa beauté, sa réputation, ses talens

et sa noble fierté lui donnaient des droits incontestables à un des premiers rangs dans la société. Malgré son penchant irrésistible pour le duc, elle eut beaucoup de peine à se décider à lui faire un aussi grand sacrifice. Il faudra donc, pensait-elle avec douleur, quitter un nom que j'ai rendu si célèbre par mes avantages personnels, pour en prendre un qui n'a que celui de la naissance ; accoutumée à ne recevoir de lois que de moi-même et de mon propre génie, il me faudra donc reconnaître un homme pour mon maître, et lui soumettre mon caractère et mes principes. — Mais elle aimait cet homme. — Mais c'était le seul moyen honnête de faire son bonheur, de le rendre à la vertu et de conserver la sienne. Après quelques combats entre son esprit et son cœur, le cœur l'emporta et elle se décida à donner au duc la preuve la plus évidente de son amour en lui offrant elle-même sa main. Quel ne fut donc pas son étonnement lorsqu'il la refusa d'une manière positive et même avec hauteur. Il

voulut, d'après l'aversion qu'elle avait souvent témoignée contre le mariage, essayer de lui persuader qu'une liaison libre et secrète était bien plus noble qu'un mariage ; si vous deveniez ma femme, lui dit-il, on vous attribuerait des vues ambitieuses, et à moi une indigne faiblesse ; le sacrifice d'une vaine réputation de sagesse à laquelle personne ne croirait, est bien moindre que celui de ma naissance et de l'honneur de mon nom.

Imagina le laissait parler, parce qu'elle était trop indignée pour lui répondre ; jamais elle n'avait eu l'idée qu'on pût regarder une union avec elle comme une mésaillance ; si souvent comparée aux déesses de l'Olympe, elle ne croyait pas qu'il y eût de plus beaux titres de noblesse, et de plus grande illustration. L'orgueil irrité lui donna des forces qu'elle n'aurait peut-être pas trouvées dans la vertu ; elle rejetta avec horreur les propositions du duc et le bannit de sa présence. Rien ne put ébranler sa résolution ; le séducteur se retira, confus

d'avoir échoué dans ses projets; mais il chercha à réussir au moins dans celui de la vengeance, et à perdre de réputation, par ses propos, l'innocente victime qui n'avait pas voulu lui en faire le sacrifice. Il se replongea avec excès dans tous les désordres, pour se dédommager de la contrainte qu'il s'était imposée lorsqu'il voulait séduire Imagina.

Elle souffrit long-tems et beaucoup, d'autant plus qu'elle s'appercevait fort bien que l'espèce de considération qu'on avait eue pour elle était diminuée; elle espéra de la ramener par l'admiration, et composa une tragédie; elle donna dans cette pièce l'essor à son imagination, elle s'éleva au-dessus des règles de l'art, et l'écrivit avec tout le feu de son génie; le public la trouva trop exaltée, trop romanesque, trop invraisemblable; elle n'eut qu'une seule représentation. Imagina ne se rebuta point, elle en composa une autre et se soumit aux règles les plus sévères de l'art, on la trouva froide et elle eut le même sort que la première. L'espèce de

prestige, qui avait environné cette jeune merveille, était tombé avec sa réputation de vertu; on ne la jugea plus que comme une femme ordinaire. Abattue, découragée, elle desira avec passion de quitter un lieu où l'on savait aussi peu l'apprécier, et n'en ayant aucun autre moyen, elle écouta les propositions de mariage qu'un riche patricien de Lucques lui faisait. C'était un homme âgé qui, après avoir beaucoup vécu, jouait le Mécène. Il possédait un tableau de Diane au bain, du père d'Imagina, pour lequel sa fille lui avait servi de modèle, et il se passionna pour elle d'après cette peinture; tous les talens de cette jeune personne achevèrent de lui tourner la tête; il crut ajouter à sa propre réputation par celle de sa femme, et que la célébrité d'Imagina augmenterait son influence dans les affaires politiques de sa patrie.

De son côté Imagina crut voir dans cette union un moyen de plus d'atteindre la perfection dont elle avait le modèle dans la tête, et d'ouvrir une nouvelle

porte à la renommée. Elle espéra devenir la nouvelle Aspasie de ce moderne Périclès, elle lui donna sa main et le suivit à Lucques, décidée à ne plus être ni peintre, ni poëte; mais seulement un être surnaturel qui dirigerait Lucques à sa fantaisie.

Elle s'apperçut bientôt cependant qu'elle ne possédait pas les talens nécessaires pour conduire les hommes; les idées extraordinaires qu'elle s'était formées de leur perfection et de leur bonheur ne trouvaient nulle part leur application. Elle n'avait pas assez de souplesse pour vivre dans le grand monde, ni assez de suite et de fermeté pour dominer; tantôt elle suivait ses plans avec trop d'ardeur, tantôt elle se laissait effrayer par les difficultés, ou bien elle s'ennuyait et se fatiguait des soins que demandait leur exécution. Son époux, complétement désenchanté, fut le premier à se moquer d'elle; et lorsqu'elle voulut, pour se relever à ses yeux, chercher à intriguer, elle le fit avec si peu d'adresse,

dresse, qu'elle s'attira une invitation du sénat de ne se mêler en aucune manière des affaires publiques, sous peine d'être enfermée. Se voyant ainsi privée de la faculté d'exercer son activité dans la politique, elle espéra de pouvoir briller dans le cercle plus resserré de la société; elle ouvrit sa maison et donna de grandes assemblées dont elle voulut bannir le jeu, et le remplacer par des conversations philosophiques et des récréations spirituelles; on ne connaissait point ce genre d'amusement à Lucques et il n'y réussit pas. Bientôt les assemblées d'Imagina furent désertes, et le petit nombre de ceux qui voulurent bien se soumettre à ses nouvelles lois, devinrent, ainsi qu'elle-même, la proie de l'ennui le plus profond; tandis que la société de Lucques, en s'amusant comme à l'ordinaire, tournait impitoyablement en ridicule ses prétentions à l'esprit et ses tristes soirées.

Elle fut forcée d'y renoncer, et voulut entreprendre de se livrer à l'écono-

mie rurale dans un des domaines de son mari, qui fut charmé d'être ainsi débarrassé d'elle. Elle voulut perfectionner l'agriculture d'après une nouvelle théorie, et prit pour cela des mesures qui, non-seulement absorbèrent les revenus de cette terre, mais lui coûtèrent encore des sommes considérables; enfin elle mit tout dans un tel désordre, d'après les inspirations de son génie, que son mari se vit obligé, pour n'être pas ruiné, de la rappeler subitement.

Elle revint à Lucques avec un nouveau projet d'activité; elle avait lu à la campagne, tous les ouvrages des plus célèbres instituteurs de l'espèce humaine, et crut avoir de grands talens pour l'éducation. Comme elle n'avait point d'enfans sur qui elle pût les exercer, elle obtint de plusieurs personnes peu aisées, de lui confier les leurs; elle les dirigea exactement d'après les principes des auteurs qu'elle avait étudiés; mais ce fut avec si peu de succès, qu'au bout de quelques mois les parens de ces petits

infortunés n'eurent rien de plus pressé que de les reprendre ; ils préférèrent de payer les frais d'une éducation ordinaire au danger de voir leurs enfans mourir des suites de l'éducation physique d'Imagina, ou devenir les plus mauvais sujets du monde par leur éducation morale.

Imagina n'était pas assez aveugle pour ne pas s'appercevoir que son amour-propre lui jouait de très-mauvais tours dans tous les efforts qu'elle faisait pour parvenir à la perfection. Effectivement, dans toutes ses entreprises, c'était plutôt l'envie de se distinguer qui l'animait, que celle de se rendre vraiment utile. Elle prit le parti de se roidir contre le jugement des hommes, et de travailler uniquement à perfectionner son ame, à développer cette nature divine et sublime qu'elle sentait en elle, et à chercher la vérité et le bonheur. C'était-là son projet; mais elle ne savait pas trop elle-même par quelles études elle devait commencer, ni comment il fallait s'y prendre.

Elle se détermina, pour ses premières études, à se borner à la métaphysique, à la morale, à l'histoire, à la botanique, à la physique, à l'astronomie et aux langues anciennes. C'était beaucoup de choses à la fois; mais la signora Imagina n'était pas accoutumée à se contenter de peu; elle s'enflamma pour son plan, et prit des maîtres pour toutes ces sciences; elle fit beaucoup de jolis petits cahiers de papier blanc, bordé de vignettes avec des emblêmes, qu'elle destina à faire des notes sur ce qu'elle apprenait, et elle se vit déjà, en idée, à la tête des femmes savantes les plus célèbres. Pendant la première semaine elle prit ses leçons assez régulièrement, elle écrivit même quelques pages de ses petits cahiers; mais à la seconde semaine elle s'apperçut que ses maîtres n'avaient pas le talent de communiquer leur science d'une manière facile, agréable et prompte, et les heures des leçons se passaient souvent en conversations indifférentes. Dans la troisième et quatrième semaine, elle

trouva les leçons si ennuyeuses et si fatigantes, qu'elle donnait le plus souvent l'ordre au domestique de remettre aux maîtres leur cachet à la porte, et à la fin du premier mois ils reçurent tous leur congé. Ces pédans sont insupportables (disait-elle), avec leur méthode, leurs règles, leur grammaire ; mon génie ne peut pas s'astreindre à marcher terre-à-terre, il lui faut un vol plus rapide. Elle commença à étudier toute seule ; elle lut l'Histoire Universelle, Buffon, Newton, Linnée, et d'autres ouvrages de cette force dans toutes les sciences ; mais à chaque instant elle était arrêtée par défaut de patience ou de connaissances préliminaires ; il en résulta une agitation extrême, des efforts infructueux, et enfin un découragement qui fut encore augmenté par les désagrémens et les contrariétés qu'elle éprouva dans la société de Lucques, à laquelle elle ne pouvait pas s'accoutumer, et dont elle n'avait pas le courage de s'éloigner entièrement. Cette petite république était alors citée

*

pour la simplicité de ses mœurs. Imagina, précédée par une réputation fort au-dessus de son mérite réel, y avait apporté ses prétentions de tout genre, sa vanité excessive, et assez d'avantages extérieurs et de vrais talens pour exciter la jalousie des femmes, et même celle des hommes; car ils pardonnent rarement à une femme de vouloir courir la même carrière qu'eux dans les arts et dans les sciences. Avec son orgueil, sa hauteur et son desir ardent de se distinguer, Imagina ne se fit jamais aimer : ne pouvant l'effacer, on la tourna en ridicule, on répandit sur son compte et sur toutes ses entreprises des anecdotes auxquelles elle prêtait sans doute par sa singularité et ses inconséquences, mais dont la plupart étaient malicieusement supposées, ou du moins exagérées. Dans quelques occasions elle témoigna trop de sensibilité, ou plutôt trop de dépit. Dès qu'on s'apperçut qu'elle n'était pas indifférente à l'opinion du public, on redoubla les sarcasmes. Elle essuya plusieurs humiliations, et se vit

abandonnée de toute une société qu'il n'aurait tenu qu'à elle de ramener par la douceur, la simplicité et la modestie. Pour voir quelqu'un et se distraire de ses chagrins, elle forma des liaisons dans une classe inférieure, dont les mœurs n'étaient pas dignes des siennes. Elle se jeta dans le tourbillon de la plus grande dissipation; et comme elle ne gardait de mesure en rien, son desir de se distinguer, n'importe comment, l'entraîna plus loin qu'elle n'aurait voulu. Sans être vicieuse, l'apparence du vice tomba sur elle plus que sur d'autres dont les écarts étaient cachés avec plus de prudence. Imagina voulait qu'on parlât d'elle, et elle y réussit; on la citait comme un modèle d'extravagance. Cette conduite et ces dépenses extraordinaires indisposèrent à la fin tellement son mari, qu'il crut devoir les arrêter par une démarche sévère; il la relégua dans un de ses châteaux les plus éloignés, situé au bord de la mer, avec l'ordre exprès à ses gardiens de ne lui permettre

de communication avec qui que ce fût.

Cette retraite, qui, pour tout autre qu'elle, aurait été une punition très-forte, devint la source de son bonheur ; elle se félicita d'être entièrement séparée d'un monde dans lequel elle n'avait pu suivre aucun de ses plans, ni atteindre à cette dignité à laquelle elle se croyait des droits. C'était d'ailleurs une situation nouvelle et romanesque, et sous ce double rapport elle devait lui plaire. A peine fut-elle seule, qu'elle se trouva déjà plus en harmonie avec elle-même, et plus contente des gens qui l'entouraient ; à la liberté près, ils avaient pour elle des égards dont sa vanité fut flattée, parce qu'elle ne les partageait avec personne; éloignée du cercle où son amour-propre était toujours en action et si souvent blessé, elle se trouvait plus de simplicité, plus d'innocence, plus de bienveillance. Le besoin de s'occuper dans sa solitude lui fit reprendre le pinceau qu'elle avait abandonné depuis plusieurs années, et dans le repos de l'ame dont elle jouis-

sait à présent, elle ne trouva plus la partie mécanique de l'art aussi désagréable. Elle en savait assez pour pouvoir beaucoup apprendre en travaillant avec application ; et n'étant distraite par rien, elle perfectionna son talent d'une manière étonnante; elle s'oubliait elle-même et le monde entier, lorsqu'elle avait commencé un tableau avec le desir de perfection qui ne l'abandonnait jamais.. ... mais je ne dirai plus rien sur l'attrait qu'elle trouvait dans ses douces occupations et dans ses rêveries, elle nous l'a peint elle-même avec les couleurs les plus vives et tout le feu du sentiment.

Cependant cet attrait fut considérablement dérangé par un accident, et pendant quelque tems il fut presque anéanti.

Un jour que d'une de ses fenêtres elle regardait la mer agitée par une tempête violente, et les vagues qui venaient se briser contre le rocher sur lequel le château était bâti, elle pensait alors au port tranquille dans lequel elle se trouvait à l'abri des orages du monde, lors-

qu'elle apperçut un vaisseau démâté que le vent et les ondes poussaient contre le rocher ; l'équipage faisait connaître par ses cris le danger extrême où il se trouvait et le besoin d'un prompt secours.

Imagina rassembla ses gardiens, et par la promesse d'une forte récompense, elle les engagea à secourir ces malheureux ; bientôt elle eut le plaisir de voir que l'on parvint à sauver, non pas le vaisseau, mais tous ceux qui le montaient.

Dans ce nombre était un jeune homme dont elle remarqua, depuis sa croisée, la tournure noble et avantageuse ; mais ce qui la frappa plus encore, ce fut la dévotion avec laquelle se jetant à genoux sur le rivage, les yeux et les bras élevés vers le ciel, il lui adressait ses remercimens. Elle apprit qu'il était Anglais et d'une naissance distinguée. Elle lui fit faire un compliment honnête sur sa délivrance, et donna des ordres pour qu'on prît de lui tous les soins possibles. Il lui écrivit pour lui témoigner sa reconnaissance ;

la noblesse et l'énergie de la sensibilité se joignaient dans sa lettre à la beauté de l'expression et à la délicatesse des pensées; le cœur d'Imagina se prévint toujours plus en faveur de l'étranger : beau, noble, pieux, aimable, c'était plus qu'il n'en fallait pour occuper une imagination aussi vive et aussi exaltée. Elle lui répondit. Il répliqua; leur correspondance prit une marche régulière. Sous le prétexte d'attendre des lettres de chez lui, il prit un logement près du château, et tous les jours il se promenait sur le rivage au pied de sa prison. — Ils se firent des signes. — Ils essayèrent de se rapprocher; mais la vigilance des gardiens d'Imagina y mit obstacle; leur maître leur avait défendu de la laisser parler à personne; mais il n'avait pas dit *d'écrire*, et ils suivaient ses ordres au pied de la lettre en s'opposant aux entrevues et permettant les billets. Cette manière de communiquer est souvent plus dangereuse pour le cœur que la présence. La contrainte augmenta leur

amour, et bientôt il parvint au plus haut degré d'exaltation. Imagina en perdit un peu le goût de la peinture, elle était trop agitée pour s'y livrer ; le jour entier se passait dans l'attente et l'impatience la plus vive de voir arriver l'étranger : à peine avait-elle commencé à broyer ses couleurs que, ne pouvant plus rester en place, elle jettait palette et pinceau, courait à sa fenêtre et restait les yeux fixés sur le rivage jusqu'à ce qu'elle vît paraître celui qu'elle attendait ; elle était sans cesse occupée à se représenter ses traits d'après ce qu'elle en appercevait à la grande distance où elle le voyait ; ou bien à lui écrire, ou à recevoir de ses lettres. Elle n'avait jamais été plus heureuse ; mais ce bonheur ne dura pas long-tems ; son adorateur fut obligé de retourner en Angleterre ; il partit le plus amoureux des hommes et se faifant une idée enchanteresse de la belle prisonnière. Il la laissa dans la plus vive douleur ; elle la concentra pendant long-tems et l'exhala enfin dans un poëme, où elle

exprimait

exprimait avec les couleurs les plus vives un amour malheureux qui sait transformer en jouissance les tourmens même de la séparation. Elle déploya dans cet ouvrage un vrai talent ; c'était tout simple, il n'y avait point de chaleur factice, elle exprimait ses sentimens. Elle composa encore quelques sonnets et quelques odes sur le même sujet et les envoyait à mesure en Angleterre. Ces poësies firent le plus grand effet sur le cœur de milord S... , et ce fut à sa prière qu'elle consentit à en faire imprimer une collection qui eut le succès le plus décidé. Les œuvres de la moderne Sapho furent bientôt dans la bibliothèque de tous les connaisseurs et sur les toilettes de toutes les femmes à sentimens ; on en parla dans les journaux avec enthousiasme , et elle reçut à cette occasion une foule de lettres flatteuses.

Imagina avoit envoyé un exemplaire de ses poësies à son mari ; il en fut enchanté comme tout le monde ; mais il eut de plus la bonté de croire que c'était lui qui les avait inspirées , et que

ces regrets, exprimés d'une manière si vive et si touchante sur la douleur d'être séparée d'un objet aimé, le regardaient. Il expliquait à merveille par une allégorie le naufrage dont il était tant question dans ces poëmes. La mer agitée était le grand monde ; le vaisseau brisé le mariage et la séparation ; cet homme adoré sauvé du naufrage, c'était lui-même qui trouvait un asyle dans le cœur d'une épouse repentante. Il trouva cette figure poëtique de la plus grande beauté, et, touché au delà de toute expression, il partit pour aller rejoindre sa tendre et sublime épouse, lui offrir la liberté et le bonheur de vivre avec lui ; mais il fût trompé dans son attente. Imagina préféra de rester dans un lieu où tout lui retraçait son amant, où elle pouvait s'abandonner sans distraction aux douces rêveries de l'amour, et à l'enthousiame des beaux arts. Elle s'excusa de suivre son époux en lui laissant voir la crainte de s'exposer de nouveau aux dangers du grand monde. Quant à lui,

satisfait de posséder une femme qui immortaliserait par ses vers son nom et le sentiment qu'il lui inspirait, il reçut ses excuses et retourna seul à Lucques, où peu de tems après il mourut et laissa sa femme maîtresse d'une grande fortune.

Dès que la décence le permit, elle offrit sa main à lord S... Il l'accepta avec transport et partit d'Angleterre pour venir la chercher. La même impatience la faisait voler au-devant de lui; mais tous les deux furent également trompés dans leur attente; quoiqu'ils fussent très-bien tous les deux dans leur genre, ce genre était absolument l'opposé de ce que chacun d'eux préférait, il n'y avait pas le moindre trait de ressemblance, ni pour la figure ni pour le caractère, avec l'idée qu'ils s'étaient formée l'un de l'autre. Ils n'eurent pas été deux jours ensemble que l'ennui le plus profond vint s'établir entr'eux, et qu'ils sentirent qu'il leur serait impossible de passer ainsi leur vie. Attirés par une estime réciproque et parfaite, ils

étaient repoussés par mille petites contrariétés qui naissaient de la différence de leurs goûts, de leurs habitudes, de leur manière de voir les choses. Imagina trouvait son ami trop froid, il la trouvait trop exaltée: elle exigeait de lui qu'il abandonnât sa patrie pour venir vivre avec elle dans son château sur le rocher, séparé du monde et n'existant que pour elle. Il lui déclara que, destiné à une vie utile et active, il ne supporterait pas trois mois une retraite telle que celle qu'elle lui proposait. Enfin ils sentirent tous deux en même-tems que, rapprochés l'un de l'autre et unis ensemble, ils ne pourraient pas être heureux, et ils se l'avouèrent franchement; mais comment remplir le vide que le réveil de cette illusion laissait dans leur cœur? — Ils convinrent de former une relation qui paraîtrait étrange à la plupart des hommes, mais la seule cependant qui, d'après leur caractère, pourrait être heureuse et durable. — Ils convinrent de se borner à la seule liaison des ames, et cherchèrent

à se placer dans une position, qui les garantît du refroidissement de leur imagination, c'est-à-dire, de rester, l'un en Angleterre, l'autre en Italie; de reprendre avec activité et avec la plus entière confiance le commerce épistolaire qui leur avait procuré de si douces jouissances, et de travailler mutuellement à leur propre perfection. Ils se séparèrent avec plus de plaisir qu'ils n'en avaient eu à se rejoindre, en se promettant une constance et une séparation éternelles; l'amant retourna en Angleterre, devint membre du parlement et se distingua par une éloquence souvent inspirée par les lettres brûlantes d'Imagina.

Elle alla s'établir à Rome, s'appliqua avec plus d'ardeur que jamais à la peinture et à la poësie; encouragée par les éloges de son ami et par le succès de ses ouvrages, son nom fut bientôt à la tête de celui des artistes célèbres.

Elle nous a donné elle-même une idée de sa relation avec ce seigneur Anglais, et je n'en parlerai plus. Il me reste à

dire quelque chose sur sa figure et sur ce qui lui est arrivé depuis que je l'ai connue. Elle avait alors environ trente-cinq ans, sa taille était svelte et un peu élancée, son visage aurait pu servir de modèle pour l'école Grecque, ou pour l'école Florentine; elle était fort maigre; un ovale un peu rétréci, un profil marqué, un nez bien formé et presque aquilin; dans ses yeux bleus de ciel à fleur de tête et bordés de longs cils noirs, était l'expression d'une douce mélancolie lorsqu'elle les tenait baissés, et de l'enthousiasme lorsqu'elle les levait. Quelque chose d'extraordinaire dans le jeu de sa physionomie, dans son geste, dans son attitude, dans son costume, étonnait au premier abord; mais on y trouvait toujours de la finesse, du goût, de la pénétration et souvent l'élan d'une imagination exaltée.

Peu de tems après que je l'eus quittée, elle reçut la nouvelle de la mort de son amant; quoique sa passion ne fût pas bien vive, cette perte l'affecta vive-

ment ; la relation qu'elle entretenait avec lui depuis deux ans ressemblait assez à celle de Pétrarque avec la belle Laure ; l'esprit et l'imagination en faisaient tous les frais, c'était une occupation continuelle pour son cœur qui lui fournissait des rêveries, des images, des idées, des exaltations, et qui lui était devenue nécessaire. Elle avait sur Laure l'avantage d'être attachée à un homme distingué par son mérite et par sa noblesse, cette relation l'honorait aux yeux du monde, et elle avait la facilité d'exprimer ses sentimens dans une correspondance suivie. On a pu remarquer, lorsqu'elle développa son systême de bonheur à ses compagnes de voyage, que l'état de son ame était cette espèce d'enthousiasme mystique, dans lequel l'homme croit s'élever par la pensée au-dessus des choses terrestres, et communiquer directement avec la divinité ; elle se plaignait alors de tenir trop encore aux objets qui frappaient ses sens, et à l'homme auquel elle était attachée. Ce ne fut donc qu'après la mort de son

amant qu'elle atteignit le plus haut point de cet enthousiasme religieux. Elle regarda ce malheur comme un avertissement direct de l'être suprême de se donner entièrement à lui. Elle abandonna tout-à-fait les beaux arts, donna à des établissemens charitables la plus grande partie de son bien, et n'en conserva que ce qui lui était indispensable pour vivre. Elle échangea une garde-robe distinguée par la magnificence et le goût, contre deux habillemens d'une simplicité presque cynique, et se retira dans une solitude située sur une des sommités des Alpes. Là, plus rapprochée du ciel, complétement éloignée des hommes, dans un détachement entier de tout ce qui tient à la terre; elle attendait avec foi et avec la plus vive espérance les visions célestes dont elle avait eu l'idée une fois, dans cette extase dont elle nous avait parlé.

Elle attendit vainement et ne trouva pas dans ce séjour isolé la satisfaction qu'elle en avait espéré. Elle n'avait pas

réfléchi que, lorsque son imagination lui montrait des idées enchanteresses d'un monde idéal, ces images se formaient des beautés terrestres de la belle nature dont elle était entourée, et des arts dont elle s'occupait sans cesse, et que son exaltation était nourrie par sa correspondance habituelle avec l'homme qu'elle aimait. Ici il n'en était plus de même; son imagination ne recevant plus d'aliment par des objets extérieurs, s'affaiblissait tous les jours et ne lui présentait plus rien. Les objets sauvages qui l'entouraient, ces pointes de rocs dépouillées de toute verdure, cette vue bornée par des monts inaccessibles, le cri des oiseaux de proie, le bruit des torrens effrayaient son ame accoutumée à une douce mélancolie, arrêtaient le vol de son imagination, au lieu de l'exciter. Elle pensait alors avec regret aux superbes contrées de l'Italie, aux beaux arts de Rome et sur-tout au sublime ami qu'elle avait perdu. Lorsqu'elle avait été long-tems concentrée dans tous ces

souvenirs terrestres, elle en sortait en se faisant d'affreux reproches de s'en être occupée ; elle en vint à douter qu'elle fût digne d'éprouver les jouissances célestes qu'elle était venue chercher. Le découragement, l'ennui se joignirent bientôt à ces inquiétudes ; et, au lieu des béatitudes célestes, des fantômes effrayans vinrent assaillir son imagination.

Ce fut dans cette cruelle situation, dans une de ces nuits composées d'insomnie et de tristes rêves, qu'elle se rappela la rencontre qu'elle avait faite au bord du Garigliano, et la douce Cordélia, et ce qu'elle avait raconté de ses relations intimes avec l'être tout parfait, dans leur association religieuse dont son mari était le chef. Une lueur d'espoir vint la ranimer; elle s'enflamma de nouveau pour cette idée, quitta ces montagnes, vint à Livourne, y chercha sa compagne de voyage et se jeta dans ses bras.

Elle fut accueillie par Cordélia et par sa famille avec bienveillance ; la vue de ces êtres heureux, contens et vertueux,

et de leur dévotion si simple, si vraie, ramena bientôt la consolation dans son cœur et le repos dans son ame. La manière dont cette société religieuse était organisée excita d'abord son admiration et réveilla son enthousiame. Elle sentit le desir d'être admise dans cette sainte association; mais, suivant l'usage, on lui proposa auparavant un tems d'essai et d'épreuve pour savoir si sa vocation était décidée. Elle l'accepta avec transport, sûre de sa persévérance; et avant la fin du mois, son zèle était déjà refroidi. Elle ne put parvenir à plier ses habitudes au genre de vie actif et laborieux de ces bonnes gens; presque tous marchands, fabricans, ouvriers, le cercle de leurs idées était étroit et leur goût n'était formé, ni par la lecture, ni par les beaux arts; leur tems était partagé entre un travail purement mécanique, et les rites d'un culte trop simple, trop dépouillé de tout ce qui tient aux sens pour que son imagination pût y trouver de l'aliment.

Par la contrariété peut-être, ou par

l'inconséquence qui lui était naturelle, la passion des beaux arts se réveilla chez elle avec une force irrésistible: elle obéit à l'impulsion de son génie et retourna à Rome, persuadée que c'était le seul endroit qui lui convînt, et cette fois elle ne se trompait pas. Imagina était née avec le goût des beaux arts, elle les avait cultivés dès son enfance et ne fut malheureuse que lorsqu'elle voulut s'éloigner de la route que la nature lui avait tracée. Mais privée de fortune elle ne pouvait plus s'occuper de ses talens comme un amateur, elle se vit obligée de s'en faire un moyen de subsistance. — Cette obligation même augmenta le plaisir qu'elle y trouvait. Elle écrivit des romans comme madame Riccoboni, elle en peignit les situations dans le genre gracieux d'Angeliqua Kaufman; la nécessité de travailler et l'attrait de ces occupations tempérèrent un peu le feu de son imagination; cette faculté de l'ame ne lui joua plus de mauvais tours; elle ne fut plus qu'une source de bonheur lorsqu'elle voulut bien

ne

ne la répandre que dans ses écrits et dans ses tableaux, et ne pas la laisser s'égarer dans un monde imaginaire. Elle conserva bien encore des sentimens religieux un peu exaltés, et l'idée d'un meilleur monde où tout ce qui va mal ici bas sera dans une harmonie parfaite; mais elle n'avait plus la prétention de chercher la vérité, la beauté, la perfection ailleurs que dans les ouvrages de la création, ou dans ceux du génie lorsqu'il sait les imiter.

C'est ainsi qu'elle vécut quelques années assez tranquille, contente d'elle-même et toujours occupée de la nature, de l'art et de la bienfaisance. Avec sa plume et son pinceau, elle parvint à retrouver une honnête aisance, et même du superflu; mais, comme elle n'avait pas la moindre idée de l'économie d'une maison, qu'elle ne savait point calculer sa dépense et ses revenus, et qu'elle était devenue assez raisonnable, elle prit le sage parti de confier sa fortune et sa personne à un homme de mérite qui sollicitait sa main. Il n'était pas très-riche,

mais il avait un emploi honnête et de l'habileté dans les affaires. Il était bon, simple, complaisant; avait plus de bon sens que de brillant dans l'esprit. Ses sentimens modérés, mais délicats, ne montaient pas trop l'imagination de sa femme, et ne l'arrêtaient pas non plus dans son vol. Tous les deux avaient des occupations différentes qui les éloignaient assez l'un de l'autre pour prévenir l'ennui, et pour qu'ils se retrouvassent avec plaisir. Leur union offrait le double avantage d'être animée d'un côté par les charmes d'une imagination brillante et soutenue, de l'autre par une saine raison, accompagnée d'un goût et d'un tact suffisans pour n'être pas trop en arrière, et sentir le mérite des talens de sa compagne. Leur attachement calme, mais tendre, augmenta chaque jour et les rendit nécessaires au bonheur l'un de l'autre; la mort seule les sépara. Imagina succomba à une maladie, et sa fin fut un spectacle sublime pour ceux qui entourèrent son lit de mort. Remplie de l'attente d'une

meilleure vie et d'une existence plus parfaite, elle quitta celle-ci sans donner aucun signe de faiblesse, ni de regret; on appercevait chez elle l'impatience qu'éprouvait son ame de se voir dépouillée de son enveloppe terrestre, et de sortir de la poussière de ce monde pour se réunir à la source éternelle du vrai bien.

HISTOIRE D'UNE STOÏCIENNE.

La signora Diana n'était point Italienne, comme elle nous l'a dit elle-même. Elle cachait sous un nom supposé un nom très-illustre. Son père occupait la place de premier ministre, dans un pays qui est actuellement effacé de la liste des états de l'Europe, mais qui a joué pendant long-tems un rôle assez important, malgré la faiblesse de son gouvernement, moitié aristocratique, et moitié monarchique. Le trône n'y était pas héréditaire; le roi était choisi par la noblesse, qui seule avait le droit de s'assembler, et de voter dans les occasions importantes. Une telle constitution donne lieu naturellement à des partis différens, animés par des intérêts et des motifs particuliers, plutôt que par le bien dé la chose publique.

Il faut des talens bien extraordinaires dans celui qui gouverne, pour amener à un intérêt commun la grande majorité de la nation, et lui assurer de la considération au-dehors, et une bonne administration au-dedans.

Le prince Bra...., père de Diana, le possédait ce talent si rare; par sa naissance il appartenait aux premières familles du royaume, et par son mérite il avait su gagner la confiance de son roi, et l'amour de la plus grande partie de ses compatriotes; il leur attribuait la gloire de toutes les belles actions qu'il leur avait inspirées; il avait su ranimer parmi eux l'esprit public, et le petit nombre des mécontens était contenu par la crainte. Cependant, il avait besoin encore de beaucoup de vigilance, pour ne pas laisser prendre de la consistance au parti de ses adversaires; ils étaient soutenus par les puissances voisines, dont l'intérêt était d'affaiblir le royaume, en y entretenant la division.

C'est dans ces circonstances que naquit

notre Diana; sa mère mourut en lui donnant le jour, et son père s'attacha avec passion à cet enfant unique. Ne voulant pas se remarier, il fit élever sa fille sous ses yeux, d'après les principes analogues au desir qu'il avait de faire passer son talent et son génie à l'héritière de son nom et de ses biens.

Il la destinait à jouer un très-grand rôle dans l'état, à l'aide de sa naissance et de ses relations. Dans un pays où la noblesse prend une part aussi active au gouvernement, où l'esprit de parti est une suite nécessaire de la constitution, les femmes doivent avoir une grande influence, et cet effet doit être plus sensible encore depuis que des mœurs plus douces ont augmenté leur considération. La jeune Diana, par sa naissance, par ses richesses, et tenant aux familles les plus puissantes de l'état, paraissait née pour y jouer un rôle intéressant; elle promettait de plus, dès son enfance, de joindre à ces avantages le moyen irrésistible de la beauté. On ne doit donc

pas s'étonner que le prince Bra.... n'ayant point de fils, étant homme à système et à grandes vues, dirigeant lui-même l'éducation de sa fille, l'ait élevée plutôt comme un homme que comme une femme.

Les dispositions et les progrès de cette enfant surpassèrent ses espérances, et il continua avec passion ce qu'il avait d'abord commencé par système : il voulait faire de sa fille un être extraordinaire, et lui donner tous les talens, toutes les perfections, meme celles que l'on ne trouve guères chez les hommes ; elle apprit à monter à cheval, à faire des armes; on lui donna de bonne heure l'habitude de pouvoir supporter les fatigues et les privations de tout genre ; elle fut initiée très-jeune dans l'étude des langues mortes, de la littérature et de l'histoire ancienne. Son ame s'élevait à la lecture des grandes actions des héros, et des traits de courage et de grandeur d'ame dont plusieurs femmes avaient donné l'exemple dans les beaux tems de Rome.

On lui enseigna avec facilité les mathématiques, l'algèbre, etc.; mais on eut plus de peine à lui donner le goût des beaux arts. Dans la poësie, la peinture, la musique, dans la nature même, elle ne trouvait de beau que ce qui était grand et sublime. Elle aimait les odes, les tragédies, les poëmes héroïques, surtout lorsque l'intérêt portait sur une conspiration. Elle ne faisait cas d'un tableau que quand il représentait une action héroïque; et, dans la contemplation ou l'imitation de la nature, des abîmes, des précipices, des orages étaient ce qu'il fallait pour flatter son imagination. Dans les jeux, elle aimait de préférence ceux qui l'exposaient à quelque danger, et ceux où elle pouvait déployer de l'adresse et de la force.

De bonne heure se développa en elle le penchant à dominer ses petites compagnes; elles se soumirent sans peine à son empire, en rendant hommage à la supériorité de son courage, de sa fermeté et de sa discrétion; qualités qui dans

tous les âges commandent le respect et l'obéissance.

Avec les années on reconnut toujours davantage en elle le génie de son père: comme lui elle saisissait avec promptitude le côté faible des gens qui l'entouraient, et la manière la plus sûre de traiter avec eux et de les entraîner. Elle avait déjà beaucoup d'empire sur elle-même, et bien plus de prudence que toutes les jeunes personnes de son âge. Un peu avant l'époque où elle entra dans le monde, elle eut occasion de lire les histoires et les romans du tems de la minorité de Louis XIV. La part que les femmes avaient alors aux affaires publiques, les hommages et l'adoration que les hommes se faisaient un devoir de leur prodiguer, les grandes actions qu'elles inspiraient; en un mot, tout ce qui tenait à la galanterie chevaleresque, enflammait sa jeune imagination. Elle ne desirait plus que d'éprouver et d'inspirer une passion qui pût satisfaire à-la-fois son ambition et son cœur, et de régner en

souveraine sur une ame toute à elle et à la gloire.

Cette tournure fière et romanesque que prirent ses pensées, la garantit de la coquetterie. Lorsqu'elle parut à la cour et dans le grand monde, elle y excita une admiration générale par sa beauté et la perfection de l'ensemble de sa figure. Bientôt elle fut entourée par tous les jeunes seigneurs de la cour, et encensée comme une divinité; mais son imagination, toujours occupée de la grandeur idéale des héros des romans de chevalerie, de leurs exploits, de leur force physique et morale, ne pouvait se fixer avec le moindre intérêt sur cet essaim frivole et léger des jeunes courtisans qui voltigeaient autour d'elle, et n'avaient point encore de hauts faits d'armes à citer en leur faveur; ils lui paraissaient tous, en comparaison de leurs aïeux, uue race dégénérée.

Le ton sérieux, froid et mesuré qu'elle prit avec eux la délivra bientôt de leurs importunes persécutions; ils s'en vengèrent en l'accusant de pédan-

terie, de pruderie, et en tournant en ridicule son éducation masculine, qui contrastait en effet avec sa charmante figure.

Elle devint, en revanche, la favorite de tous les hommes sensés et de toutes les femmes raisonnables, par sa conduite prudente et réservée, par la culture de son esprit, et par ses égards pour les personnes âgées. Elle gagna surtout sans réserve la confiance de son père, qui attachait d'autant plus de prix à la solidité de son caractère et à son savoir faire, qu'il pouvait tirer une utilité personnelle de ces deux avantages, et qu'il était fier de son éducation.

Il voyait que tous ses efforts pour rendre heureux le pays qu'il gouvernait comme premier ministre, seraient infructueux, et n'auraient aucune suite durable pour le repos et le perfectionnement de sa nation, si l'on ne parvenait pas à changer complétement sa constitution. Depuis long-tems c'était son plan favori. Il voulait rendre le trône héréditaire, replacer dans ses vraies limites

la force et l'influence de la noblesse, rendre au tiers-état les droits de citoyen, et abolir la servitude. Il voulait anéantir ces diètes orageuses, et mettre à leur place une assemblée de représentans de toutes les classes de sujets qui s'occupassent de la législation ; il voulait qu'ils fussent placés près du monarque, pour l'aider de ses conseils et de ses avis dans l'exercice du pouvoir suprême, mais sans pouvoir l'aigrir ni l'entraver dans ses fonctions par des oppositions continuelles. En un mot, le prince Bra.... desirait pour son pays la constitution anglaise, avec quelques modifications nécessitées par la position de la Pologne. Mais il sentit aussi toutes les difficultés que l'ambition des nobles opposerait à son plan. Il avait, de plus, contre lui la jalousie des puissances voisines, qui voyaient avec peine tout ce qui pouvait augmenter les forces et l'union de cette nation : il était donc obligé de travailler prudemment et dans le silence. Il avait su peu-à-peu s'attacher des partisans, qui, dans tous les états, et dispersés

persés dans toutes les provinces, formaient entr'eux une association secrète. Ils avaient de certains mots convenus, et portaient tous une bague faite dans le genre de celles des chevaliers Romains, pour reconnaître les amis du nouveau projet de constitution.

La conduite de ce projet donnait au prince B.... beaucoup d'occupations, indépendamment de celles qui étaient attachées à son emploi. Il avait auprès de lui un secrétaire intime nommé Démétri; c'était un jeune homme bien né, doué de talens supérieurs, et qui s'était acquis l'entière confiance de son maître; il le destinait particulièrement à lui aider dans l'exécution de ses plans; mais il s'apperçut bientôt que, malgré son zèle et ses qualités, il était peu propre à ce genre de travail, et sur-tout il sentit qu'il lui serait difficile de l'employer à découvrir les dispositions des gens de la cour, de la société desquels Démétri était exclu par sa naissance.

Le prince alors pensa que sa fille pour-

rait remplacer son sécretaire dans cette partie. Tout en elle annonçait qu'on pourrait lui confier sans aucun risque cet important secret. Elle fut donc admise au nombre des associés avec une solemnité qui dut faire une grande impression sur un caractère tel que le sien. La confiance que lui témoignait un père qu'elle chérissait, le sentiment de son importance, la nature même de la chose, l'appareil mystérieux que l'on donnait aux formes, et qui a toujours de grands attraits pour les cœurs féminins, les paroles sacramentales, cette bague ; tout cela monta extrêmement sa jeune et romanesque imagination.

Elle fut employée successivement de différentes manières ; on lui dictait des rédactions ; on lui donna ensuite des sujets à traiter elle-même, ou avec Démétri ; on la chargea de sonder les dispositions de plusieurs personnes qu'elle rencontrait dans le monde, de manière à ne pouvoir être soupçonnée, ce que le prince ministre ne pouvait pas faire lui-même. Elle s'acquitta de tout avec une

exactitude, un zèle, une prudence que l'esprit de parti et l'enthousiasme d'une jeune personne pouvaient seuls produire dans un âge aussi tendre.

Cette position eut une grande influence sur les facultés de l'ame de la jeune Diana; elle apprit de bonne heure à connaître et à suivre la marche des grandes affaires, et les moyens de les traiter. Elle prit goût à l'intrigue, à cette activité qui travaille dans le silence, et ne connaît d'autre récompense que le sentiment d'être utile, et que l'importance de l'objet dont elle est occupée.

Mais cette situation fut encore l'origine d'une passion plus tendre : le jeune secrétaire Démétri, qui partageait les travaux de la princesse, avait fréquemment l'occasion de la voir et d'admirer les perfections dont elle était douée: cette admiration lui coûta son repos; il prit pour la fille de son maître une passion violente, mais respectueuse.

Non-seulement elle était loin de répondre à des sentimens de cette nature;

mais elle fut long-tems sans s'en appercevoir. Elle accorda son estime à un jeune homme qui réunissait beaucoup d'amabilité à un talent distingué pour les affaires, et qui avait la conscience de son mérite, avec une grande modestie apparente. Elle voyait l'attachement et la confiance que son père lui témoignait; elle l'entendait parler avec enthousiasme de leurs projets communs, et leur façon de penser était en harmonie sur beaucoup d'autres objets. Après l'approbation de son père, c'était celle de Démétri dont elle faisait le plus de cas, et, quoiqu'elle ne cherchât point à briller par son esprit, elle était flattée lorsqu'elle lui voyait admirer ses écrits, ses démarches et ses observations.

Démétri était un de ces hommes dévorés intérieurement d'ambition, mais qui, satisfaits du sentiment de ce qu'ils valent, paraissent indifférens sur le suffrage des autres. Sa figure était noble, on aurait pu dire belle, si une ligne sombre entre ses sourcils noirs et épais

n'avait pas obscurci son regard d'ailleurs plein d'ame et de feu. Mais le sérieux de sa physionomie donnait plus de force à l'expression de grandeur et de sensibilité concentrée et profonde qui se peignait dans tous ses traits. Son maintien était ordinairement froid ; mais, lorsqu'il était intéressé et animé, on aurait dit un volcan dont le feu intérieur s'échappe comme par torrens de la glace qui le couvre. Diana trouva que ce jeune secrétaire était de tous les hommes de sa connaissance celui dont la figure et les manières répondaient le mieux à l'idée qu'elle se formait des anciens chevaliers. Le prince B.... donna à sa fille la permission de prendre de ce jeune homme des leçons de langue Anglaise ; elle y fit bientôt de grands progrès, et en lisant ensemble les chefs-d'œuvres d'*Ossian*, de *Shakespear* et de *Milton*, ils sentirent plus tous les jours combien ils avaient de rapport dans leurs goûts pour le sublime et pour une grandeur un peu gigantesque. Mais ces fréquentes occasions de se voir

et de se communiquer leurs idées, ne permirent plus à la jeune princesse d'ignorer les sentimens qu'elle avait inspirés à Démétri. Quelque peine qu'il se donnât pour les renfermer en lui-même, tout les trahissait ; sa physionomie devenait tous les jours plus sombre, et ne s'éclaircissait que lorsqu'il donnait des leçons à la princesse. Le changement était alors si frappant, qu'il ne pouvait pas échapper à des regards observateurs. Tous les jours il devenait plus froid, plus réservé avec les autres habitans de la maison ; mais son cœur s'ouvrait avec d'autant plus de véhémence pour la belle Diana. Souvent en lisant des passages passionnés dans *Ossian* ou dans *Milton*, il était obligé d'interrompre la lecture pour aller dans la solitude donner l'essor aux sentimens dont son cœur était plein. Il avait pour la princesse les attentions les plus délicates, et il remplissait avec un zèle ardent les moindres ordres qu'il en recevait ; mais lorsqu'elle allait à la cour où il ne pouvait pas la suivre, une sombre tris-

tesse s'emparait de lui ; il cherchait à s'en distraire par de longues et fatigantes promenades, ou par un redoublement d'application à son travail. Les singrlarités de sa conduite frappèrent plusieurs personnes ; mais la jeune princesse seule se dit : c'est moi qu'il aime.

Cet amour sans ombre d'espoir, et dont la seule récompense était dans le culte secret rendu à un être qu'on n'osait pas seulement nommer ; cet amour était si bien dans le genre des anciens tems de la chevalerie, qu'il devait nécessairement faire une profonde impression sur un cœur disposé comme celui de la jeune Diana.

Il faut encore ajouter à cela le vrai mérite de ce jeune homme, et ses efforts pour s'élever vers la perfection. Le prince disait souvent que Démétri avait toujours donné les plus grandes espérances ; mais qu'il les surpassait toutes ; ses connaissanees devenaient toujours plus étendues ; son application était à un point qui étonnait le ministre, et

lui donnait même des inquiétudes pour la santé de son jeune favori. Il ajoutait qu'un homme de cette trempe devait être poussé d'une façon extraordinaire ; que ce serait un vrai présent à faire à l'état que de le porter à une place où il pût agir d'une manière immédiate, et dans une sphère proportionnée à ses forces et à son activité.

Un jour la princesse, dans un bal chez un ministre étranger, se livra plus qu'à l'ordinaire au plaisir de la danse ; son père lui avait ordonné de tâcher de découvrir un secret important, et de faire parler cet ambassadeur ; en conséquence Diana parut recevoir ses hommages avec complaisance ; l'étranger était jeune, aimable et galant ; sa vanité en fut d'ailleurs un peu flattée : elle avait dansé avec lui une contredanse anglaise, avait ri de ce qu'il lui disait, s'était ensuite assise à côté de lui, et ils avaient eu une conversation très-longue à laquelle elle paraissait prendre intérêt. Tout-à-coup il y eut un mouvement dans l'as-

semblée ; elle se lève pour en découvrir la cause ; Démétri était tombé en faiblesse, et plusieurs personnes s'empressaient de le secourir. Elle devina facilement que la jalousie était la cause de cet accident ; elle en fut vivement touchée , s'approcha de lui , se joignit aux soins qu'on lui donnait : en ouvrant les yeux , il la vit près de lui et fut bientôt ranimé.

Elle n'osa se permettre aucune explication directe avec lui là-dessus ; mais le matin suivant elle saisit une occasion de rendre compte à son père de la commission dont il l'avait chargée auprès de l'ambassadeur ; elle entra dans quelques détails là-dessus en présence de Démétri , et dans le dessein de le calmer.

Au commencement de la belle saison, il fut décidé que le prince irait à la campagne près de la capitale , avec sa fille et Démétri. Là il n'y avait plus de distinction de rang ; comme secrétaire intime et presque l'ami du prince , Démétri était admis dans toutes les sociétés , et il y voyait la princesse avec plus de liberté.

Diana se fit un plaisir de donner elle-même à ce jeune homme la nouvelle de ce départ prochain. Demain nous allons à la campagne, lui dit-elle, nous pourrons étudier notre Anglais sans distraction.

Le ciel en soit loué, répondit-il avec feu, demain donc je vais recommencer à vivre.

Ce tems fut effectivement pour lui un tems de bonheur continuel; Diana, la fière Diana elle-même, trouva peut-être, sans trop se l'avouer, un plus grand attrait dans leur relation que celui de la société et de l'étude. Ils lisaient ensemble, ils se promenaient, ils montaient à cheval; à la vérité, la princesse avait toujours avec elle une de ses femmes; et, quand c'était à cheval, un vieux écuyer : mais, au moyen de l'Anglais, ils pouvaient parler sans être entendus.

Démétri ne se hasardait pas à faire l'aveu de sa passion; mais il mettait adroitement l'entretien sur l'amour, et ne laissait passer aucune occasion de relever les sentimens nobles et purs d'un homme

qui adorerait, comme on adore la Divinité, une femme d'un rang supérieur au sien, et qui s'efforcerait, par ses vertus et ses grandes actions, de se rendre digne d'être aimé d'elle. Souvent même ses allusions portaient si directement sur leur relation, que la jeune princesse en était embarrassée, et détournait la conversation.

Dans une de leurs promenades, l'entretien tomba comme à l'ordinaire sur l dévouement des anciens chevaliers pour la dame de leurs pensées. Démétri assurait qu'il regrettait ces tems héroïques où on pouvait prouver ses sentimens en obéissant au moindre signe de l objet aimé, et en étant toujours prêt à lui sacrifier même sa vie. Tout en causant ils arrivèrent à un pont très-élevé, dont l'arche hardie traversait une rivière assez rapide. Diana qui voulait lui imposer une fois silence, et entraînée par l'étourderie de la jeunesse, dit en riant : oui, oui, c'est très beau dans les romans; mais on ne voit plus de ces choses-là.

Si une dame de nos jours disait à son amant : tenez, allez chercher mon gant (et en disant cela elle jetait le sien au milieu de la rivière), je suis bien sûre que personne ne se précipiterait dans l'eau pour le reprendre.

Elle avait à peine achevé, que Démétri s'élance par-dessus la barrière du pont, et plonge dans la rivière. Diana, effrayée à l'excès des suites de son propos inconsidéré, jette un cri perçant et reste immobile. Ses femmes jettent aussi des cris d'effroi. Au bout de peu de minutes, Démétri reparaît, saisit le gant que le cours de l'eau entraînait, gagne le rivage, baise respectueusement le prix de son courage, et disparaît.

Démétri avait étudié à Halle, et y avait appris à nager et à plonger, comme on l'apprend dans cette université. La princesse ignorait cette circonstance, et le peu de danger qu'il y avait pour lui à ce saut périlleux : elle crut donc qu'il hasardait sa vie pour lui prouver son amour, et ce moment décida du sien.

Elle

Elle revint à la maison le cœur plein d'émotion et plongée dans la rêverie. Elle rougit en revoyant Démétri : elle ne lui dit rien ; mais ce silence et le soin qu'elle prit d'éviter toute conversation particulière, disaient beaucoup. Il interprétait cette conduite d'une manière, tantôt favorable, tantôt fâcheuse ; mais il fut du moins convaincu qu'il avait été compris..

Les bornes de ce récit ne me permettent pas d'entrer dans le détail de ce sentiment mystérieux. Quelle longue histoire aurait pu nous faire Démétri des événemens de son amour, si insignifians en eux-mêmes et si intéressans pour ceux qui les éprouvent ; il les aurait animés du feu qui remplissait son imagination et son cœur. Diana aimait, Diana sentait tout le mérite de son amant, et pour cela même elle devait lui ôter l'espérance qu'elle pût avoir jamais pour lui d'autres sentimens que ceux de l'estime ; jamais elle n'aurait pu l'épouser, lors même qu'il aurait été d'un rang égal au

sien ; elle était destinée dès son enfance au jeune prince Cz......i. Cette union, qui devait rapprocher les deux plus puissantes familles de l'état, était de la plus grande importance pour le prince B......, et pour le succès de leurs plans favoris. Même par tendresse pour son père, et par attachement à ses idées, Diana n'aurait jamais consenti à un mariage qui aurait causé la mort de ce bon père, et anéanti leurs espérances communes.

Elle fit donc tous ses efforts pour cacher sa passion, et cependant cette passion se montrait malgré elle par des traits imperceptibles à des gens indifférens, mais qui n'échappaient pas à Démétri, et lui étaient d'autant plus précieux, que c'était involontairement qu'elle se trahissait. Tantôt elle s'arrêtait plus longtems qu'il n'était nécessaire dans les lieux où il était attendu; tantôt, sous de légers prétextes, elle allait là où elle espérait de le rencontrer; tantôt elle avait une commission à lui donner, dont l'insignifiance prouvait que ce n'était pas là le

vrai but de sa visite dans le cabinet où il écrivait.—Et qu'est-ce qui faisait dans tout cela le bonheur de Démétri? Un regard incertain et dérobé, une rougeur subite et passagère, un son de voix légèrement altéré; c'étaient sans doute des symptômes des mouvemens intérieurs qui étaient le motif secret des démarches de Diana, et des combats qui se succédaient dans son ame. Tout cela le rendait si heureux? Mais il était si malheureux quand la princesse le traitait quelquefois avec une négligence étudiée! Son imagination lui présentait successivement les images et les espérances les plus hardies, et dans d'autres momens le désespoir le plus profond. Sa plus grande crainte cependant était de voir cesser cet état d'incertitude.

Le prince B.... crut enfin qu'il était tems de mettre en exécution une partie de son plan: il proposa à la Diète une loi pour adoucir le sort des serfs, et garantir cette classe souffrante des vexations arbitraires des grands propriétaires.

La chose passa assez facilement et fut adoptée, sans beaucoup de résistance, dans les provinces rapprochées de la capitale, dont la civilisation était plus avancée; mais dans les provinces les plus éloignées, les nobles, moins éclairés et tenant encore à leurs barbares usages, se crurent attaqués dans leurs priviléges. Ils firent une espèce de coalition, prirent les armes et se portèrent à de violens excès contre ceux qui étaient du parti du ministre. Malheureusement, par la faiblesse ou la mauvaise volonté du gouverneur de cette province, on eut trop tard des nouvelles de ce mouvement; les insurgés avaient déjà eu le tems de s'organiser, et les troupes qui se trouvaient à portée n'étaient pas en nombre suffisant pour les réduire. Le prince B...., soit pour éviter une guerre civile, soit pour gagner du tems et rassembler assez de forces, proposa d'entrer avec eux en négociation. Démétri était l'homme qu'il fallait pour cette affaire; son caractère public était peu connu, excepté dans la maison du

prince, et ne l'était point dans une province éloignée. Il lui était aisé, sous un nom supposé, de parvenir dans le camp des confédérés, sans être reconnu pour un partisan de la cour. Il devait s'insinuer auprès des chefs de la conjuration, s'ouvrir à quelques-uns d'entr'eux sur les motifs de sa mission, et les engager à se détacher de la coalition par des promesses; il aurait mis par-là de la désunion entr'eux, ou du moins de l'incertitude dans leurs démarches, et on aurait gagné du tems pour renforcer l'armée royale.

Cependant l'exécution de ce plan présentait de grands dangers. Démétri allait seul se livrer à des furieux qui avaient déja prouvé de quoi ils étaient capables; s'il était reconnu à son arrivée dans le camp comme un envoyé du roi, et un homme attaché au ministre; si les chefs auxquels il devait se faire connaître le trahissaient, ou s'ils avaient le moindre doute sur la sincérité des promesses de la cour, Démétri était perdu irrémissiblement.

Le prince B . . . . qui voyait très-bien ce danger, avait la larme à l'œil en proposant cette entreprise à son jeune ami : « Mon fils , lui dit-il , je n'ignore point qu'il y va peut-être de votre vie ; mais vous aimez votre patrie et vous pouvez la sauver ». Diana était présente; Démétri jeta sur elle un regard triste et passionné; puis , en détournant les yeux , il dit au prince : « Quand il ne s'agirait pas de la patrie, je prendrais encore cette commission avec plaisir. Qu'est-ce que j'expose ? Une vie qui n'a plus de prix pour moi , et qui sera suffisamment payée par une larme . . . . . . une larme de votre excellence ».

Le ministre lui dit là-dessus beaucoup de choses amicales et honnêtes ; mais la jeune princesse, malgré tout l'empire qu'elle avait sur elle-même , fut si affectée de la réponse de Démétri, qu'elle quitta la chambre pour cacher son émotion ; elle craignait que cet infortuné jeune homme ne saisît cette occasion de terminer ses peines, et qu'il ne prît point assez

de soin pour éviter les dangers qui menaçaient sa vie, et c'est du moins ce qu'elle voulait prévenir. Elle l'attendit au sortir du cabinet de son père, et, prenant le prétexte de lui montrer quelques papiers avant son départ, elle lui ordonna de venir la trouver dans sa chambre, d'où elle avait éloigné ses femmes.

« J'approuve, lui dit-elle lorsqu'il fut entré, le courage avec lequel vous vous chargez de cette entreprise ; mais, je vous en conjure, je le veux, je l'exige, n'allez pas au-delà de ce que la patrie demande ; soyez prudent, ménagez votre vie; Démétri, songez qu'elle m'est chère », Elle prononça ces paroles en baissant ses yeux mouillés de pleurs, mais avec beaucoup d'expression. Démétri tombe à ses genoux et des larmes brûlantes inondent ses joues. Diana ne put retenir plus longtems les siennes. Il saisit sa main qu'elle lui laissa, et, pour la première fois de sa vie, il osa baiser cette belle main qui lui répondit par une douce pression. Démétri se lève avec vivacité, son regard

sombre devient étincelant, il étend les bras du côté de la princesse : effrayée de ce mouvement, elle veut sortir de la chambre; mais s'appercevant qu'il ne la suit pas, elle se retourne à la porte, et rencontre encore son regard qui exprimait alors la douleur la plus vive et le sentiment le plus tendre; son attitude, sa physionomie annonçaient un tel désespoir, que la princesse, émue à l'excès, lève les yeux au ciel, joint les mains et cherche un moyen de donner encore à ce malheureux une preuve de son intérêt : elle arrache de son cou un collier de perles magnifiques, le présente avec vivacité à Démétri et s'éloigne de la chambre. Démétri cache avec transport le collier sur son cœur, après l'avoir pressé avec ardeur contre ses lèvres; il veut suivre Diana; elle l'arrête avec un regard et un geste supplians. Elle lui tend encore une fois la main, serre encore la sienne et s'échappe sans prononcer une parole. Fortifié par cette scène, qui lui donnait de nouvelles espérances, Démétri partit;

il réussit au-delà de ce qu'on en attendait; il appaisa les rebelles qui avaient mal compris ce dont il était question; il parvint, par son éloquence, à leur faire connaître les bonnes intentions du ministre et à les éclairer sur leurs vrais intérêts. Il n'eut pas besoin d'employer la ruse pour exécuter sa mission. Il revint à la capitale, et fut reçu par le prince avec des témoignages distingués d'estime et de confiance.

La position de la princesse, pendant son absence, avait été cruelle; obligée de cacher les vives alarmes qu'elle éprouvait à son sujet, et d'applaudir à un courage qui déchirait son cœur, elle ne dissimula point le plaisir que lui fit son retour; mais lorsque Démétri, enhardi par cet accueil, sortit de son sein la chaîne de perles qu'il avait reçue d'elle et la porta avec passion à ses lèvres, un regard sévère de la jeune princesse exprima son mécontentement. Il avait espéré obtenir, à son retour, la permission au moins de parler de ses sentimens; mais la fière

Diana le fit bientôt rentrer dans la route du respect le plus profond.

Etait-ce réellement la fierté de son caractère qui lui donnait cette fermeté? Etait-ce l'attachement qu'elle avait pour son père? Etait-ce ménagement pour Démétri dont elle ne voulait pas augmenter la passion par des espérances qui ne pourraient jamais se réaliser? C'était tout cela réuni; elle avait d'ailleurs contracté de bonne heure l'habitude de se soumettre au joug de l'étiquette de son état, et de cacher ses vrais sentimens sous le masque de l'intrigue et de la politique. Elle trouvait même une sorte de gloire à pouvoir ainsi commander à sa passion, et les notions romanesques de grandeur et de dignité des dames de l'ancien tems, qui remplissaient son imagination, achevaient encore de donner cette énergie à son caractère.

Le tems s'approchait où l'époux futur de Diana, le prince Cz....i devait revenir de ses voyages, et où leur union allait avoir lieu; elle le connaissait peu et n'éprouvait pour lui ni penchant, ni

répugnance avant que son cœur se fût prononcé pour Démétri; mais, depuis cette époque, l'idée de donner sa main à un autre lui était devenue insupportable; elle prit bientôt la résolution la plus convenable à ses circonstances, à la grandeur d'ame à laquelle elle aspirait et à sa reconnaissance pour Démétri.

Le prince B..... fut le premier à apprendre à Démétri le prochain mariage de sa fille. Son jeune ami (c'est ainsi qu'il l'appelait toujours depuis son retour) lui proposait de mettre en exécution son grand projet de constitution. Le ministre lui répondit qu'il voulait attendre d'avoir augmenté son crédit par l'union de sa fille avec le prince Cz...i, qui devait avoir lieu dans quelques semaines. A ces mots Démétri pâlit, chancelle et quitte la chambre sous le prétexte d'une indisposition subite. Le prince qui n'avait aucun soupçon de la passion de ce jeune homme, regarda cet accident comme une suite naturelle de son application extraordinaire.

Démétri vole à la chambre de la princesse et demande à lui parler sans témoins, alléguant une commission de la part de son père. La princesse renvoya ses femmes, le fit entrer, et fut effrayée de l'altération qu'elle vit dans les traits de ce jeune homme.

Je suis perdu, s'écria-t-il dès qu'ils furent seuls, vous épousez le prince Cz...i.

Diana. — N'est-ce que cela, Démétri; je ne donnerai jamais ma main sans le consentement de mon père; mais aussi jamais sans le consentement de mon cœur.

Démétri. — Dieu, je puis donc espérer encore que.....

Diana. — Que mon cœur ne parle pas pour le prince Cz....i.

Démétri. — Vous me rendez le plus heureux des hommes.

Diana. — Démétri, vous êtes trop généreux, trop délicat pour que je ne m'explique pas avec franchise. Vous laisser, en me taisant, des espérances trompeuses, serait un procédé que vous ne méritez pas. Vous m'avez donné des preuves

preuves de votre dévouement, je ne puis le révoquer en doute; et vous savez que vous ne m'êtes pas indifférent, que j'apprécie votre cœur et connais tout ce que vous valez. Je sens que parmi tous ceux qui par leur rang peuvent prétendre à ma main, il n'y en a point auquel mon cœur la donnât préférablement à Démétri. — Mais vous connaissez la différence de nos positions; vous connaissez les principes et les vues de mon père, et mon extrême attachement pour lui; jamais, non jamais je ne formerai de lien désaprouvé par lui; jamais sa fille unique ne lui fera des chagrins qui pourraient abréger sa vie.

Démétri avec égarement. — Oh! que je puisse espérer seulement! Que je puisse entrevoir le bonheur suprême! Je saurai le mériter et l'attendre.

Diana avec sévérité. — Démétri....

Démétri se remettant. — Pardonnez, oh! pardonnez l'aveuglement de la passion, d'une passion ardente, insurmontable. Je ne demande d'autre bonheur que celui de ne pas vous perdre dans

ce moment, d'avoir la permission de vous adorer en silence, et de savoir que votre choix tomberait sur moi si vous disposiez de votre main.

Diana se tut; mais elle alla à son bureau, l'ouvrit, en sortit un portrait en mignature enrichi de diamans, qu'elle lui donna; c'était le sien. « Vous voyez, lui dit-elle, combien je me trouve honorée des sentimens que vous m'exprimez; je ne puis y répondre que par le souhait que mon image puisse toujours remplir votre ame, et continuer à vous inspirer tout ce qui est grand et noble. Mais soyez assuré, Démétri, que je n'oublierai jamais ce que je dois à vos procédés et à une union telle que la nôtre ».

Le sens de ces dernières paroles resta douteux pour Démétri: elle le laissa dans l'incertitude sur la nature des espérances qu'il lui était permis de nourrir; mais ces mots, *une union telle que la nôtre*, restèrent gravés dans son cœur, dans ce cœur rempli de la passion la plus tendre et la plus vive. La princesse le quitta

charmée d'avoir trouvé l'occasion de montrer à celui qu'elle aimait, qu'elle l'égalait en courage, en fermeté et en sensibilité. Résolue à concilier, autant qu'il était possible, son amour pour lui et sa tendresse filiale, elle déclara à son père qu'une répugnance invincible l'empêchait de donner sa main au prince Cz...i, qu'elle préférait le célibat à l'état du mariage, et que son seul desir était de passer sa vie entière auprès de lui. Le ministre, qui voyait échouer, par cette résolution, un projet qu'il avait nourri si long-tems, essaya successivement les représentations, les prières et les menaces pour la faire changer; mais tout fut inutile. Irrité de ce qu'il appelait obstination, il la fit conduire dans un couvent, et jura qu'elle n'en sortirait qu'épouse du prince Cz....i.

Après l'éloignement de la princesse, Déméiri tomba dans une profonde mélancolie; il souffrait à-la-fois de son absence, de la crainte qu'elle lui fût arrachée pour toujours, et des reproches

qu'il se faisait de lui avoir inspiré une passion dont la suite devait être le malheur de sa vie. La sienne était trop violente pour lui laisser la prudence d'en surveiller les effets : il négligea son travail, et son ouvrage se ressentait de sa distraction ; il rôdait continuellement autour du couvent où Diana était renfermée ; il eut même l'imprudence de s'annoncer à la supérieure comme chargé d'une commission du prince pour sa fille, et demanda l'entrée du parloir.

La supérieure avait reçu l'ordre de ne laisser parler personne à la fille du prince, sans une autorisation par écrit de ce dernier ; non qu'il eût précisément des soupçons ; mais il voulait, par cette contrainte, lui faire desirer sa liberté, et en même-tems s'assurer s'il n'y avait aucun motif secret à son obstination. Démétri donc fut non-seulement refusé; mais la supérieure avertit le prince B..... de sa démarche, en demandant si son secrétaire devait être excepté. Le ministre rassembla et compara toutes les

observations qu'il avait faites sur la conduite extraordinaire de Démétri, depuis qu'il lui avait appris le mariage de sa fille ; il se rappela l'étrange émotion dont il fut saisi à cette nouvelle, et commença à soupçonner une partie de la vérité.

Un jour qu'ils travaillaient ensemble, il lui demanda brusquement s'il ne s'était point apperçu que sa fille eût le cœur occupé par quelque passion secrète; en même-tems il le regardait fixement. Démétri fut interdit, rougit, pâlit, balbutia, et les soupçons du prince furent confirmés. Pendant ce tems-là il se tenait des propos, dans la maison du ministre, sur l'inclination de la princesse pour le secrétaire de son père. Le domestique de Démétri avait apperçu en l'habillant qu'il portait à son cou une chaîne très-précieuse, avec un portrait garni en diamans qu'il cachait avec soin, et il le raconta aux femmes de la princesse : celles-ci à leur tour avaient observé qu'un collier très-riche, et semblable

à la chaîne de Démétri, qu'elles connaissaient à leur maîtresse, avait disparu depuis quelque tems, et qu'on ne savait ce qu'était devenu son portrait, qu'elle avait fait faire pendant l'absence de Démétri. Le valet-de-chambre de confiance du prince, à qui ces bruits étaient parvenus, se crut obligé d'avertir son maître des propos que les gens de la maison tenaient à ce sujet; et le ministre comprit qu'il était tems de faire une démarche qui sauvât l'honneur de sa fille des dangers d'une telle position.

Il fit appeler Démétri. « Il se présente, lui dit-il, une occasion de récompenser vos services. Le gouvernement de la province dans laquelle vous avez calmé une insurrection, n'est pas encore donné; le roi est disposé à vous l'accorder, en y ajoutant des titres de noblesse. Votre fortune et votre sort sont assurés d'une manière plus brillante que je n'osais l'espérer; mais j'y mets une seule condition que vous ne devez pas trouver difficile à remplir, puisque c'est un bon-

heur de plus. Vous avez vu souvent chez moi mademoiselle de S...... ma pupille; quoiqu'elle n'appartienne pas aux premières familles du royaume, la sienne est noble ; et même, en supposant qu'elle vous ait plu, je comprends que jusqu'à présent vous n'ayez pas osé lui adresser vos vœux ; mais ce que le roi accorde à vos services vous rend actuellement son égal. Son père était un homme d'un très-grand mérite, auquel j'ai eu plusieurs obligations ; elle est très-aimable ; sa fortune est considérable : je verrai avec plaisir votre union, et je vous propose de l'épouser ».

Démétri fut interdit ; mais il se remit bientôt, et dit au ministre que, quelqu'honorable pour lui que fût cette proposition, il ne pouvait l'accepter ; il prit aussi pour prétexte le desir qu'il avait de ne pas se séparer de son bienfaiteur.

« Imposteur, s'écria le ministre avec colère, tu te flattes en vain de me tromper plus long-tems : tu m'as rendu des services

importans, il est vrai; mais ton motif secret en efface le mérite; je ne t'en ai nulle obligation; ne t'attends pas à ma reconnaissance. Ce n'est pas pour moi, ce n'est pas pour la bonne cause que tu as travaillé; il entrait dans ton plan d'éloigner le cœur de ma fille de ses devoirs, et de renverser mes plus douces espérances. Montre, si tu l'oses, le portrait que tu portes dans ton sein, ce présent d'une fille abusée et coupable ».

Démétri fut effrayé de se voir trahi, et garda le silence.

« S'il existe encore dans ton cœur une étincelle d'honnêteté, continua le ministre, tu dois sentir la noblesse de mon procédé; il ne m'en coûterait qu'un trait de plume pour te faire renfermer le reste de tes jours, comme un séducteur, un traître qui a cherché à porter le désordre dans une des premières familles du royaume. Au lieu de faire cet usage de mon pouvoir, je te comble de bienfaits. Quelles sont donc tes espérances? d'obtenir la main de ma fille? Ja-

mais, je l'ai juré : elle prendra le voile, si elle continue à refuser le prince C....i. Je dois cet exemple de sévérité au bonheur de toutes les familles. Ah! Démétri, si ta passion pour ma fille est réelle, si tu l'aimes véritablement, l'exposeras-tu à un malheur certain, en t'obstinant à conserver un espoir insensé? Veux-tu lui préparer le regret éternel d'avoir conduit au tombeau les cheveux blancs de son père »?

Démétri se jeta aux pieds du prince; il lui avoua tout; sa douleur, sa sincérité, sa modestie et la conduite noble et décente de la jeune princesse touchèrent le vieillard; mais il n'en persista pas moins dans sa résolution : elle tenait de trop près à son plan favori pour qu'il pût y renoncer; le mérite personnel de Démétri ne pouvait jamais remplacer le crédit que le nom et les biens du prince Cz . . .i auraient donné à son parti; non-seulement il perdait ce crédit en rompant le mariage de sa fille; mais il se faisait des ennemis de tous les individus

de cette famille considérable. Il répéta donc à Démétri avec plus de douceur, mais autant de fermeté, ses propositions sur le gouvernement et sur sa pupille, en les accompagnant du serment de faire prendre le voile à sa fille s'il les refusait encore, et de le traiter comme l'ennemi le plus irréconciliable; ne lui laissant que peu de tems pour se décider.

Le cœur de Démétri était partagé entre deux passions également violentes, l'amour et l'ambition ; plus son amour pour Diana était vif et sincère, et moins il pouvait supporter l'idée d'être la cause de son malheur ; l'incertitude des espérances qu'elle lui avait données, la fermété du ministre, son attachement pour lui, l'ingratitude dont il se rendait coupable en contrariant ses vues, et peut-être aussi le sort brillant qui lui était offert, toutes ces considérations réunies le déterminèrent, après quelques jours de combat, à déclarer au prince qu'il était résolu à lui obéir. Le gouvernement lui fut bientôt accordé ; il partit pour le

lieu de sa destination, et conclut peu après son mariage avec la pupille de son bienfaiteur.

Pendant que cela se passait, Diana, dans l'enthousiasme du sentiment qui l'occupait, allait courageusement au-devant du voile qui l'attendait, sans aucune espérance de jamais appartenir à Démétri, sans avoir même la pensée de le vouloir; elle était heureuse du moins de lui faire le sacrifice de sa liberté, et de lui donner ce témoignage de sa reconnaissance pour son dévouement. Elle voulait qu'il pût s'énorgueillir de ce qu'elle avait abandonné le monde pour lui, tout comme elle conserverait dans sa retraite un doux souvenir de la passion qu'elle avait inspirée, et du courage avec lequel il avait exposé sa vie pour elle; elle avait de plus l'idée de régner toujours dans son cœur, et de continuer à l'animer à toutes les grandes et nobles actions. Aurait-elle persisté dans ses résolutions? C'est ce que je n'entreprendrai pas de décider; du moins, à l'époque où elle apprit le

mariage de Démétri, elle était persuadée de sa propre constance. On peut imaginer l'étonnement et l'indignation qu'elle éprouva à cette nouvelle si inattendue : ce n'était donc pas l'amour, c'était l'ambition seule, c'était un sentiment intéressé qui avait inspiré à Démétri les grandes choses dont l'impression avait été si vive sur son cœur. Dans sa douleur, elle ne sentit point que la plus belle action de Démétri, sa plus forte preuve d'amour était de renoncer à elle ; elle n'y vit qu'une faiblesse, qu'une légèreté impardonnable. Dès cet instant elle n'eut plus aucune foi à un sentiment honnête et pur de la part des hommes : pénétrée de mépris pour tout ce sexe trompeur, convaincue qu'elle ne trouverait jamais un homme qui méritât de l'attacher, elle céda au desir de son père et devint l'épouse du prince Cz. . . . i.

Le prince B. . . ne jouit pas des avantages qu'il avait espérés de ce mariage, il mourut peu de tems après et sa fille fut pendant long-tems inconsolable. Indépendamment

pendamment de son affection pour lui, cette perte eut une grande influence sur son bonheur ; tant que son père vivait, c'était par lui qu'elle prenait part aux affaires publiques ; elle avait trouvé, dans l'intérêt qu'elle mettait à suivre leur marche avec activité et avec succès, une compensation du sentiment plus tendre qui avait occupé son cœur ; elle se vit encore privée et de cet attachement vif et profond, et de son intérêt politique. Son époux n'était autre chose que l'héritier d'un grand nom et d'une grande fortune, à cela près, d'une si parfaite nullité, qu'elle ne se donnait pas même la peine de chercher à le conduire. L'activité et l'esprit de domination étaient cependant devenus chez elle un besoin ; et vraisemblablement, pour remplir le vide de son cœur, elle se serait jetée dans les petites intrigues de la société, ou dans cette coquetterie qui veut tout subjuguer et y réussit quelquefois, si une autre mort, qui survint à cette époque, n'avait pas fourni un aliment à son acti-

vité plus digne de la grandeur de son caractère.

Le roi mourut peu d'années après son ministre, et le choix de son successeur ouvrit un vaste champ à l'intrigue et à l'esprit de parti. Diana aurait bien desiré pouvoir élever son époux à cette dignité, afin de pouvoir régner sous son nom; mais il n'y avait pas moyen d'y songer, à cause de son incapacité. En revanche, son cousin, le comte de Pô. . . . parais-sait réunir toutes les qualités propres à lui concilier l'amour et la confiance de la multitude, et sa parente pouvait conserver l'espoir de le conduire. Il avait une belle figure, un maintien noble, des manières affables, polies et gracieuses avec tout le monde, une voix sonore, le don de s'exprimer avec grace et facilité, et précisément la dose d'esprit qu'il fallait pour passer pour sage; il manquait d'énergie, de caractère et d'étendue dans les vues; mais ces défauts échappaient à la foule, et n'étaient pas des défauts aux yeux de la princesse Cz...i

dans un roi qu'elle voulait gouverner; d'ailleurs il appartenait à la coalition secrète des amis de la constitution que son père avait projetée, il devait être par-là même disposé à travailler à l'exécution de ce plan auquel elle tenait encore avec passion.

Elle fut la première qui donna au comte de Pô. . . . l'idée de prétendre au trône. Elle lui inspira du courage et lui acquit des partisans zélés dans sa famille et parmi ses associés. Elle l'aida de sa fortune, et plus encore des moyens puissans que lui fournissait un esprit plein de ressources, accompagné des graces et de la beauté.

Ses efforts furent si heureux, que le comte Pô. . . gagna bientôt l'avantage sur tous ses compétiteurs indigènes; mais, dans le nombre des candidats, le plus redoutable était un prince étranger protégé et soutenu par l'influence de son père, souverain d'un état voisin. Les préparatifs de l'élection furent très-orageux, et le choix resta long-tems indé-

cis ; Diana, dans cette occasion, déploya toute l'activité et la grandeur de son caractère, elle prodigua les présens, les fêtes brillantes et sur-tout les caresses, moyen le plus puissant peut-être qu'une belle femme ait en son pouvoir. Le matin du jour de l'élection, elle parvint encore à gagner quelques nobles du parti contraire. Elle se tint à l'entrée du lieu de la séance, parlait aux électeurs, souriait à l'un, serrait la main à l'autre, disait à tous un mot obligeant. A l'époque où j'ai connu Diana, elle n'avait plus l'éclat de la jeunesse; mais on pouvait juger encore qu'elle avait été très-belle, et l'on m'a assuré, en effet, que la régularité de sa figure était parfaite dans sa jeunesse, et qu'elle réunissait à un caractère de fierté et de majesté quelque chose de si séduisant, de si affable, qu'il était impossible de lui résister lorsqu'elle avait entrepris de plaire.

La princesse attendait le résultat de l'élection dans une maison voisine. Elle

m'a dit elle-même qu'il était difficile de se faire une idée de ce qu'elle éprouvait : son ame toute entière était remplie du sentiment de l'attente et d'un mélange d'anxiété et d'espérance absolument indéfinissable. S'il est vrai, comme on l'assure, que l'esprit de parti se prononce avec plus de force chez le sexe le plus faible, quel ne devait pas être son effet, dans cette occasion sur Diana, qui regardait le choix du comte Pô.... comme son ouvrage, et comme si ce choix l'avait concernée elle-même ?

On vint lui dire que les suffrages étaient donnés ; un instant après qu'on les comptait ; bientôt qu'un grand nombre des billets que l'on venait d'ouvrir nommaient le prince étranger. — Enfin le dépouillement du scrutin est fini, et le comte Pô.... est élu ; à cette nouvelle Diana tombe évanouie de joie et de fatigue ; mais sa joie fut de courte durée. La minorité des électeurs quittent le lieu des séances, se rassemblent dans une ville frontière, où le choix du nouveau

monarque est annoncé comme celui d'une assemblée illégale ; ils y forment une nouvelle diète et nomment le prince étranger qui entre dans le pays avec une armée des troupes de son père. Le comte Pô.... élu roi par la première diète, mais non encore couronné, rassemble à la hâte quelques forces pour s'opposer à son ennemi ; mais il est battu, mis en fuite et obligé de quitter le royaume avec ses partisans.

Son rival, soutenu par son armée, est proclamé roi. Dans les commencemens le parti du comte Pô... fut exposé à de grandes persécutions ; elles atteignirent aussi Diana, ses biens furent séquestrés ; elle fut obligée de passer environ deux années hors du pays ; pendant cet intervalle son caractère gagna beaucoup, elle acquit plus d'empire sur elle-même, plus de force, plus de patience, sans perdre cet esprit entreprenant qui l'avait toujours distinguée ; elle continuait depuis l'étranger ses intrigues dans sa patrie. Pendant le séjour qu'elle fit à la cour

d'une grande souveraine, dont le caractère avait beaucoup d'analogie avec le sien, elle sut se concilier sa bienveillance, réveiller dans son cœur un ancien attachement pour le comte Pô... et par sa médiation elle parvint à obtenir de l'usurpateur une amnistie générale pour tous les proscrits, à l'exception du comte Pô....

Diana revint donc avec son époux dans sa patrie, et rentra en possession de tous ses biens; mais son patriotisme put d'autant moins s'accoutumer à voir un étranger sur le trône que son parent avait occupé un instant, que le roi lui-même se faisait détester tous les jours davantage de la nation qu'il gouvernait; il donnait à ses compatriotes les places les plus lucratives et les plus honorables, traitait avec mépris les gens du pays, s'adonnait à des excès qui rendaient sa personne méprisable et coûtaient des sommes immenses à la nation. Le vœu d'une révolution était dans tous les cœurs, ce fut Diana la première qui en forma le plan.

C'est cette entreprise dont nous l'avons entendu parler au bord du Garigliano, comme de l'un des événemens les plus intéressans de sa vie. Je ne veux pas entrer dans le détail des moyens qu'elle employa pour arriver à ses fins. Sûre de la protection de la puissante souveraine qui voulait donner un trône au comte Pô.... la princesse Cz.... i réussit facilement à grossir son parti. Je passerai donc à la catastrophe ou à l'exécution du dernier coup, parce que sa conduite, dans ce moment-là, met son caractère dans le plus grand jour.

Le point important était de s'assurer de la personne du roi régnant, soit pour étonner ses partisans par un coup aussi hardi, soit pour le garder comme ôtage, dans le cas où son père enverrait des troupes pour le soutenir. Diana prépara une superbe fête dans une campagne près de la ville, où l'on arrivait au travers d'un bois. Le roi et les principaux seigneurs de la cour y furent invités; elle était sûre qu'il y viendrait; depuis

quelque tems il cherchait toutes les occasions de voir la belle princesse Cz.... i, et de lui présenter un hommage qui ne la flattait que comme un moyen de parvenir à son but. Son projet était de retenir ses convives assez avant dans la nuit et de faire enlever le roi à son retour; pour faciliter ce plan on devait énivrer les gardes qu'il avait amenés avec lui et les faire attaquer dans le bois par une force supérieure; le cocher et les postillons du roi avaient été gagnés, et devaient, pendant la mêlée, conduire la voiture à toute bride dans un lieu désigné où tout était prêt pour le garder avec sûreté. Il était aisé de retenir les courtisans du parti du roi quelque tems au château et de s'assurer ensuite de leurs personnes; ce moment avait été fixé aussi pour opérer la révolution dans la capitale.

Le roi accepte, il arrive; Diana est plus belle, plus aimable encore qu'à l'ordinaire; elle fait les honneurs de sa fête avec une grace, une aisance qui ne

laissaient pas soupçonner qu'elle était occupée d'une entreprise aussi dangereuse et aussi importante. Après le dîner un courier arrive de la capitale, on apporte au roi ses dépêches. La princesse Cz... i les saisit la première, et dit au monarque : « Point d'affaires sérieuses » aujourd'hui, sire ; j'ose vous demander ce jour entier pour le plaisir, et » la permission de garder ces papiers » jusqu'au moment de votre départ ». Tout cela fut dit d'un ton si aisé, si gai et en même-tems si flatteur, que le roi, qui d'ailleurs haïssait autant les affaires qu'il aimait le plaisir, céda aux desirs de la belle Diana, et laissa ses lettres entre ses mains. Ce fut d'autant plus heureux, qu'elles apprenaient au roi le mouvement qu'il y avait dans la capitale, et même on lui laissait entrevoir des soupçons sur la trahison qui se tramait contre lui au château de Diana.

Diana avait prévu qu'il serait possible que la trame fût découverte, et qu'elle en devînt la victime; mais elle s'était

pourvue d'une dose de poison qu'elle portait sur elle, et qui, dans le cas d'une issue malheureuse, l'aurait au moins soustraite à l'humiliation de son projet manqué, et de la punition qui en aurait été la suite. C'était non-seulement le sort de son parent et celui de sa patrie qui était en jeu, mais aussi sa propre vie; il n'est donc pas étonnant qu'elle ne négligeât rien pour faire réussir son plan. Elle veillait sur tous les pas du roi pour empêcher qu'il ne pût parler à personne. Le capitaine de ses gardes cherchait à s'approcher de lui pour l'avertir de l'état d'ivresse où on mettait ses gens; mais la princesse l'entourait tellement, que cela lui était impossible; et lui-même, par l'effet des boissons dont on avait augmenté la force, fut bientôt hors d'état de veiller sur son maître.

Celui-ci était déjà ivre d'amour ou plutôt de volupté; le soin avec lequel Diana le suivait, la complaisance avec laquelle elle l'écoutait, lui donnèrent l'espoir de réussir dans les projets qu'il avait

sur elle ; et cet espoir, soutenu par tous les ressorts de la coquetterie, lui fit oublier complétement ses dépêches : il partit les laissant à la princesse ; il ne s'apperçut point de l'état où le vin, qu'on avait prodigué à ses gens, les avait mis, et il tomba dans le piége qui lui était préparé.

A peine fut-il en chemin, que Diana changea de ton ; elle fit arrêter tous les amis du roi qui restaient, et qui demandaient en vain leurs gens ivres-morts et leurs équipages. Celui de la princesse était prêt pour la conduire à la capitale, où tout était arrangé pour la recevoir. Elle ne se permit pas une minute de repos ni de sommeil ; elle monte, au point du jour, à cheval à la tête de la garnison qu'elle avait gagnée ; elle parcourt les différens quartiers de V.....e en proclamant le comte Pò.... comme le monarque légitimement élu. Sa beauté, son courage, son affabilité excitent un enthousiasme général dans la capitale, qui bientôt se communiqua à tout le

pays.

pays. Un événement heureux et inattendu contribua à affermir le nouveau roi sur son trône ; ce fut la mort du père du précédent. Son frère aîné qui lui succéda, trop juste pour forcer une nation à recevoir un roi contre sa volonté et sa constitution, craignant aussi peut-être d'indisposer son peuple en entreprenant une guerre pour une cause qui lui était étrangère, ne voulut pas se mêler de cette affaire ; on lui rendit son frère après qu'il eut formellement renoncé au trône. Le comte Pô..... en demeura donc tranquille possesseur, et la princesse Cz....i fut heureuse quelques années. Ce fut dans cet intervalle que voyageant pour les intérêts *de son roi*, elle fut arrêtée au Garigliano et nous parla du rôle qu'elle était obligée de jouer pour le gouverner et conserver son influence dans la conduite des affaires publiques ; peut-être les obstacles qu'elle rencontra dans l'exercice de son autorité et dans ses vues ambitieuses, contribuèrent à la sortir de la classe des intri-

gantes, et l'engagèrent à s'occuper seulement du bien général en faisant adopter au roi des vues sages et utiles. Cette activité se porta, comme on l'a vu, sur tous les objets; elle embrassa tout et réussit à tout sans se laisser égarer par le prestige de l'ambition, sans confondre le brillant avec le solide. Bientôt elle s'apperçut que les effets salutaires de son influence, son désintéressement, la pureté de ses mœurs, lui faisaient pardonner cette même influence et la mettaient à l'abri des cabales de l'envie.

Mais avant que sa vertu fût parvenue au degré qu'elle devait atteindre, elle fut exposée à une épreuve qui lui fut bien sensible. Elle s'occupait encore beaucoup du plan de son père, de donner à sa patrie une meilleure constitution; il lui avait recommandé en expirant de ne jamais le perdre de vue; elle travaillait donc sans relâche à augmenter la coalition formée dans ce but, à lui donner plus de force et à préparer le reste de la nation à un changement. Elle avait aisé-

ment persuadé au roi que ce changement immortaliserait son règne, et qu'il obtiendrait la réputation du plus grand législateur de son tems. On fixa donc un jour pour la diète, et la majorité jura une constitution qui semblait devoir assurer à jamais la paix et le bonheur du pays qui la recevait.

Mais, combien ces espérances furent trompées! Quelques Magnats qui crurent leur autorité blessée par une constitution qui faisait le bien général, cherchèrent de l'appui auprès des puissances voisines pour faire valoir leurs droits contre cette innovation. Ils ne réussirent que trop bien! Ces puissances craignaient déjà que cette nation sortie du cahos ne prit trop de consistance. Elles entrèrent à la fois avec plusieurs armées dans ce malheureux pays; les compatriotes de Diana se battirent courageusement comme des hommes qui combattent pour leur liberté et leur indépendance. Elle-même donna toute sa fortune pour supporter les frais de la guerre; son exemple engagea plusieurs

seigneurs du même parti à des sacrifices de ce genre ; on donna de grandes preuves de patriostisme et de bravoure ; mais il fallut céder enfin à la force qui protégeait la faction des mécontens. Cependant ceux-ci ne recueillirent pas le fruit de leur perfidie et de leur trahison. Ce malheureux pays fut partagé entre les différens souverains qui l'entouraient, et forcé de subir des lois étrangères moins favorables encore aux priviléges des nobles que la constitution contre laquelle ils s'étaient élevés. Le comte Pô.... y conserva le titre de roi sans aucune puissance, et ce titre ne parut plus qu'une dérision.

La princesse Cz .... i ne put soutenir cette humiliation, elle quitta sa patrie avec les chefs de son parti ; elle avait sacrifié sa fortune, vu périr pour la défense de sa cause ses propres fils et son mari ; l'état que son père et qu'elle-même avaient voulu rendre heureux, n'existait plus, et qu'est - ce qui l'avait perdu ? C'était elle-même ; ses plans, son acti-

vité, ses efforts avaient produit ces malheureux effets. Cette idée lui ôta pendant quelque tems tout courage; mais elle se remit et trouva de la consolation dans un sentiment, qui développa en même tems son caractère jusqu'au point le plus élevé de cette culture morale, dont ses dispositions naturelles étaient susceptibles. Dans le fond, qu'avait-elle à se reprocher? Elle avait la conscience de n'avoir été conduite par aucun sentiment personnel, d'avoir suivi, sans se détourner, un plan qui lui avait été tracé par son digne père, et que les personnages les plus respectables de la nation avaient approuvé. Une seule fois elle avait été forcée de s'écarter de la droite ligne de la franchise et d'employer la trahison, lorsqu'elle fit arrêter le roi, rival du conte Pô....; mais elle y avait été forcée; le grand intérêt du bonheur de sa patrie l'avait emporté sur le sentiment si doux de sa propre estime, et ce qu'il lui en avait coûté pour être fausse ce jour-là, lui en faisait presque un mérite. Depuis ce mo-

ment elle avait tout sacrifié pour parvenir à ce but. A qui donc en était la faute, si ses vues et ses soins n'avaient pas eu le succès qu'elle en espérait ? Au sort, au destin sur lequel elle n'avait point d'empire ; mais devait-elle se soumettre à la domination de cet injuste sort ? Devait-elle se laisser dominer par lui? Non, elle pouvait, elle devait s'élever au-dessus de lui, ensevelir ses dispositions et ses vues dans un lieu où elle seule donnait des lois, et où rien n'arrêtait les effets de sa volonté dans l'intérieur de son ame.

C'est ainsi que Diana passa de la grandeur d'ame à l'esprit de domination, de là à l'esprit d'intrigue, et enfin par le malheur au sentiment de cette dignité personnelle d'une ame satisfaite de la puissance qu'elle exerce sur elle-même, qui fait tourner cette puissance au profit de la vertu, parvient à dédaigner ce que le monde appelle grandeur, et contente du sentiment qui la fait agir, n'a pas même besoin de voir les heureux effets

de ses actions. Ces principes fortifièrent son courage, et elle devint une vraie Stoïcienne. Quelquefois cependant, mais rarement, elle payait à la nature le tribut d'un souvenir douloureux de ce qu'elle avait perdu. C'est ainsi que je fus témoin il y a quelques années de l'effet que fit sur elle dans le cabinet d'Antiques de Dresde, la vüe d'une bague au doigt d'une statue, d'un ancien chevalier Romain; elle lui rappela à l'instant celle qu'elle avait portée dans les tems heureux de sa jeunesse, ce signe convenu des associés pour la malheureuse constitution de sa patrie, et son père, et Démétri, et le comte Pô... et tous les sentimens et événemens qui avaient enchanté et troublé sa vie. Elle jeta un cri, couvrit ses yeux de sa main et fut sur le point de s'évanouir; mais ces mouvemens étaient rares et passagers, elle était ordinairement calme et composée. Cependant elle sentait qu'elle devait venir au secours de sa philosophie, et ne pas trop contrarier le penchant décidé qu'elle

avait pour l'activité et pour la domination. Elle se retira dans une petite ville de la Basse-Saxe, où elle n'était point connue, et reprit le nom supposé qu'elle portait en Italie. Elle y forma un établissement d'éducation pour des jeunes filles auxquelles elle donna tous ses soins ; la sagesse de sa conduite et de son plan lui procura bientôt une confiance générale; non-seulement elle dirigeait l'éducation de la jeunesse; mais des personnes plus âgées vinrent chercher dans sa société de l'instruction, de la consolation, des encouragemens et des secours. Sa présence d'esprit, son expérience, sa pénétration lui faisaient trouver à l'instant ce qui pouvait servir au soulagement des malheureux ; elles les secourait lorsque la chose était possible ; lorsqu'elle ne l'était pas, elle leur donnait du moins le courage nécessaire pour supporter des maux sans remède.

Tant de vertus ne furent pas récompensées par une mort heureuse, quoique Diana se montrât dans ce moment terri-

ble dans son plus beau jour. Une maladie affreuse et incurable la mina sourdement pendant plusieurs années, et lui annonça d'avance une destruction lente et douloureuse. Elle allait au-devant de ce moment avec courage, et cherchait à s'affermir contre ce dernier coup du sort par l'exemple; elle se trouvait, autant qu'il était possible, auprès des malades, et sur-tout de ceux dont les maux pouvaient lui donner une idée de ceux qui l'attendaient, en leur inspirant du courage elle augmentait le sien. Le moment arriva enfin, et la noble Diana donna encore un exemple de la puissance d'une volonté ferme, même sur les maux physiques, lorsqu'elle est accompagnée du sentiment d'une vie bien employée.

Telle était Diana; c'était sans doute une femme comme il y en a peu, si l'on considère le parti qu'elle a su tirer pour le développement de ses moyens; et pour la culture de son ame, des circonstances où elle s'est trouvée; mais l'espèce à laquelle

elle appartient est moins rare qu'on ne le croit, et chacun trouvera aisément dans le nombre de ses connaissances quelque femme, qui se distingue par un éminent degré de force et de patience réunies à une grande activité et à l'esprit de domination.

HISTOIRE

D'UNE CHRÉTIENNE.

Des quatre aimables femmes que j'avais rencontrées au Garigliano, la signora Cordélia était celle qui m'avait le plus intéressé. La bienveillance, la sensibilité étaient empreintes sur toute sa figure; chacun de ses traits, de ses gestes exprimaient ces doux sentimens. La grace de ses formes, sa sérénité, sa douceur, la décence de son maintien auraient autorisé un Raphaël, ou un Gnide, à la prendre pour le modèle d'une madone ou d'un ange. Ce qui m'avait sur-tout enchanté, c'étaient ses principes sur le contentement d'esprit et sur le bonheur; ils me paraissaient la perfection de la morale la plus pure, et en même-tems la mieux adaptée à la destination des femmes.

Je desirais beaucoup connaître l'histoire de sa vie ; un caractère comme le sien pouvait avoir été développé par les événemens les plus simples, et surtout par les premières impressions d'une éducation bien dirigée. Mais ce qui me paraissait intéressant à savoir, c'était comment Cordélia, avec une ame ardente et des dispositions à l'enthousiasme religieux, vivant au milieu d'une association d'hommes séparés par principes du reste de la société, comment, dis-je, elle avait su se préserver de l'orgueil de secte, et conserver le goût d'une activité utile et un sens aussi vrai des plaisirs purs et réels de cette vie : comment sur-tout elle avait pu concilier l'amour des objets spirituels avec celui des objets terrestres qui l'entouraient. Les moralistes trouveront la solution de ce problême dans l'histoire que je vais raconter.

Le père de Cordélia, qui se nommait Fromman, était un horloger allemand d'une grande habileté. Il se serait établi dans

dans sa patrie, s'il n'avait pas appartenu à une secte religieuse qui se rapproche par les dogmes principaux de la religion protestante, mais diffère en quelques points, et particulièrement dans ce qui regarde la discipline ecclésiastique, des trois religions établies en Allemagne; ces différences ont fait regarder ces sectaires comme des hérétiques, sur-tout dans le commencement du dix-huitième siècle, et les ont exposés à des persécutions.

Cette secte cherchait à rapprocher, autant que possible, ses institutions de celles de la primitive église. Ses membres ne reconnaissaient point de pasteur désigné particulièrement pour cet office; ils s'instruisaient, s'exhortaient mutuellement les uns les autres à l'observation des principes les plus simples de doctrine et de morale. Chaque communauté vivait pourtant sous l'inspection d'un supérieur auquel étaient adjoints quelques-uns des plus anciens frères, pour la direction des intérêts communs.

Un prince Italien, qui desirait d'ani-

mer l'industrie dans ses états, y attira plusieurs artistes appartenant à cette secte, et leur assura dans sa capitale le libre exercice de leurs pratiques religieuses. Fromman était du nombre : il fut nommé unanimement chef de la petite communauté et il justifia pleinement cette confiance par la manière dont il s'acquitta des fonctions de cet emploi. Fromman était un excellent homme qui observait dans toute son étendue, autant que la faiblesse humaine le comporte, ce précepte fondamental de sa religion : *aimez-vous les uns les autres comme des frères, et Dieu par-dessus tout.* Il n'était pas exempt à la vérité d'un penchant à l'enthousiasme et d'une espèce d'orgueil religieux, deux traits qui se trouvent assez fréquemment chez les artistes ingénieux de sa nation, et qui acquièrent encore plus de force par leur genre de vie sédentaire ; mais, chez Fromman, la dévotion n'était pas superstitieuse, ni intolérante, comme nous en verrons des preuves dans la suite.

Son épouse avait plus de calme et de sérieux que lui dans le caractère, elle était le modèle d'une excellente mère de famille; sa maison était conduite avec une raison, une modération et un ordre parfaits; elle avait pour son mari l'attachement le plus vrai et les soins les plus soutenus; elle était mère tendre, voisine officieuse et l'une des sœurs les plus pieuses de la communauté. S'il y avait quelque chose à lui reprocher, c'était peut-être un peu de sévérité sur les faiblesses des autres; mais il faut dire aussi que ce défaut, s'il n'était pas justifié, était du moins excusé par la grande sévérité avec laquelle elle se jugeait elle-même.

La jeune Cordélia fut l'objet des plus tendres soins de ses bons parens, dont elle fit de bonne heure les délices; aussi elle sentit pour eux cet amour filial, animé par la reconnaissance, qui devient à-la-fois un sentiment si vif et si doux. Après eux elle porta aussi son affection sur les individus qui composaient sa famille, et sur les frères de la pieuse

communauté qui lui témoignaient tous un attachement particulier. Ce fut au milieu de tous ces tendres sentimens que se développa le germe de celui qui devait animer sa vie ; et il est impossible d'avoir une enfance plus heureuse que le fut celle de Cordélia. De bonne heure elle prit part aux exercices religieux, et ses parens l'accoutumèrent à élever ses petites mains vers la source de l'amour éternel, lorsqu'eux-mêmes allaient lui porter leurs prières et leurs adorations. Dès qu'elle fut plus en état de les comprendre, ils la menèrent avec eux dans la campagne pour lui faire observer la Divinité dans ses bienfaits, et lui apprirent à lui en exprimer sa reconnaissance ; elle se forma de bonne heure une image de l'Etre-Suprême, qui tenait encore beaucoup sans doute d'une imagination enfantine et de la faiblesse de ses sens, mais à laquelle s'alliait déjà le sentiment de respect et d'amour qu'elle a conservé jusqu'à la fin de sa vie pour cet Etre-Suprême.

Cordélia avait dix ans lorsque l'on confia à son père un jeune apprentif Allemand membre de la secte; ce jeune homme avait une imagination vive et exaltée; la pompe du service divin, dans les églises catholiques, fit une vive impression sur lui; des prêtres s'emparèrent de son esprit et surent le persuader de la vérité de leur religion, en lui représentant l'ancienneté de leur doctrine et la considération dont elle jouissait dans les différentes parties du monde. Il commença à douter de la vérité des notions religieuses qu'il avait reçues dans sa jeunesse, et du doute il passa aux inquiétudes et aux angoisses d'une conscience timorée.

Dans un moment malheureux il manifesta à un prêtre le desir de changer de religion et le confia ensuite à son maître. Fromman lui parla avec force et avec onction; il lui rappela combien la doctrine, dans laquelle il avait été élevé, était belle, simple et conforme à la raison et au texte sacré; le sentiment qui l'animait

rendait son éloquence entraînante et persuasive. Il parvint à détourner le jeune homme de son projet ; pour prévenir de nouvelles séductions il fut convenu, entre les anciens de la communauté, qu'il quitterait immédiatement et secrètement la ville. Il prit congé de son maître et partit sans dire de quel côté il tournait ses pas.

Cet événement excita la colère du clergé; les soupçons tombèrent naturellement sur Fromman; la sainte inquisition s'en mêla; on l'accusa d'avoir assassiné son apprentif, en haine de la religion dominante; il fut mis en prison, et le pouvoir du prince ne s'étendit pas jusqu'à le protéger ouvertement contre la haine des prêtres et la fureur du peuple; lui-même vint parler à Fromman pour l'engager à sauver sa vie en changeant de religion. Fromman s'y refusa avec fermeté, et le prince ne put autre chose pour lui que de lui faire ouvrir secrètement les portes de sa prison, et de favoriser en même-tems la fuite de sa femme et de sa petite fille ; ils sortirent tous trois de

la ville, et leurs biens ayant été mis en séquestre, ils furent obligés de les abandonner.

Vers le matin du jour suivant, après une marche fatigante, et portant alternativement la jeune Cordélia dans leurs bras, ces malheureux fugitifs arrivèrent à la frontière du petit état qu'ils étaient forcés de quitter; ils étaient épuisés de fatigue et d'inanition. Leur enfant, déjà malade, prit un accès de fièvre ardente qui paraissait devoir menacer ses jours. Cependant le père conservait son courage et sa sérénité; il se jeta à genoux, et, regardant le soleil qui paraissait à l'horizon : « Être-Suprême, dit-il en élevant ses mains au ciel, bénis ceux qui me persécutent, et reçois mes actions de graces de ce que tu as permis que je pusse te donner aujourd'hui une preuve de mon amour. Chère épouse, dit-il à sa femme en l'embrassant, je ne te plains pas du sort que tu partages avec moi; tu partages aussi le bonheur d'offrir des sacrifices au Tout-Puissant.»

» Oui, mon ami, répondit-elle avec résignation, je souffre sans peine les maux qui nous sont envoyés de la main de Dieu; je le remercie de ce que je les partage avec toi, et de ce que ta vie au moins est en sûreté. Mais cet enfant, ajouta-t-elle en regardant Cordélia, et elle fondit en larmes ».

Son époux la regarda tendrement, et lui dit en lui serrant la main : « Cet enfant n'est-il pas aussi, comme nous, l'enfant d'un Dieu d'amour ? »

« Ah ! répondit-elle, pardonne les armes involontaires d'une mère, et ne doute pas que je ne sois prête à faire avec toi tous les sacrifices à cet Être out bon. Tu nous l'as donné, Seigneur, a jouta-t-elle en élevant sa fille vers le ciel; si c'est ta volonté que je cesse d'être mère, je la remets entre tes mains paternelles.

Quelque jeune que fût Cordélia, cette scène fit sur elle une impression vive et profonde; jusqu'à ce moment son mal faisait couler ses larmes; elle les retint,

ne se plaignit plus, et caressa beaucoup ses parens; elle sentit qu'elle devait faire quelque chose pour adoucir leur affliction, puisqu'ils faisaient tout pour Dieu.

Elle s'endormit bientôt de lassitude, et en se réveillant elle se trouva dans une bonne voiture, sur les genoux de sa mère, et vis-à-vis d'une dame étrangère qui lui faisait des caresses. Son père était assis sur le siége à côté du cocher. Cette dame, qui voyageait sur cette route, avait rencontré cette malheureuse famille, s'était arrêtée pour leur parler, et, touchée de leur triste sort, de leur résignation, de la beauté de la petite, elle les avait ainsi recueillis. L'imagination enfantine de Cordélia vit en elle un ange envoyé du ciel pour leur délivrance : jamais elle n'avait été en carrosse; cette circonstance ajouta à son enchantement, dont la dame parut s'amuser beaucoup, tandis que ses parens regardaient cette rencontre comme une récompense de leur résignation aux volontés de la Providence. Dès ce mo-

ment leur enfant leur parut un bien consacré particulièrement à la Divinité, par le sacrifice volontaire que lui en avait fait sa mère. Fromman se servit souvent, dans la suite, de cette circonstance, pour imprimer plus fortement dans le cœur de sa fille les leçons qu'il lui donnait; elle encouragea aussi chez lui cet orgueil tout spirituel, qui lui persuadait qu'il était un vase d'élection destiné à une haute sainteté, et dont Dieu se servait pour avancer son règne.

La bienfaisante dame conduisit les fugitifs jusqu'à Augsbourg, où elle les laissa après leur avoir fait accepter une somme d'argent assez considérable, de la manière la plus noble et la plus délicate. Fromman trouva dans cette ville des frères de sa secte, et assez d'ouvrage pour s'entretenir avec sa famille; il put même épargner une somme qu'il destina entièrement à l'éducation de sa fille. Sa mère se chargea de lui apprendre les différens ouvrages de femme, pour lesquels elle montra beaucoup d'adresse

et d'assiduité. Son père lui fit enseigner l'Italien, le Français, le dessin, le chant, et à s'accompagner de la guitare; pour tout cela elle n'eut presque d'autres maîtres que ses parens. Elle n'annonçait pas un talent bien distingué; mais elle comprenait avec facilité, mettait de l'attention et de l'application à ce qu'elle faisait, et exécutait ce qu'elle avait appris avec netteté et précision. En général, Cordélia n'a jamais été distinguée, ni dans sa jeunesse, ni dans un âge plus avancé, par une imagination brillante, par la vivacité de son esprit, ni par une pénétration remarquable; mais elle avait un sens droit et sain, qui lui faisait bien saisir et juger tout ce qui était dans sa sphère. Lorsque son cœur était intéressé, son sentiment était fin et délicat, et les observations qu'elle faisait l'étaient de même: alors des images riantes et aimables remplissaient son ame; elle savait remplacer par une expression tendre et touchante ce qui lui manquait en imagination et en génie.

Le plus grand soin de son père fut de former son cœur aux sentimens religieux. Son idée favorite était de se représenter le monde sous l'image de la communauté dont il avait été le directeur ; il avait pris autant d'intérêt au bien de chacun de ses membres, et plus à celui de la société entière, qu'au sien propre, et ce sentiment il le portait sur l'ensemble de la création. Les imperfections de la nature, les fautes des hommes ne le faisaient pas sortir de son calme et de sa sérénité. « Je n'ai, disait-il, qu'à me rappeler de ma communauté, et de la manière dont je la dirigeais, pour expliquer tout ce qui m'étonne, et pourquoi je trouve des défauts où peut-être il n'y en a point. Je faisais tout pour le bien général; mais il m'était impossible de faire connaître à chacun des membres tout le plan de notre association, et j'ai souvent été blâmé des mesures que je prenais, même des meilleures, parce que plusieurs de nos frères ne connaissaient pas la véritable position de

nos

nos affaires ; et moi, membre si aveugle du royaume de Dieu, je m'aviserais de blâmer ses dispositions ou ses ouvrages. Non, l'Etre tout bon, tout puissant ne peut rien produire d'imparfait, ne peut vouloir le malheur d'aucune de ses créatures ; ce que nous appelons souffrance ne mérite pas ce nom, ce sont des moyens de perfectionner l'individu et l'ensemble ; c'est le remède amer qui doit guérir les maux de l'ame. Personne ne peut nous enlever le bonheur de jouir d'une bonne conscience, ni le sentiment que nous obéissons en bons citoyens aux lois d'un règne invisible, et que nous aimons fidèlement notre maître.

— Mais les vices ! — Mais les crimes ! Fromman les regardait comme les suites d'un défaut d'esprit public chez les membres du grand royaume, dont les facultés ne sont pas assez avancées pour les faire jouir des droits de citoyen, ce sont des enfans mutins, mal élevés, que nous ne devons ni haïr, ni abandonner, mais chercher à les éclairer, à les cor-

riger, à les conduire dans une meilleure voie. S'ils n'y parviennent pas dans cette vie, ce sera dans la suivante ; en attendant, le mal qu'ils font contribue au bien général, puisque Dieu le permet. Combien ceux qui se croyent meilleurs ne pèchent-ils pas souvent par tiédeur, par négligence, par défaut d'esprit public, et combien n'avons-nous pas encore d'échelons à monter pour arriver au lieu où siégent ceux qui ont mérité une place auprès du maître, et travaillent avec lui d'une manière immédiate au bien général.

Cordélia partageait les sentimens d'amour, par lesquels son père tenait à l'Etre-Suprême ; il y avait entr'eux cependant cette différence, que le père voyait le monde sous l'image d'une grande communauté dont Dieu était le chef, et la fille le voyait sous celle d'une grande famille dont Dieu était le père. De bonne heure elle s'était regardée comme un enfant choisi et consacré d'une façon particulière à la Divinité. Plus tard elle chercha à connaître la destination à la-

quelle elle était appelée ; son imagination exaltée par la lecture de quelques livres mystiques à l'usage de sa secte, par les cantiques et les formules de prières adoptées dans la communauté, lui persuada que Dieu l'avait choisie pour être l'épouse spirituelle de son fils dans l'autre vie. Cette relation avec notre Sauveur lui parut si douce, elle exaltait tellement son ame, elle y puisait une telle confiance en son bonheur à venir, qu'elle se livra avec une espèce de passion à cette idée et s'efforça de se rendre digne d'une union plus intime avec l'objet continuel de son adoration et de ses pensées. Il en résulta la crainte de l'offenser, et un sentiment profond de tous ses devoirs; elle mit son plus grand bonheur dans les efforts qu'elle faisait pour parvenir à ce but, et dans les sacrifices que lui dictait le desir de plaire à Dieu et à notre Sauveur.

Cette exaltation extraordinaire fit de la peine à sa mère ; elle pria plusieurs fois son mari de parler à sa fille sérieu-

sement et avec force sur ce sujet ; mais il avait pour principe que rien n'était blâmâble de ce qui pouvait développer chez les hommes le sentiment d'amour et d'oubli de soi-même, qui porte à tous les sacrifices pour l'être que l'on aime, sur-tout lorsque ce sentiment se portait vers l'Etre-Suprême ; c'était, suivant lui, une disposition qui préparait l'homme au véritable esprit de communauté. Tous les hommes, disait-il à sa femme, ont besoin d'images sensibles pour se faire une idée de leur rapport avec le Tout-Puissant ; ma fille a choisi celle d'époux et d'épouse qui est plus à la portée de son âge, tout comme j'ai pris celle d'une société religieuse et civile. En supposant même que sa jeune imagination confonde à présent l'image avec la réalité, elle apprendra bientôt avec l'âge à les distinguer, et elle aura pris l'habitude de tout sacrifier pour l'être que l'on ne saurait trop aimer. Mais le bon Fromman ne réfléchissait pas que des images différentes de la même idée peuvent avoir

une influence bien différente aussi sur nos principes et sur notre conduite ; il aimait Dieu comme son supérieur et son maître, et cet amour n'excluait pas d'autres attachemens, entr'autres celui très-tendre qu'il avait pour son épouse; mais Cordélia, qui pouvait concilier avec son amour pour l'Etre invisible l'attachement qu'elle portait à ses parens et aux hommes en général, ne pouvait pas l'associer avec l'attachement pour un époux terrestre ; elle eût pensé commettre un crime d'en avoir même l'idée. Elle était donc fermement résolue à ne jamais se marier, et avait fait en elle-même le vœu d'un célibat éternel pour se conserver pure et sans tache à son céleste époux.

Telles étaient les dispositions de Cordélia au moment où elle atteignit sa dix-septième année. A cette époque son père fut assailli d'une maladie dangereuse, qui le fit beaucoup souffrir pendant quelques mois avant qu'il payât le tribut à la nature. La situation économique de cette famille devint tous les jours plus fâcheuse,

le travail de la mère et de la fille suffisait à peine à leur entretien et aux dépenses qu'occasionnait la maladie de Fromman, et cette maladie exigeait des soins assidus qui prenaient tout leur tems. La religion fut leur soutien; la résignation, la fermeté avec laquelle Fromman supportait ses douleurs, la sérénité qu'il montra lorsqu'il en vit arriver le terme, laissèrent dans l'ame de sa femme et de sa fille une source inépuisable de courage et de confiance, qui leur fut bien utile dans les épreuves qu'elles eurent encore à supporter.

Après la mort de Fromman, un artiste aisé, facteur d'orgues et membre de la communauté, se présenta pour épouser Cordélia; sa mère aurait vu ce mariage avec plaisir; les chefs de la communauté conseillaient à Cordélia d'accepter ce parti; elle persista avec fermeté dans son plan de ne point se marier; mais elle crut devoir avouer avec franchise à l'honnête homme qui la recherchait, quelles étaient les raisons qui la déterminaient à le

refuser. L'artiste avait lui-même du penchant à l'exaltation, il respecta les motifs de Cordélia et se retira au premier mot, pénétré de respect et d'admiration pour elle. Madame Fromman le regretta, elle n'avait jamais approuvé l'enthousiasme exagéré de sa fille et cet établissement lui convenait à tous égards ; cette bonne mère ne voulait pas cependant user de son pouvoir pour la décider; elle ne lui dit rien et le chagrin de résister à sa mère fut épargné à Cordélia.

Cet événement occasionna un changement dans leur position. Dans le voisinage d'Augsbourg résidait, sur ses terres, une veuve riche, la baronne d'O.... ; elle vivait, ainsi que toute sa famille, d'une manière tranquille et religieuse, sans cependant appartenir à aucune secte ; mais on croyait généralement, dans la province, qu'elle était de celle connue sous le nom de *Piétiste*. Madame d'O.... avait seulement une sensibilité très-exaltée dont le fond était l'amour de Dieu et du Sauveur ; une connaissance parti-

ticulière et une correspondance suivie avec Lavater, l'entretenaient dans cette disposition, sans qu'elle se séparât du monde à l'extérieur.

L'artiste, rejeté par Cordélia, fut appelé à travailler aux orgues de l'église du village de cette dame; elle distinguait tous les individus de cette secte et causait volontiers avec eux. En s'informant si celui-ci était marié et en lui parlant avec cet intérêt qui inspire la confiance, elle apprit son inclination pour Cordélia, et comment le vœu de cette jeune fille avait anéanti ses espérances; l'organiste parla d'elle avec le sentiment qu'elle lui avait inspiré; tout ce qu'il en dit frappa beaucoup madame d'O....; une résolution et un motif aussi singulier à son âge, être si jeune, si belle et si pieuse, tout cela excita sa curiosité et l'intéressa vivement. La première fois qu'elle fut à la ville, elle fit demander Cordélia sous prétexte de lui donner de l'ouvrage; la mère accompagna sa fille; madame d'O.... s'entretint long-tems avec l'une et

l'autre, et la culture de l'esprit de Cordélia, sa douceur, son amabilité l'enchantèrent tellement, qu'elle lui proposa de venir vivre avec elle pour lui tenir compagnie et l'aider dans l'éducation de ses jeunes enfans, en lui offrant un salaire très-honnête.

Cordélia dès le premier moment avait été captivée par la physionomie agréable de madame d'O.... et par son ton affectueux; mais l'idée de quitter sa mère lui était extrêmement pénible: partagée entre ces deux sentimens, elle baisa la main de madame d'O.... avec l'expression d'une tendre reconnaissance, et se jeta ensuite, en fondant en larmes, dans les bras de sa tendre mère. Madame Fromman lui rendit ses caresses; mais elle exigea d'elle qu'elle acceptât les propositions de la baronne. L'excellente réputation dont jouissait cette dame, le ton de sa maison, les personnes instruites que Cordélia aurait occasion d'y voir, ses occupations, la raison éclairée de la personne avec qui elle allait vivre, tout lui

faisait espérer que sa fille se guérirait de ses idées exaltées ; sa santé était d'ailleurs très-bonne, elle était chérie et soignée dans la communauté et pouvait se passer des soins journaliers de sa fille. Cordélia céda enfin, sous la condition que sa mère partagerait avec elle les appointemens qui lui étaient offerts.

Cordélia partit donc avec madame d'O.... et commença ses nouvelles fonctions dans sa maison ; elle sut bientôt se concilier l'attachement et la confiance de sa protectrice ; ses jeunes élèves avaient les plus heureuses dispositions et firent sous sa direction les progrès les plus rapides. Quelques années s'écoulèrent au sein du bonheur et de la paix ; elle eut la douceur de pouvoir faire vivre sa mère dans une sorte d'aisance ; elle lui envoyait non-seulement la somme qu'elle recevait pour ses appointemens, mais encore une quantité de petits ouvrages qu'elle travaillait dans ses heures de loisir ; l'amitié et la générosité de madame d'O.... ne la laissant manquer de rien.

pour elle-même. Le séjour qu'elle fit dans cette maison eut une influence sensible sur sa façon de penser, et d'autant plus qu'elle n'était point contrariée sur ses habitudes religieuses. Le séjour de la campagne permettait peu de distractions; cependant elle y trouvait plus d'instructions et plus de lumières que dans le cercle étroit où elle avait vécu précédemment. La religion n'y était pas aussi exclusive, et toute espèce de plaisir mondain n'en était pas banni; la matinée était consacrée à la lecture de bons ouvrages religieux de différentes sectes; mais, dans les soirées, on lisait des bons ouvrages de philosophie ou de morale des auteurs les plus célèbres dans ce genre. L'histoire, les poëtes, les théâtres même avaient leur tour lorsqu'on y trouvait une morale saine et pure.

Le goût de Cordélia se perfectionna sans que ses principes fussent le moins du monde altérés; les expressions dont elle s'était servie jusqu'alors pour désigner ses relations avec l'Etre invisible,

ou lorsqu'elle s'adressait à lui dans ses prières, lui parurent successivement ampoulées ou puériles; son imagination, qui avait été échauffée ou exaltée par l'effet de ces mêmes impressions, se calma insensiblement; elle entendit parler avec estime et avec intérêt, de beaucoup de choses auxquelles elle ne se serait pas permis seulement de penser, et dont on ne faisait mention chez ses parens qu'avec des expressions d'horreur et de mépris; par exemple, il arrivait quelquefois dans la société de madame d'O.... que l'on témoignait une tendre pitié pour quelque jeune fille trompée dans ses amours, ou pour deux amans malheureux et séparés par la fortune ou par quelqu'autre obstacle. D'autres fois on parlait de politique, on agitait quelque question relative au gouvernement; ou bien on s'occupait des intérêts de la famille, on formait des projets pour l'avancement des enfans ou des parens de la maison. Cordélia était habituée à ne porter son intérêt que sur l'objet uniquement impor-

tant

tant pour elle, et le seul dont elle croyait qu'il lui fût permis de s'occuper ; elle fut étonnée, dans les commencemens, de celui qu'on mettait à des objets aussi mondains, et cependant madame d'O.... était trés - religieuse. Cordélia ne savait comment accorder cela, et pendant long-tems elle fut étrangère à des conversations de ce genre, elle n'écoutait point et s'occupait intérieurement de l'être qu'elle adorait ; mais quelquefois l'entretien devenait si intéressant, si animé, qu'il la sortait de sa méditation, qu'elle y prenait part malgré elle, et que, sans s'en douter, ses idées et ses connaissances s'étendaient chaque jour.

Madame d'O... fut obligée pour sa santé de faire un voyage aux eaux de Carlsbad; elle avait besoin pour l'accompagner et la soigner d'une personne sûre et dont la société lui convînt ; elle choisit Cordélia, et madame Fromman fut priée de venir la remplacer auprès des enfans pendant son absence.

Des distractions de différens genres s'offrirent à Cordélia pendant ce voyage; une foule d'objets, nouveaux pour elle, intéressèrent sa curiosité et fixèrent son attention. A son arrivée à Carlsbad sa beauté attira les regards de la foule qui s'y rassemble chaque année; on ne l'appelait que la belle Augsbourgeoise, et dès qu'elle se montrait aux promenades, elle était aussi-tôt suivie par tous les jeunes gens, qui témoignaient leur admiration d'une manière plus ou moins marquée. Cordélia était exempte de toute sorte de prétention; mais elle était femme, et quelle femme n'est pas flattée des hommages qu'on lui rend et de se voir l'objet de l'admiration générale?

Madame d'O... ne fréquentait pas les grandes assemblées; elle s'était formée une petite société de quelques amis et de personnes d'un âge mûr qui n'aimaient pas les plaisirs bruyans de la jeunesse, la danse et le jeu. Il régnait dans cette société choisie un ton excellent, une conversation nourrie, instructive, et

cette politesse aimable qui distingue la bonne compagnie.

Tout cela faisait sur Cordélia un effet assez singulier ; elle tenait plus que jamais à l'idée d'appartenir un jour à l'objet divin de son adoration. Chaque soir elle lui adressait ses vœux, ses sentimens et ses prières avec sa ferveur et sa dévotion accoutumées : elle l'aimait toujours par-dessus tout; mais en même-tems elle sentait que le monde n'était pas ni si affreux ni si corrompu qu'elle l'avait imaginé, qu'il offrait beaucoup d'objets d'intérêt, et que le sacrifice qu'elle voulait en faire à l'être qui remplissait son cœur et son ame, était plus grand qu'elle ne l'avait pensé.

La société de madame d'O.... ne fut bientôt plus composée seulement de gens âgés; plusieurs jeunes gens, attirés par la beauté de Cordélia, s'y firent présenter par leurs parens et la préférèrent à toute autre. Ils témoignaient tous à l'aimable fille des attentions, et ce respect, plus flatteur encore que la vertu

simple et vraie obtient toujours de tous les âges; ce respect n'empêchait pas cependant qu'on ne lui adressât, d'une manière détournée, les choses les plus flatteuses sur sa beauté et sur sa modestie. Cordélia ne pouvait se défendre du plaisir secret qu'elle en éprouvait dans le premier moment; sur-tout quand on se servait de l'expression de *divin* ou de *céleste*, en parlant de sa figure, ces mots semblaient confirmer l'espoir de sa sainte destination; une joie pure remplissait alors son ame; mais il s'y mêlait un sentiment d'orgueil qu'elle ne pouvait se dissimuler, et quelquefois aussi une espèce de tendre reconnaissance pour l'homme qui le lui faisait éprouver, et ce sentiment lui paraissait incompatible avec celui qu'elle avait voué à l'Etre invisible. Le soir, retirée chez elle, prosternée devant son image, elle lui en demandait pardon avec larmes, et lui promettait de ne plus prendre aucun plaisir à des flatteries mondaines. Mais le lendemain un nouveau flatteur lui paraissait

encore aimable, un nouveau compliment bien tourné lui faisait encore plaisir et réveillait sa vanité. Enfin elle se détermina à en faire publiquement le sacrifice et à imposer silence à tous ses admirateurs. A la première occasion qui se présenta, elle dit à haute voix, à plusieurs jeunes gens qui l'entouraient et l'encensaient à l'envi les uns des autres, qu'elle les priait de se dispenser à l'avenir de lui parler sur ce ton, qu'elle manquait au plus saint des devoirs en les écoutant, puisqu'elle était l'épouse prédestinée du Sauveur et qu'elle lui avait donné son cœur et sa foi.

Ce propos excita un éclat de rire chez tous les jeunes gens, et même un sourire de pitié des personnes plus âgées; le ton sérieux et pénétré dont elle avait parlé, ne laissait aucun doute sur sa sincérité, et cette idée parut, à tout le monde, un trait de folie bien décidée. C'est bien dommage, se disait-on à l'oreille. La pauvre Cordélia s'était attendue que son aveu exciterait une sainte

frayeur chez ses audacieux admirateurs, et une vénération générale pour elle; l'effet bien différent qu'il produisit sur toute la société, l'affecta vivement; elle fondit en larmes, et alla se jeter dans les bras de sa protectrice. Madame d'O... chercha à la calmer, et ne voulut pas contredire, d'une manière directe, son exaltation religieuse; elle se borna, pour le moment, à l'assurer que les propos agréables que l'on tient dans le monde aux jeunes personnes, sont sans conséquence, et ne pouvaient pas blesser l'objet de son amour spirituel; elle ajouta que le moyen le plus sûr d'imposer silence aux flatteurs était de les écouter avec indifférence. « Ma chère Cordélia, lui dit cette excellente amie, le sentiment qui vous anime et que je suis bien loin de blâmer, ne peut être compris que par bien peu de gens; il est trop saint, trop auguste pour l'exposer, par un indiscret aveu, aux railleries des gens du monde; renfermez-le avec soin au fond de votre cœur et craignez d'en faire un objet de ridicule. »

La considération dont madame d'O... jouissait, empêcha que cet événement ne fît trop de bruit. Cordélia était d'ailleurs si sage, si raisonnable, donnait si peu de prise sur elle, qu'on oublia bientôt son propos singulier, d'autant plus qu'il ne fut pas répété. Elle profita du conseil de son amie et ne parla plus de sa relation intime avec son époux céleste; mais elle y pensait sans cesse, et se persuada que, puisqu'il lisait dans les cœurs, il voyait que son image tenait la première place dans le sien; elle lui faisait hommage des éloges qu'on lui adressait, et s'efforçait de les mériter pour se rendre plus digne du bonheur qui lui était réservé. Dès ce moment elle se livra sans remords au plaisir que lui faisait éprouver son innocente coquetterie, d'autant plus qu'elle n'avait aucun objet déterminé, et que le suffrage des femmes l'intéressait tout autant que celui des hommes; elle était d'ailleurs prête à tout sacrifier au Sauveur, dès qu'il lui ferait connaître sa volonté.

Cependant lorsqu'elle eut quitté Carlsbad et fut revenue à la solitude dans la campagne de madame d'O. . . . , elle sentit une espèce de vide, une sorte de regret des plaisirs qu'elle avait goûtés pendant ce voyage. Ce sentiment l'alarma, elle frémit en pensant qu'un plus long séjour dans le monde aurait pu devenir dangereux pour elle, et altérer le sentiment qui devait seul occuper son cœur. Elle redoubla ses pratiques religieuses, donna une heure de plus le soir et le matin à son entretien spirituel avec son divin époux, et bientôt elle se retrouva dans le même état d'exaltation. Le séjour de Carlsbad n'eut pour le moment d'autre suite que celle de préparer son cœur à des impressions d'une autre genre.

Outre les élèves de Cordélia, une jeune fille et un jeune garçon, madame d'O..... était mère de deux fils aînés qui étaient absens de la maison depuis que Cordélia y était entrée. Le plus âgé, le baron d'O...., voyageait avec un gouverneur dans les principales cours de l'Europe.

Le second, chevalier de Malte, faisait comme volontaire une campagne contre les Turcs; il était le favori de sa mère; elle en parlait souvent à Cordélia, et, pour lui donner une idée de sa figure, elle lui montrait une tête de Christ d'après Léonard de Vinci, qui se trouve dans les ouvrages de Lavater, et qui, disait-elle, ressemblait parfaitement à son fils. Cordélia, charmée de pouvoir se faire une image de son époux invisible, regardait souvent cette tête, et ses traits se gravèrent dans son imagination. Le chevalier écrivait beaucoup à sa mère; ses lettres étaient extrêmement tendres, elles exprimaient les meilleurs sentimens énoncés dans le style le plus pur et le plus intéressant. Madame d'O....., qui tremblait pour sa vie pendant la durée d'une guerre longue et cruelle, les recevait avec des transports de joie qu'elle faisait partager à sa jeune amie. L'arrivée d'une lettre de l'armée faisait battre le cœur de Cordélia, par l'idée du plaisir de sa bienfaitrice; et

quand celle-ci, fière du style de son fils, les communiquait à sa société, qui les écoutait avec le plus vif intérêt, et relevait chaque phrase, chaque idée, Cordélia partageait aussi l'orgueil de son amie, et desirait vivement de faire connaissance avec cet aimable jeune homme, qui ressemblait au Christ, et qui écrivait si bien.

Ce moment vint enfin; le chevalier obtint un semestre, et vint le passer chez sa mère. Sa ressemblance avec le Christ de Léonard aurait paru assez faible à un observateur non prévenu; elle se bornait seulement à un profil alongé, un nez droit et un regard expressif; mais Cordélia la trouva frappante, et il faut convenir qu'indépendamment de cette ressemblance, le chevalier avait une figure fort agréable; il était grand, élancé, très-bien proportionné; sa physionomie avait une expression de calme et de douceur que les hommes appellent mollesse et fadeur, mais qui, pour les femmes d'un caractère sensible, est l'an-

nonce d'une belle ame. Il avait, de plus, un de ces sons de voix justes et sonores, qui vont immédiatement au cœur, et quelque chose de très-affectueux dans sa manière de parler. Le chevalier d'O... ne tenait pas cependant tout ce que cette figure annonçait : l'exemple, la séduction, les sens l'avaient entraîné dans bien des écarts : ce n'était pas non plus un libertin, un méchant, un homme sans principes ; ceux qu'il avait reçus dans son enfance chez son excellente mère, influaient encore sur lui dans un âge plus avancé, et l'avaient souvent retenu au bord du précipice : il avait comme elle quelques dispositions à une sensibilité enthousiaste, qui s'était entretenue plutôt par la poésie que par la religion, mais qui se conciliait assez bien en apparence avec la sensibilité religieuse.

La beauté de Cordélia, les égards, les prévenances qu'elle témoignait au fils chéri de sa bienfaitrice, peut-être aussi l'ennui et l'oisiveté, lui inspirèrent un léger sentiment pour cette jeune personne;

Ce goût peu marqué dans sa naissance, sans but décidé dans ses progrès, ne laissait prévoir aucune des suites qu'il eut pour son repos et pour le bonheur de Cordélia.

L'occasion de se voir tous les jours depuis le matin jusqu'au soir, d'assister ensemble aux exercices, aux conversations religieuses et aux leçons des enfans, établit bientôt entr'eux une relation confiante et familière. Il l'appelait sa petite sœur, ainsi que la jeune élève, et au bout de quelque tems, à sa prière, elle prit aussi l'habitude de le nommer son cher frère. Il s'autorisait de ce titre pour serrer quelquefois sa main dans les siennes, entourer sa jolie taille, et prendre même un léger baiser sur son front. Cordélia s'opposa d'abord à ces petites libertés; mais le chevalier avait une manière si aisée, si naturelle, entremêlait si adroitement les caresses qu'il faisait à sa véritable petite sœur, et celles qu'il se permettait avec Cordélia, qu'elle finit par s'y accoutumer, d'autant mieux

que

que c'était presque toujours en présence de la maman, qui n'avait pas l'air d'y trouver rien d'extraordinaire. De quoi, d'ailleurs, Cordélia se serait-elle effrayée ? Son cœur lui rendait le témoignage qu'elle ne s'était jamais autant occupée de son époux spirituel, que depuis l'arrivée du chevalier. La belle tête de Léonard de Vinci était continuellement présente à sa pensée ; elle pouvait rester des quarts-d'heure entiers à la contempler avec la plus douce émotion, son sentiment paraissait plutôt augmenté qu'affaibli. Lorsque, dans la suite, le chevalier mit toujours plus de feu dans l'expression de son attachement pour elle, l'innocence de Cordélia l'attribua à une connaissance plus intime et à une amitié plus vive. Quelquefois elle-même éprouvait une vive palpitation de cœur lorsque leurs yeux se rencontraient, ou lorsque sa main était tendrement pressée; mais cette sensation était trop peu déterminée pour lui donner une inquiétude réelle; et lorsqu'elle ne

pouvait se dissimuler qu'elle n'éprouvait pas la même chose avec ses amies, elle pensait que cette émotion tenait à la ressemblance avec la tête du Christ.

Le chevalier n'avait pas précisément le dessein de séduire cette innocente fille, il cherchait même de bonne foi à écarter les images de bonheur que son imagination lui présentait; mais, en dépit de sa raison, les charmes de Cordélia faisaient chaque jour plus d'impression sur lui. « Chère petite sœur, lui disait-il quelquefois, plût au ciel qu'il me fût permis de vous épouser; mais cette odieuse petite croix m'en empêche : du moins vous serez toujours ma meilleure amie, voulez-vous me le promettre? »

« Oh! oui, bien sûrement, répondait Cordélia du ton le plus naturel et le plus affectueux : vous savez que moi-même aussi je ne puis pas me marier; mais vous serez de tous les hommes mortels le seul auquel mon cœur accordera quelque préférence. » Des conversations de cette nature, souvent répétées, établirent en-

tr'eux une relation toujours plus étroite ; ils se donnaient tous les jours les assurances les plus fortes de la sincérité et de la constance du sentiment qu'ils s'étaient voué. L'enthousiasme du chevalier n'avait pas le caractère religieux de celui de Cordélia ; c'était plutôt une espèce d'adoration platonique pour l'ame si belle et si pure de cette jeune personne. La lecture des poëtes, qu'il avait toujours aimée, lui avait donné l'idée de cette espèce de sentiment, qui dans la jeunesse a tant d'attraits pour les cœurs honnêtes et sensibles : cet amour se concilie fort bien avec l'idée de n'être qu'en seconde ligne, et après la Divinité, dans le cœur de la femme que l'on aime ; il en résulte même un degré d'exaltation de plus, et un doux repos : on ne redoute point une telle rivalité.

Leur liaison devenait donc tous les jours plus tendre et plus confiante : madame d'O.... s'en apperçut enfin ; elle en parla à son fils, et lui recommanda de respecter l'innocence et le repos de cette jeune fille ; mais il la tranquillisa tout-

à-fait, en lui exprimant avec beaucoup de force son horreur pour une action qu'il regarderait comme un crime; il se persuadait lui-même qu'il en serait incapable: malgré lui, cependant, il se glissa peu-à-peu dans son cœur l'espoir qu'il pourrait contracter avec Cordélia une de ces liaisons connues sous le nom de mariage de conscience, telle qu'il en avait vu plusieurs chez des chevaliers de son ordre, très-estimables; relation qui ressemblait en tout au mariage, à l'exception des formalités civiles et religieuses; mais qui repose également sur la foi des sermens, et n'en est pas moins sacrée. Il lui paraissait que leur position mutuelle autorisait parfaitement une union de cette espèce, et qu'il pourrait le persuader à Cordélia. Cependant il n'était pas encore assez d'accord avec lui-même, et Cordélia tenait trop à ses idées religieuses; elle était trop décente et trop vertueuse pour qu'il osât se hasarder à lui ouvrir son cœur sur l'objet de ses desirs.

Cependant le terme de son congé expirait, et il devait rejoindre son régiment; cette séparation les affectait douloureusement tous deux; mais le chagrin du chevalier était plus vif et plus profond que celui de Cordélia; elle trouvait des consolations dans ses opinions religieuses; son attachement était plus spirituel, il était plus dans son ame, elle n'en voyait pas l'interruption dans l'absence de son ami. Ils convinrent de s'écrire fréquemment, et pour une jeune fille du caractère de Cordélia, une correspondance n'est pas un simple dédommagement, elle devient une source particulière de bonheur et de jouissance.

Madame d'O.... dont la santé était déjà très-altérée, fut si vivement affectée du départ de son fils, qu'elle en prit une maladie qui l'obligea de garder le lit. La veille de ce départ après avoir pris congé de lui elle resta baignée de larmes dans les bras de Cordélia qui partageait bien sincèrement sa douleur. Tout-à-coup elle se rappela quelque chose d'essentiel qu'elle

avait oublié de dire à son fils; ne se sentant pas la force de le revoir, de soutenir un second adieu, et ne pouvant confier ce qu'elle avait à lui dire à un domestique, elle pria sa jeune amie de se charger de cette commission. Cordélia obéit! elle sortit et voulait le faire prier de descendre au salon; mais en y entrant elle le trouva assis à la place qu'elle occupait ordinairement, la tête appuyée sur sa main et les yeux baignés de larmes. Elle s'approcha doucement et s'asseyant à côté de lui, elle lui dit ce dont madame d'O.... l'avait chargée, mais d'une voix tremblante qui trahissait son émotion: en finissant elle ajouta; nous sommes bien malheureuses toutes deux: « mon frère, mon cher frère, vous qui êtes un homme; donnez-nous l'exemple du courage... » et un torrent de larmes l'empêchèrent de continuer. Le chevalier était à ses pieds: « Non, non pas ton frère (s'écria-t-il) chère et sensible Cordélia, dis ton amant, dis l'homme qui t'aime avec idolatrie, plus mille fois que je ne l'ai cru. Oh!

Cordélia ! c'est à toi que je demande du courage ! je ne te quitterai pas, je ne puis pas te quitter sans être sûr d'être aimé, sans en obtenir la preuve : » et il la serra dans ses bras avec une ardeur qui ressemblait au délire. La surprise, l'effroi, une émotion extrême et involontaire otèrent quelques instans à Cordélia le pouvoir de se défendre ; mais cet oubli ne dura qu'un instant, la vertu plus forte que l'amour lui rendit tout son courage, elle repoussa le chevalier avec la force convulsive du désespoir et parvint à l'éloigner d'elle. Effrayé lui-même de ce qu'il avait osé, il ne s'essaya pas de se rapprocher d'elle ; mais la voyant prête à sortir, il se met au-devant d'elle et demande à genoux le pardon de son audace. « Monstre, s'écria-t-elle avec un ton qui exprimait l'indignation et le mépris, tu viens de perdre tous les droits à mon amitié et à mon estime ; non, tu n'es plus mon frère ! tu n'es plus mon ami ! je ne vois en toi qu'un vil séducteur et mon plus cruel ennemi ».

La véritable vertu en impose toujours, même à l'homme le plus dépravé, et le chevalier ne l'était pas ; la présence inattendue de Cordélia, la sensibilité, la douleur qu'elle avait témoignée, sa passion augmentée par l'idée de son départ, tout avait causé ce moment d'oubli et de délire qu'il se reprochait sincèrement : l'expression de son repentir fut si vive et si touchante, qu'il obtint enfin de Cordélia la promesse de n'en pas parler à sa mere, mais rien de plus ; c'était de sa conduite que dépendait désormais le retour de son estime.

Le chevalier partit le lendemain matin après avoir passé la nuit à écrire à Cordélia ; tout ce que l'amour le plus passionné peut exprimer était employé pour obtenir son pardon, et tout en lui jurant un respect inviolable, il répétait à chaque ligne qu'il ne pouvait vivre sans elle.

Cordélia eut la faiblesse de lire cette lettre, elle eut celle plus grande encore d'y trouver du plaisir et de la relire sou-

vent. Le ciel, disait-elle, défend le sentiment de la haine et de la colère, il veut le pardon des offenses; et elle pardonna au chevalier : elle le lui écrivit, mais en ajoutant que c'était comme chrétienne et que jamais il ne reprendrait la place qu'il avait eue dans ses affections. En effet il ne reprit pas cette place; mais il en obtint une autre plus dangereuse pour le repos de sa belle amie.

Depuis cette scène, le chevalier avait perdu, aux yeux de Cordélia, tous les traits de ressemblance qu'elle lui avait trouvés avec son divin époux; elle ne le regardait plus comme un frère qu'elle pouvait aimer, sans nuire à l'attachement de cet époux auquel elle devait toutes ses affections; mais comme un rival de ce même époux céleste. Ce qui s'était passé la veille du départ, l'instant d'émotion qu'elle avait éprouvé lorsqu'il la serra dans ses bras, l'éclaira sur ses sentimens. Chaque fois qu'elle pensait au chevalier, et malgré elle elle y pensait sans cesse, c'était toujours à ses pieds,

c'était la serrant avec passion contre son cœur qu'elle se le représentait ; et son propre cœur palpitait alors avec une violence incroyable. Combien de fois, assise auprès de madame d'O. . . . à cette même place, fut-elle obligée de la quitter et de sortir de la chambre pour ne pas trahir son émotion ; c'est en vain qu'elle avait recours pour se calmer à ses exercices religieux, et qu'elle adressait des prières ardentes à son céleste époux ; l'image du chevalier venait constamment interrompre le cours de ses dévotions, et se placer entr'elle et l'image divine dont elle voulait s'occuper exclusivement.

Pauvre Cordélia ! les combats qui se passaient dans son ame influèrent sur toute son existence ; elle perdit ses forces et sa santé ; des larmes involontaires remplissaient continuellement ses yeux, et ses peines s'augmentaient encore du secret qu'elle devait garder sur leur cause avec sa mère et avec sa protectrice. Elle passa quelques semaines dans cette cruelle position. Pendant cet intervalle le cheva-

lier écrivait souvent à sa mère et à son amie; Cordélia eut la force de jeter au feu toutes les lettres qui lui étaient adressées; mais elle ne pouvait éviter d'entendre celles que madame d'O.... lui lisait; toutes portaient l'expression de la mélancolie la plus sombre et du dégoût de la vie; elles désespéraient cette tendre mère et ne faisaient que trop d'impression sur la sensible jeune fille. Enfin le chef du corps où servait le chevalier écrivit lui-même, il apprenait à madame d'O.... que son fils était atteint d'une maladie de langueur, qui pouvait avoir des suites dangereuses : long-tems il l'avait dissimulé; mais ses amis, effrayés de son changement, avaient, malgré lui, consulté un médecin, qui avait ordonné le séjour de la campagne et l'air natal; en conséquence il lui envoyait ce fils chéri, et lui conseillait de veiller avec soin sur une santé aussi dérangée et aussi intéressante. Madame d'O...., très-alarmée, mais espérant tout des soins maternels et de ceux de l'amitié, lut cette

lettre à Cordélia, trouva les larmes qu'elle lui fit verser très-naturelles, et lui dit, en finissant : « N'est-ce pas, chère fille, vous m'aiderez à le guérir, vous le soignerez comme une bonne sœur; nous saurons bien lui faire aimer la vie ». Cordélia effrayée, agitée, n'étant plus maîtresse de son fatal secret, craignant à l'excès ce retour, redoutant sa propre faiblesse, tomba aux pieds de sa protectrice, lui avoua tout ce qui s'était passé, et l'amour de son fils et les combats de son propre cœur, et le danger auquel elle était exposée.

Madame d'O..... fut excessivement touchée de la confiance et de la situation de sa jeune amie; elle la releva, la serra dans ses bras, pleura avec elle, et se décida avec douleur à la renvoyer à la ville auprès de sa mère, avant l'arrivée de son fils. Cordélia fut aussi sincère avec sa mère qu'elle l'avait été avec sa bienfaitrice, mais ne trouva pas la même indulgence. La mère reçut les aveux de sa fille avec une sévérité qui rendit le

ma

mal plus grave ; elle l'accusa d'orgueil, d'imprudence, d'une confiance exagérée dans ses propres forces, et de manquer d'une vraie dévotion : c'était, disait-elle, cette malheureuse confiance dans un sentiment chimérique, qui lui avait fait refuser le bon établissement que la Providence lui présentait, et l'avait fait entrer chez madame d'O...., où le démon, sous la forme du chevalier, s'était insinué dans son ame. Ces propos, sans cesse répétés, frappèrent l'imagination de la pauvre jeune fille ; elle fut en proie au tourment des reproches de sa mère, et de ceux, plus fâcheux encore, d'une conscience timorée. A son grand regret, le plus cruel de tous était son inquiétude sur la santé du chevalier ; elle sentait qu'elle avait tort de s'en occuper, et n'osait pas en demander des nouvelles, pas même prononcer son nom : mais ce démon, comme l'appelait madame Fromman, avait encore la forme d'un ange pour Cordélia ; il souffrait pour elle, et elle ne pouvait lui offrir aucune conso-

lation. Cet état était trop violent pour ses forces, son découragement augmentait chaque jour. La prière, dont si souvent elle avait éprouvé l'efficacité, était actuellement sans effet; celles que sa mère faisait en sa présence, l'air affligé et effrayé avec lequel elle priait Dieu d'avoir pitié de l'ame égarée de sa pauvre fille, la remplissaient de terreur, et redoublaient son angoisse, au lieu de la calmer. Elle se crut enfin exclue de toute relation avec le ciel, abandonnée de son céleste époux, perdue à jamais, et précipitée dans un abîme dont rien ne pourrait plus la retirer. Cordélia était bien malheureuse, et fut appelée à soutenir une épreuve encore plus difficile. Depuis son départ du château, elle n'avait point revu madame d'O....., et n'avait pas osé lui écrire, de crainte qu'elle ne soupçonnât que c'était pour avoir des nouvelles de son fils; elle s'était, d'ailleurs, imposé cette privation pour se punir elle-même, lorsqu'un jour elle la vit entrer dans la chambre où elle était avec sa mère. La

pâleur et l'abattement de sa protectrice la frappèrent autant que le changement de sa figure dut frapper madame d'O.... Elle se jeta en sanglottant dans les bras de Cordélia.... « Il est mort ! il est mort ! s'écria cette pauvre enfant avec l'accent du désespoir ». « Non, non, il vit encore (répondit madame d'O.... en la serrant contre sa poitrine), mais bientôt, bientôt il va nous être enlevé, et vous seule pouvez le sauver. » Alors se tournant du côté de madame Fromman, et se jetant aussi dans ses bras, elle lui dit : « Ah, madame, ayez pitié d'une mère au désespoir : je sens tout ce que peut avoir de révoltant pour vous la proposition que je vais vous faire ; mais vous êtes mère aussi, et peut-être .... peut-être avez-vous le même intérêt que moi à me l'accorder. Mon fils est mourant ; regardez votre fille, elle est, je le crains, dans un état tout aussi dangereux ; ils s'aiment, et nous les perdrons tous deux si nous voulons les séparer. — Un mariage n'est pas possible, puisque mon

fils a fait des vœux, sans quoi vous me verriez vous demander instamment d'être aussi la mère de votre fille; mais je vous demande mille fois plus, accordez-moi sa vie et celle de mon fils; consentez à une union que ne permettent pas les institutions humaines, mais qui, formée par l'aveu de deux mères, et devant l'Eternel, n'en sera pas moins sacrée et pas moins sainte. Quoi! la vie, le bonheur de deux êtres aussi chers ne sont-ils pas une considération assez puissante pour autoriser ce que je vous demande. Consentez... consentez.... ». Ses larmes, son embarras l'empêchèrent d'en dire davantage.

Cordélia fut vivement émue; le danger de l'homme qu'elle aimait, l'idée qu'elle pouvait rendre à la vie cet être qui lui était si cher, le fils chéri de sa protectrice, l'aveu que cette respectable amie donnait à l'espèce de lien qu'elle pouvait contracter, déchiraient son cœur. Cordélia sentait qu'un refus lui était impossible, et attendait en tremblant la ré-

ponse de sa mère. La physionomie et le silence de celle-ci exprimaient une dignité blessée. « Cordélia ! Cordélia ! dit madame d'O.... fille chérie, fille adoptée par mon cœur, toi seule peux le sauver. —Je...Je n'ose pas, répondit Cordélia en détournant les yeux du regard sévère de sa mère ; et se laissant tomber dans les bras de sa protectrice elle y perdit connaissance.

En revenant à elle, elle se trouva dans son lit; madame d'O..était partie, et sa mère était occupée à lui rendre les soins les plus tendres. Ah ! laissez-moi mourir avec lui, s'écria Cordélia, puisque vous ne voulez pas que je le sauve. Sa mère voulut lui rappeler la confiance qu'elle devait avoir en Dieu.—Il n'expose pas l'homme lui dit-elle, à des épreuves plus fortes qu'il n'en peut supporter, et il récompense les sacrifices qui lui sont offerts par un sentiment d'amour pour lui. — Pense mon enfant, lui disait-elle, que tu lui avais consacré ton cœur et ta vie.

Mais Cordélia n'était plus en état d'en-

tendre les exhortations de sa mère, et tout ce qu'elle disait, loin de la calmer, la jeta dans le délire du désespoir; elle maudit le jour de sa naissance, la sévérité de la doctrine dans laquelle elle avait été élevée; elle se plaignit même de la Divinité qui lui refusait les forces dont elle avait besoin pour suivre sa destination. « Oh! mon céleste époux! s'écria-t-elle en levant les yeux et les mains au ciel, tu sais si je t'adorais dans la sincérité de mon cœur, si ce cœur t'appartenait tout entier? Tu ne l'as plus voulu; tu as repoussé l'épouse que tu avais choisie entre toutes les mortelles; tu pouvais me donner la force de t'être fidèle et tu m'as abandonnée; tu m'as laissée tomber; je renonce à toi et à tout espoir de bonheur pour cette vie et pour l'autre ». A peine a-t-elle prononcé ces mots qu'un petit crucifix appuyé sur une console à côté de son lit, ébranlé sans doute par les mouvemens convulsifs de Cordélia, tomba sur elle. Cet accident frappa à l'excès son imagination malade; elle cacha son visage dans le sein de sa

mère qui presque aussi effrayée qu'elle tombe à genoux et récite une prière de pénitence que sa fille répète après elle.

Cordélia revint peu-à-peu de son effroi; cet incident, au lieu d'abattre son courage, contribua à le relever. Elle s'était crue abandonnée de la Divinité et que son céleste époux rejetait son hommage comme indigne de lui; elle crut sentir qu'elle lui était encore chère et qu'il avait voulu la ramener à lui; il s'était servi d'un moyen extraordinaire pour lui rappeler sa présence, puisqu'elle n'était plus en état d'entendre intérieurement sa voix. Et comment lui était-il apparu? Ce n'était pas comme un juge sévère, comme un époux irrité; mais c'était en lui montrant l'image de sa mort cruelle et de ses souffrances qu'il l'avait avertie de son infidélité et de sa chûte. Son ame alors fut pénétrée du sentiment de ses torts et de son injustice, et son cœur fut déchiré par la honte et le remords; elle tomba à genoux, et prosternée devant cette sainte image, elle implora sa miséricorde

et son pardon ; elle promit, elle jura d'arracher de son cœur une passion coupable, demandant pour unique grace au Dieu de miséricorde que le complice de sa faute ne fût pas privé, par une mort prématurée, du bonheur de se repentir comme elle et de devenir meilleur.

Cordélia fut exaucée, au moins pour la vie du chevalier ; quelques semaines après, elle apprit son rétablissement et son départ. Convaincu de l'impossibilité de posséder Cordélia, il prit sagement le parti de se guérir d'une maladie qu'il avait beaucoup exagérée ; il avait imaginé que c'était le seul moyen d'engager sa mère et Cordélia à consentir à un arrangement aussi contraire à leurs principes. On a vu qu'il y aurait réussi, sans la sévérité de madame Fromman à laquelle il n'avait pas songé. La légèreté de son caractère et les distractions du grand monde eurent bientôt effacé l'impression que Cordélia avait faite, moins sur son cœur que sur ses sens et sur son imagination.

Il n'avait pas fallu moins que la crainte de perdre un fils chéri pour engager madame d'O.... à la singulière démarche qu'elle s'était permise. Lorsqu'elle fut rassurée, elle bénit le ciel de ce que madame Fromman avait eu plus de courage qu'elle, et redoubla d'amitié pour la mère et pour la fille; mais sans proposer à la dernière de revenir chez elle.

Cordélia parvint bientôt de son côté à se guérir de sa passion, et cet événement eut les suites les plus heureuses pour elle ; il humilia cet orgueil mystique qui l'avait conduite à se regarder comme un être extraordinaire ; il affaiblit ce desir qu'elle avait de se distinguer des autres hommes par sa sainteté. Sa mère se servit habilement de cette circonstance pour la guérir de ses idées trop exaltées, et sur-tout de celle qu'elle avait nourrie si long-tems sur son céleste époux : la bonne mère se désespérait de lui voir refuser pour cet époux invisible toutes les propositions de mariage, et d'être privée de l'espoir de

se voir renaître dans les enfans de sa fille. Elle lui représenta d'abord combien il y avait d'orgueil dans les prétentions exclusives qu'elle avait formées sur les affections de l'Etre qui aime généralement tous les hommes. « Sans doute, disait-elle, il t'a pardonné tes erreurs expiées par un repentir aussi sincère ; mais elles ne t'en ont pas moins rendue indigne de lui appartenir d'une manière aussi intime ; une telle union ne peut être le partage d'une mortelle, puisqu'il faudrait, pour la mériter, une innocence et une vertu sans tache. »

Cordélia n'eut rien à opposer aux sages réflexions de sa mère ; elle borna ses vœux à pouvoir se rapprocher de l'Etre-Suprême comme un enfant repentant et soumis se rapproche de son père ; cependant elle crut devoir, en expiation de sa faute, rester fidèle au vœu qu'elle avait fait de vivre dans le célibat.

Elle était dans ces dispositions lorsqu'elle accompagna un jour sa mère dans le lieu où la communauté s'assemblait

pour les prières. Un moment après elle, le supérieur entra suivi d'un homme de trente ans de la plus belle figure ; son air mâle et noble attira l'attention de tous les assistans ; il avait dans le regard une expression de mélancolie, dont la cause fut expliquée par un discours que le supérieur fit à l'assemblée. Il présenta cet étranger comme un de leurs frères voyageurs, qui se recommandait aux prières de la communauté pour obtenir de Dieu le pardon d'une faute qu'il avait commise dans sa jeunesse : il avait voulu renier la foi de ses pères et changer de religion ; et cette intention, quoiqu'elle n'eût pas été suivie, avait causé la ruine et le malheur d'un honnête père de famille.

Cordélia fut extrêmement touchée de la situation et des remords de ce jeune homme ; la faute qu'il se reprochait lui rappela celle dont elle s'était rendue coupable dans son délire ; elle prit un vif intérêt à la personne et au sort de l'étranger. En sortant du lieu de l'assemblée

ils se rencontrèrent à la porte, et il parut extrêmement frappé à la vue de madame Fromman; il hésita et enfin il s'approcha d'elle comme s'il y eût été forcé par un pouvoir surnaturel. » Un motif, plus fort et plus noble qu'une simple curiosité, lui dit-il d'un ton doux et un peu embarrassé, me porte, madame, à vous adresser quelques questions : n'avez-vous pas demeuré à N.... en Italie?

Oui, monsieur, répondit madame Fromman.

Vous êtes femme de l'habile horloger Fromman? ajouta-t-il avec vivacité.

Hélas! sa veuve, dit-elle en soupirant.

— Ah! Dieu! il n'est donc plus, cet excellent homme?

— Il était connu de vous, monsieur?

L'étranger cacha son visage dans ses deux mains, puis il reprit avec un ton très-ému : « Vous ne me reconnaissez pas, moi dont les erreurs ont causé le malheur de votre famille! »

A l'instant même madame Fromman

se

se rappela le jeune apprentif qu'on avait accusé son mari d'avoir assassiné. « Quoi, lui dit-elle, quoi, vous seriez ce jeune homme qui nous fut confié, que Fromman fit partir, et.... »

— « Et qui ignora long-tems, madame, les funestes conséquences de sa fuite : dès que je les ai connues, je n'ai épargné aucun soin, aucune peine pour découvrir le lieu de votre retraite ; jusqu'à ce jour elles ont été vaines. Ah ! madame, accordez à mon long repentir un généreux pardon ! puisse votre digne époux le ratifier dans les régions célestes, et bénir mes efforts, pour réparer une erreur qui lui devint si fatale. »

Madame Fromman, très-touchée, lui tendit la main, et serra la sienne avec amitié; elle lui présenta sa fille qu'il aimait beaucoup lorsqu'elle était enfant, et qu'il trouva bien embellie. Elles l'invitèrent à dîner chez elles : là il leur raconta qu'ayant renoncé à l'état pour lequel il avait été placé chez eux, il

avait trouvé à se placer à Livourne dans une maison de commerce ; que son travail assidu et son économie l'avaient mis en état de s'établir pour son compte. Sans être riche, il était dans une situation très-aisée ; ses affaires l'appelaient en Allemagne, et le desir de se réconcilier avec une communauté à laquelle il était attaché, l'avait conduit à Augsbourg. « Je voulais obtenir le pardon de mes » chefs, leur dit-il, et je ne me doutais » pas que je ne pusse aussi solliciter et » recevoir celui de l'intéressante famille » dont j'avais causé le malheur. »

Pendant son séjour à Augsbourg, il fut très-assidu chez madame Fromman, et bientôt il obtint, non-seulement son pardon, mais bientôt son amitié : il fit sur Cordélia une impression plus tendre, mais bien différente de ce qu'elle avait éprouvé pour le chevalier, Sa prévention pour M. H... était plus calme et plus confiante ; elle éprouvait tous les jours davantage le desir de régler ses jugemens et ses pensées sur celles de cet estimable

jeune homme, et d'obtenir son approbation. Sans avoir précisément de l'amour, elle sentait qu'elle aimerait à dépendre de lui, à lui appartenir; elle reconnaissait la supériorité qu'il avait sur elle par ses lumières et ses vertus; loin d'en être humiliée, elle en jouissait avec plaisir. L'indulgence du jeune homme, l'égalité de son humeur lui inspiraient une douce confiance; elle lui avoua sans rougir ses fautes et ses faiblesses.

Dès le moment où cet honnête jeune homme avait retrouvé cette famille, il forma le dessein d'épouser Cordélia, s'il pouvait lui plaire, et de faire ainsi partager son bien-être à la veuve et à la fille de son ancien maître. Ce qui lui était dicté d'abord par la justice et la reconnaissance, devint bientôt le vœu le plus ardent de son cœur. Dès qu'il put croire que ce vœu ne serait pas rejeté, dès qu'il eut pénétré dans l'ame ingénue de Cordélia, il fit sa proposition, et ne trouva d'autre obstacle que les scrupules de Cordélia sur le vœu de célibat qu'elle avait

formé, et son extrême délicatesse qui lui persuadait qu'elle devait le tenir.

Monsieur H.. plaida sa cause avec éloquence; il lui représenta qu'elle devait se faire un point de conscience de le réconcilier avec lui-même et avec le ciel, en lui fournissant un moyen de réparer le mal qu'il leur avait fait; il fit usage du rapport qu'il y avait entre les fautes qu'ils avaient commises l'un et l'autre, et du hasard qui les avait rapprochés comme d'une direction particulière de la Providence, et d'un indice qu'elle protégerait leur union, et en ferait un moyen de se fortifier mutuellement dans la pratique de la religion et de la vertu. « Vous devez à votre excellente mère, lui disait-il, non-seulement la vie, mais de vous avoir sauvée, par une sage sévérité, des piéges d'un séducteur; moi, je lui dois la réparation de ce qu'elle a souffert à mon occasion; chère Cordélia, réunissons-nous pour faire le bonheur de sa vieillesse. » Tous ces motifs devaient faire impression sur l'ame aimante et religieuse de Cor-

délia : elle céda enfin, et consentit à donner sa main à l'honnête homme qui possédait déjà ses affections et son entière confiance.

L'époux de Cordélia justifia pleinement ses sentimens; il tenait à la communauté par son attachement à la religion de ses pères, et par ses remords d'avoir voulu la quitter; mais il avait, d'ailleurs, une manière de penser libérale. Ses facultés s'étaient développées par la vie active qu'il avait embrassée, par ses voyages, par son séjour à Livourne, et par les relations étendues que son commerce l'avait appelé à former avec des personnes de différens ordres.. L'homme qui a vu beaucoup d'autres hommes et beaucoup de pays, qui vit dans un état où, pour réussir, il faut de l'activité, du bon sens, de la prudence, est peu sujet à se livrer à des écarts d'une imagination exaltée. Cordélia, daus la société de son époux, rectifia insensiblement les idées qu'elle avait long-tems nourries d'une union intime avec l'Etre Divin. Ce qui lui resta

des principes religieux de sa secte, ne l'empêcha pas d'entretenir plusieurs relations sociales, d'être utile dans sa sphère, et de se permettre les jouissances innocentes de la vie.

Nous savons déjà de Cordélia elle-même quel était le bonheur domestique dont elle a joui avec son estimable époux. Sans doute ce bonheur réel l'emportait mille fois sur les jouissances factices de ses compagnes au Garigliano. Pourquoi devons-nous apprendre à nos lecteurs qu'une félicité aussi pure, aussi complète fut anéantie par les plus cruelles peines? Si Cordélia les a intéressés comme moi, c'est avec regret que nous allons donner quelques détails sur sa vieillesse. Elle perdit sa mère; cette mort était dans les lois de la nature; mais elle fut le prélude des malheurs de Cordélia; quelque tems après elle perdit ses deux fils par une maladie contagieuse, et elle aurait succombé à sa douleur sans son époux, sa fille et sur-tout sans la religion; et combien elle eut été plus heureuse de mourir alors!

Lorsque les Français eurent conquis l'Italie, l'époux de Cordélia fût la victime des malheurs inséparables d'une révolution; il fit des pertes considérables par la faillite de plusieurs maisons de commerce avec lesquelles il était en affaires, et fut enfin forcé de suspendre ses payemens. La jolie maison et le petit jardin furent vendus pour payer leurs créanciers. Personne ne perdit dans la liquidation de leur maison; mais il ne leur resta rien, et il fallut par un travail forcé pourvoir à l'entretien de cette malheureuse famille. Cordélia perdit la vue et sa plus grande peine fut d'augmenter la charge des êtres qui lui étaient chers, sans pouvoir rien faire pour eux.

Son époux, accablé de chagrins, mourut le premier, et sa fille, faible, languissante, succomba aux peines que sa maladie lui donna. Cordélia resta seule au monde pour être un exemple du pouvoir de la religion dans l'excès du malheur. Elle trouva dans les frères de la communauté les secours dont elle avait

besoin, et le sentiment du devoir et de la fraternité fit pour elle ce qu'avaient fait la reconnaissance pour Allégrina, l'admiration pour Imagina, et la piété pour Diana.

Plongée dans une douleur profonde, mais calme, elle attendit avec résignation qu'il plût au ciel de terminer sa triste carrière. Ce moment ne tarda pas, et ce fut à sa dernière heure que l'on vit, d'une manière plus marquée, les effets de la sainte doctrine à laquelle elle avait été attachée ; persuadée qu'elle allait retrouver au sein de Dieu les êtres chéris dont elle était séparée, et qu'elle jouirait avec eux d'une existence perfectionnée et d'un bonheur éternel ; soutenue par cette espérance et par une foi vive et entière, l'heure de sa mort fut la plus douce de toutes celles qu'elle avait passées sur cette terre.

FIN.

OUVRAGES NOUVEAUX

Qui se trouvent chez Debray, Libraire, place du Musée Central des Arts, n°. 9.

Caroline de Montmorency, ouvrage en partie traduit de l'Anglais, par F. J. *Moreau.* Tours, an X — 1802. *in*-12, fig. 1 fr. 80 c.

Château (Le) de Saint-Donats, ou mémoire du fils d'un Emigré, traduit de l'Anglais de *Charles Lucas*, 3 vol. *in*-12 avec fig. 4 fr. 50 c.

Clara Hurfort, ou la Victime des Apparences, traduit de l'Anglais, par F. J. *Moreau.* Tours, 1802. — 2 vol. *in*-12, fig. 3 fr.

Considération sur la Neutralité maritime armée ou non armée. Paris, an X — 1802. *in*-8°. 1 fr.

Cours pratique de Commerce à l'usage des agriculteurs, fabricans et négocians, par le cit. *Jon Neveu*, nommé professeur du commerce du département de la Seine, auteur du Cours théorique et pratique des opérations de Banque, 2 vol. *in*-8°. Paris, an X. — 1802. Prix, 10 fr. papier fin, 12 fr.

Le premier volume de cet Ouvrage traite des

mathématiques appliquées aux opérations élémentaires du commerce. Le second, de la connaissance des matières premières et des tissus; cet écrit renferme des notions assez essentielles sur le commerce, les principaux arts, métiers, fabriques et des essais historiques sur l'agriculture.

Etudes sur Molière, ou Observations sur la vie, les mœurs, les ouvrages de cet auteur, et sur la manière de jouer ses pièces, par le cit. *Cailhava*, membre de l'Institut national des Sciences et des Arts. Paris, an X—1802. v. *in*-8°. 3 fr. 60 c.

Cet Ouvrage fait suite aux diverses éditions des OEuvres de Molière.

Fablier (Le) Anglais, ou Fables choisies de Jean Gay, de Moore, de Wilkie, etc. traduites en Français avec le texte Anglais, revu sur les meilleures édit. orig. et enrichi de notes litéraires et grammaticales; ouvrage élémentaire, précédé d'un court exposé de la prosodie et de la versification anglaise, d'après les principes de Jonhson, Sheridan et Murrey, par *M. A. Amar Durivier.* Paris, an X. — 1802, *in*-8°. fig. 3 fr.

Furet (Le) de la littérature, ou Recueil contenant ce qu'il y a de plus agréable en anecdotes, faits historiques et contes. Paris, 1802, *in*-12, fig. 1 fr. 50 c.

Guerre (La) des Dieux anciens et modernes, par *Ev. Parny.*, dernière édition, *in*-12. 2 fr.

Guide (Le) pratique pour traduire du

français en anglais, par le moyen d'une traduction interlinéaire, les mots et les idiômes difficiles, par *Poppleton*, maître de langue. Hambourg, 1801, v. *in*-8°. 3. fr.

Journal (Le) de poche nécessaire, contenant des tables précieuses, instructives et amusantes, à l'usage de l'un et l'autre sexe, vol. *in*-18 avec fig. Paris, an XI — 1803. 2 fr. 40 c.

Idem. rel. 3 fr *Idem.* papier vélin, format de porte-feuille, rel. en mar. 6 fr.

Livre du second Age, ou Instructions amusantes sur l'Histoire Naturelle des animaux et végétaux, troisième édition augmentée des mammifères cétacés et minéraux, par *J. B. Pujoulx*. Paris, an XI — 1802. Cette édition est ornée de 108 fig. Prix en noir, 3 fr. *idem* col. 4 fr.

Mythologie des Enfans, par *A. B****, exagrégé de l'Université. Paris, an X — 1802, *in*-8°. fig. 3 fr.

Nouveau (Le) Monde, ou Christophe Colomb, poëme, par le cit. *Lesuire*, deuxième édition. Paris, 1802, deux parties, vol. *in*-8°. 3 fr. 60 c.

Œuvres complètes de Berquin, nouv. éd. ornée de 193 fig. 10 vol. *in*-12. 25 fr.

Pergamines (Les), ou les Tablettes, suivies de notes et de remarques, par *Barbault-Royer*. Paris, an XI — 1803, v. *in*-12. 2 fr.

Tableaux de Famille ou Journal de

Charles Engelman, trad. de l'Allemand d'Auguste La Fontaine, par *Isabelle de Montolieu*, auteur de Caroline de Lichtfield, seconde édition revue et augmentée. Paris, an X—1802, 2 vol. *in*-12, fig. 3 fr.

Théodora Duguesclin ou les deux Rivales; les plus touchans malheurs proviennent de l'Amour. Par mad. *M****. Paris, an XI — 1803, 2 vol. *in*-12. 2 fr. 50 c.

Trois heures d'Amusement ou le Nouveau Comus, contenant les tours de cartes, les problêmes d'arithmétique, de géométrie et de physique les plus faciles, les plus utiles et les plus agréables; par le cit. *Ducœur Joly*, seconde édition revue, augmentée et dirigeé pour l'éducation. Paris, an X — 1802, *in*-12, fig. 2 fr.

Village (Le) de Lobensten ou le Nouvel Enfant trouvé, traduit de l'Allemand d'Auguste La Fontaine, par *Isabelle de Montolieu*, auteur de Caroline de Lichtfield, et traducteur des Tableaux de Famille. Lausanne, an XI— 1803, 5 vol. *in*-12. 9 fr.

Voyage au Sénégal, par *P. Labarthe*, vol. *in*-8°. avec une carte gravée par Tardieu. Paris, an X-1802, v. *in*-8°. 4 fr.

De l'Imprimerie de P. N. Rougeron, rue du Foin St.-Jacques, Collège-Gervais, n°. 265.

